







HISTOIRE
DES CELTES.

TOME TROISIEME.



HISTOIRE
DES CELTES,
ET PARTICULIEREMENT
DES GAULOIS
ET DES GERMAINS;
Depuis les Tems fabuleux, jusqu'à la Prise de Rome par les Gaulois.

Par SIMON PELLOUTIER, *Pasteur de l'Eglise Françoise de Berlin, Membre & Bibliothécaire de l'Académie des Sciences, & Belles-Lettres de Prusse.*

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Par M. DE CHINIAC, *Avocat au Parlement.*

Antiquam exquirite Matrem. *Virg. Æneid. II. 96.*

TOME TROISIEME.





A PARIS,
De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.





DISCOURS
OU
DISSERTATION
DE M. PELLOUTIER,



Qui a remporté le Prix de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris en 1742.

Εαν ἧς φιλομαθὴς' ἔσῃ πολυμαθής. Iſocrat.

Si fueris ſtudioſus, fies eruditus.

ARGUMENT.

Le Sujet propoſé conſiſte à déterminer : *Quelles étoient les Nations Gauloiſes qui s'établirent dans l'Aſie mineure ſous le nom de* Galates : *En quel tems elles y paſſerent : Quelle étoit l'étendue du Pays qu'elles y occupoient : quelles étoient leurs Mœurs, leur Langue, la forme de leur Gouvernement : en quel tems ces Galates ceſſerent d'avoir des Chefs de leur Nation, & formerent un Etat indépendant.*

LE paſſage des Gaulois en Aſie eſt un événement célébre dans l'Hiſtoire ancienne. La terreur qu'ils



donnerent aux Macédoniens qui, quelques années auparavant, avoient fait trembler l'Univers, les conquêtes rapides qu'ils firent dans l'Asie mineure, les contributions qu'ils tirerent, pendant près d'un siècle, de tous les Peuples établis en deça du Mont-Taurus, la valeur avec laquelle ils résisterent à plusieurs Puissances qui s'étoient unies pour les accabler; tout cela leur donna une grande réputation, & fit qu'on se souvint long-tems de l'arrivée de ces nouvaux hôtes. Il est fâcheux que nous ayons perdu l'Ouvrage de Démétrius de Bysance, qui, au rapport de Diogene Laerce (1), avoit décrit en treize Livres le passage des Gaulois d'Europe en Asie. Je ne doute pas que les Historiens qui nous restent, & que j'aurai occasion de citer, n'eussent profité de son travail; mais comme ils différent entre

(1) Diogen. Laert. lib. V. S. 83.

eux sur plusieurs articles essentiels, il y a toute apparence qu'ils ont puisé aussi dans d'autres sources. Sans entreprendre de relever toutes les inexactitudes qui leur ont échappé, & de concilier plusieurs contradictions sensibles où ils sont tombés, je me contenterai de rapporter ce que l'on peut dire de plus essentiel & de plus certain sur le Sujet proposé.

CHAPITRE PREMIER.

On demande 1°. *Quelles étoient les Nations Gauloises qui s'établirent dans l'Asie mineure sous le nom de GALATES.*

Les Nations Gauloises qui passerent dans l'Asie mineure quarante-cinq à quarante-six ans après la mort d'Alexandre-le-Grand, étoient sorties tout nouvellement des Contrées qui sont au Midi du Danube & au

Nord-Oueſt de la Gréce. Effectivement ces Contrées étoient remplies d'une infinité (1) de Peuples Gaulois ou Galates. C'eſt ſous ce dernier nom que les Grecs les déſignoient ordinairement, au lieu qu'ils ſe donnoient eux-mêmes le nom de Celtes (2). De ce nombre étoient les Scordiſces, les Baſtarnes, les Boïens, les Tauriſces, les Japodes & pluſieurs autres. Les Scordiſces, que tous les Anciens reconnoiſſent pour un Peuple Celte (3), ou Gaulois, étoient mêlés en pluſieurs endroits avec les Thraces & les Illyriens (4). Ceux qui demeuroient dans l'Illyrie avoient leurs établiſſemens (5) du côté du Mont-Claude & de la Ville de Segeſte, le long du Noarus & de

(1) Strabo VI. p. 289. VII. p. 296. 304.
(2) Pauſan. Attic. cap. 3. p. 10.
(3) Strabo VII. 293. 315. Juſtin. XXXII. 3.
(4) Strabo VII. 313. 318.
(5) Plin. III. 25. p. 384. Strabo VII. 313.

quelques autres petites rivieres. Ceux que l'on comptoit parmi les Thraces occupoient les Terres (6) qui font au confluent du Danube & de la Save, & avoient pour voifins les Méfiens, les Triballes & les Dardaniens. Juftin affure (7) que ces derniers avoient pris eux-mêmes le nom de Scordifces. Je doute de la vérité du fait, & j'ai beaucoup de penchant à croire que le nom de Scordifces étoit un fobriquet que les Grecs leur donnoient (8), parce qu'ils fentoient tous l'ail (9) dont ils faifoient un grand ufage. Quoiqu'il en foit, les Scordifces étoient du nombre des Peuples Celtes qui firent irruption dans la Gréce fous la conduite de Brennus. Je ne

(6) Juftin. XXXII. 3. Appian. Illyr. p. 1195. Strabo VII. 313. 318.

(7) Juftin. XXXII. 3.

(8) Hefychius Lexic. Ifid. Hifpal. Gloffar. p. 30.

(9) *Voy.* ci-deffous note (29).

doute pas qu'ils n'ayent même été les Chefs de l'expédition. Après la défaite des Delphes, les uns tirerent du côté de la Thrace (10) ; & les autres, qui faisoient, selon les apparences, le plus grand nombre, retournerent (11) dans le Pays qui est au confluent de la Save & du Danube, d'où ils mirent long-tems à contribution toutes les Provinces voisines (12).

Les Bastarnes étoient un autre Peuple Gaulois de la Contrée. Mêlés en plusieurs endroits avec les Thraces (13), ils avoient cependant la plûpart de leurs établissemens au-delà du Danube (14). Ti-

(10) Justin. XXXII. 3.

(11) Justin. XXXII. 3. Athen. VI. 174.

(12) Strab. VII. 318. Athen. VI. 174. Livius XLI. 19. Epitome 56. 63. Eutrop. IV. 10. Flor. III. 4. Sext. Ruf. cap. 9.

(13) Strabo VII. 296.

(14) Excerpt. ex Diod. Sic. XXVI. pag. 313. Plutarch. Paul. Æmil. Tom. I. pag. 259. Livius

te-Live remarque (15) qu'ils avoient la même Langue & les mêmes Coutumes que les Scordiſces : &, ſelon les apparences, ils reçurent leur nom du grand nombre de chariots ſur lequel ils traînoient après eux leurs femmes, leurs enfans & leur bagage.

Les Boïens, les Tauriſces & les Japodes (16) étoient auſſi des Peuples Gaulois qui avoient leur demeure dans l'Illyrie. Les Japodes demeuroient (17) le long de la Mer Adriatique entre les Carnes & les Iſtriens. Mais leur Pays s'étendoit delà fort en avant dans les Terres. Les Tauriſces (18), qui reçurent enſuite le nom de Noriciens, étoient établis

XLIV. 26. Polyb. p. 883. Strabo II. 128. 129. VII. 306. Oroſ. lib. IV. cap. XX. p. 231.

(15) Tit Livius XL. 57.

(16) Strabo IV. 207. VI. 289. VII. 293. 296. 313. 315. Juſtin. XXX. 3.

(17) Plin. III. 5. 24.

(18) Plin. III. 20. p. 376.

au-dessus des Japodes, & séparés des Scordisces (19) par une Montagne que l'on appelloit, du tems de Pline, le Mont-Claude. Les Boïens (20) étoient voisins des Taurisces & mêlés avec eux en plusieurs endroits. C'est de quelqu'un de ces Peuples qu'il faut entendre le passage de Strabon, qui dit: (21) que, » pendant l'expédition qu'Alexan» dre-le-Grand entreprit contre les » Gétes, ce Prince reçut une Am» bassade des Celtes établis près de » la Mer Adriatique qui lui deman» derent son amitié. « Il en est de même du passage de Diodore de Sicile, qui nous apprend (22) » qu'A» lexandre-le-Grand, étant arrivé à » Babylone, y trouva un grand nom» bre d'Ambassadeurs envoyés par

(19) Plin. III. 25. p. 384. Strab. VII. 313-318.
(20) Plin. III. 24. p. 384. Strabo V. 213.
(21) Strab. VII. 30. Arrian. Exped. p. 11.
(22) Diod. Sic. lib. XVII. p. 623.

» les Carthaginois, les Grecs & les » Illyriens, par les Peuples établis » le long de la Mer Adriatique, par » les Thraces & par les Gaulois leurs » voisins qui commencerent alors » d'être connus par les Grecs. « Autant que je puis en juger, les Gaulois qui envoyerent cette double Ambassade étoient les Scordisces. La premiére fut dépêchée par les Scordisces de l'Illyrie, & la seconde par ceux qui étoient voisins de la Thrace.

Je ne doute pas que les Gaulois qui allerent s'établir dans l'Asie mineure ne se fussent détachés des diverses Nations dont je viens de parler. Ils portoient cependant des noms tous différens. Il faut en dire la raison. Nous verrons bientôt que Brennus rassembla de tous côtés un grand nombre de Gaulois qui sortirent avec lui de leur Pays pour faire irruption en Gréce. Lorsque l'Ar-

mée fut parvenue aux frontiéres de la Dardanie, il s'en sépara un corps de vingt mille hommes, qui passerent du côté de Bysance & delà en Asie. Il y avoit dans ce corps d'Armée des Troupes de trois différentes Nations Gauloises, sçavoir des Tectosages, des Trocmes & des Tolistoboïens.

Le nom de Tectosages ou de Teutons étoit commun autrefois à tous les autres Peuples Celtes. Ils le portoient en considération de leur origine qu'ils rapportoient au Dieu *Teut*. Ils appelloient ce Dieu *Teutât* (23) ou *Teutar*, le Pere *Teut*, parce qu'ils le regardoient comme le Créateur des hommes & des Dieux; ils se nommoient eux-mêmes *Teutons* ou *Tectosages* (24); ils prétendoient ex-

(23) *Teut*, est le nom du Dieu; *Tad*, signifioit *Pere*, dans la Langue Celtique.

(24) *Teutsab* ou *Teutsohn*, signifie *fils de Teut*. c'est de ces mots que les Grecs & les Latins ont fait ceux de *Teutones*, *Teutosages*, *Tectosages*, &c.

primer de cette manière la noblesse de leur origine. Ainsi il y avoit des Tectosages (25) dans le Languedoc: *Volscæ Tectosages* (26). Il y en avoit en Allemagne (27). Il y en avoit enfin en Thrace & en Illyrie. Ces derniers soumirent la plus grande partie de l'Armée que Brennus (28) conduisit en Gréce, & je pense qu'ils étoient le même Peuple que les Scordisces. Les Grecs les appelloient *Scordisces* (29), mangeurs d'ail, au lieu qu'ils se donnoient eux-mêmes le nom de *Tectosages*.

A l'égard des Trocmes & des Tholistoboïens, Strabon prétend (30) que ces deux Peuples portoient le nom des Généraux qui les commandoient lorsqu'ils passerent en Asie,

(25) Strabo IV. 187.
(26) *Volcæ*, Peuple.
(27) Cæsar VI. 24.
(28) Strabo IV. 187. 188. Justin. XXXII. 3.
(29) Du Grec, *σκοροδον*, *ail.*
(30) Strabo XII. 566.

La raiſon ſur laquelle il ſe fonde ; c'eſt (31) qu'on ne trouvoit, ni en-déçà, ni au-delà des Alpes, ni dans les Alpes mêmes, aucun Peuple qui portât le nom de Trocmes ou de Toliſtoboïens. Mais cette conjecture eſt détruite par une raiſon bien plus forte : il eſt ſans exemple qu'aucun Peuple Gaulois ſe ſoit jamais approprié le nom de ſes Généraux.

Je crois pouvoir dire quelque choſe de plus ſatisfaiſant ſur la domination de ces Peuples. On voit dans Pauſanias (32) que Brennus, qui brûloit d'envie de retourner en Gréce, & qui comptoit d'en rapporter un riche butin, ſe rendit dans toutes les Aſſemblées générales des Gaulois pour les ſolliciter à entreprendre une nouvelle expédition contre les

(31) Strabo IV 187.
(32) Pauſan. Phoc. XIX. p. 844.

Grecs. Ces répréfentations furent fi efficaces qu'il fortit de fon Pays avec une Armée de plus de 150000 hommes de pied qui, affurement, n'avoient pas été tirés de la feule Nation des Scordifces ou des Tectofages. Les Scordifces avoient pour voifins, à l'Orient, les Thraces, &, à l'Occident, les Boïens. Ce font là les deux Peuples dont il fe joignit quelques Cantons à l'Armée de Brennus. Les Trocmes, qu'Etienne de Byfance nomme auffi *Trocmeni* & le Concile de Chalcédoine *Trocmades* (33), étoient des Thraces. Effectivement les Thraces étoient un Peuple Celte ou Gaulois. Florus l'infinue. Il dit (34) que les Scordifces étoient les plus féroces des Thraces. Il ne me feroit pas difficile de le prouver, fi je ne craignois de paffer les bor-

(33) Steph. de Urb. p. 719. Concil. Chalced. in fubfcriptionib. Tom IV. p. 87.

(34) Florus III. 4.

nes prescrites à cette dissertation. Il suffira de remarquer ici que le nom de Thraces que les Grecs prononçoient par un *è*, θρήϊκιοι, ou θρηικες, & les gens du Pays par un *o*, *Throken*, signifioit les traineurs. Ils portoient ce nom dérivé de celui de *Treeken* tirer, traîner, parce que c'étoient anciennement des Nomades qui traînoient après eux sur des chariots leurs femmes & leurs enfans. *Trocmeni*, *Trock-Manner*, signifioit des hommes Thraces, *Trocmad* ou *Trocmag* désigne le Canton Thrace, ou, comme nous le dirions, le Diocèse de l'Evêque qui souscrivit aux décrets du Concile de Chalcédoine.

Quant au nom de *Tholistoboïens*, *Tho listo-Bojen* (35) signifioit les derniers Boïens. C'étoit, selon les ap-

(35) *Tho*, est l'article *list*, au pluriel *liste* ou *listo*, en Allemand *letzt*, dernier. Les Grecs ont retenu ce mot de l'ancienne Langue, λοισθος, dernier.

parences, le nom d'un Canton que les Boïens avoient à l'extrêmité de leur Pays, du côté des Scordifces, & dont les Habitans, perfuadés par Brennus, le fuivirent dans l'expédition qu'il entreprit contre la Gréce. Les Anciens conviennent affez généralement que tous les Peuples Celtes, qui pafferent de la Pannonie en Gréce & en Afie, fortoient originairement des Gaules (36). Partis des extrêmités de l'Océan (37), ils avoient paffé dans la forêt Hercynie (38), d'où ils étoient enfin defcendus en Pannonie (39). La chofe n'eft pas impoffible. Des Peuples Nomades, qui n'avoient point de demeure fixe, ont pu paffer facilement d'un

(36) Epit. lib. 63. Suid. Tom. I. p. 464. Steph. de Urb. p. 712. Cicero pro Fontej. cap. 20. Strabo IV. 187. T. Liv. XXXVIII. 17.

(37) Paufan Phoc. XX. p. 846. Juftin. XXIV. 4. XXXII. 3

(38) T. Liv V. 34. Cæfar VI. 24.

(39) Juftin. XXIV. 4.

lieu à un autre, & se transporter, au bout de deux ou de trois siécles, des bords de la Mer Océane jusqu'aux côtes du Pont-Euxin. Il y a cependant deux raisons qui rendent le fait fort problématique.

La premiére, c'est l'inexactitude des Historiens qui parlent de cette migration des Gaulois. En opposition les uns avec les autres, ils sont souvent en contradiction avec eux-mêmes. 1°. L'opinion commune est que les Tectosages vinrent d'abord des Gaules dans la forêt Hercynie, & qu'ayant ensuite passé le Danube, ils s'établirent en Pannonie. Cependant Jules-César assure (40) que les Tectosages, qui s'étoient établis autour de la forêt Hercynie, n'avoient jamais quitté cette Contrée, qu'ils occupoient encore de son tems. 2°. Justin dit (41) que les

(40) Cæsar VI. 24.
(41) Justin. XXIV. 8.

Gaulois périrent tous dans la déroute de Delphes & qu'il n'en échapa pas un ſeul homme de toute leur Armée. Diodore de Sicile & Pauſanias (42) confirment la même choſe. Juſtin ne laiſſe pas d'aſſurer auſſi (43) qu'après la mort de Brennus, une partie des Gaulois paſſa en Aſie, & l'autre en Thrace, d'où ils retournerent dans leur ancienne Patrie, c'eſt-à-dire, en Languedoc. 3°. Juſtin remarque encore (44) que les Gaulois ne purent s'emparer du Temple de Delphes qu'Apollon défendit d'une manière toute miraculeuſe contre les Barbares. Cependant cet Hiſtorien dit ailleurs (45): que les richeſſes immenſes que le Conſul Cépion trouva dans un

(42) Excerpta ex Diod. Sic. lib. XXII. ap. Hoeſchel. in Excerpt. Legat p. 157. Pauſan. Arcad. X. 620.

(43) Juſtin. XXXII. 3.

(44) Juſtin. XXIV. 8.

(45) Juſtin. XXXII. 3.

Lac ſacré de la Ville de Toulouſe, étoient le Tréſor même de Delphes que les Tectoſages avoient jetté dans ce Lac pour ſe délivrer de la malédiction qui y étoit attachée. Je ſuis bien trompé ſi ce ne fut pas ce tréſor que l'on trouva à Toulouſe dans un Lac ſans ſçavoir comment il y avoit été apporté, ce qui fit croire que c'étoit un tréſor maudit que l'on avoit enlevé à Apollon, quoiqu'il ſoit conſtant que les Gaulois (46), qui rendoient un culte religieux aux Génies qu'ils plaçoient dans l'élement de l'eau, jettoient par cette raiſon, dans leurs Lacs ſacrés, de l'or & de l'argent avec les prémices de tout ce qu'ils avoient de plus précieux.

L'autre raiſon qui rend la migration des Peuples Gaulois, dont il s'agit, fort problématique, c'eſt que

(46) Poſſidonius ap. Strabon. IV. 188. Gregor. Turon. de gl. Confeſſ. cap. 2.

les Anciens n'ont guères connu l'étendue des Pays que les Nations Celtiques ou Gauloiſes occupoient autrefois. Les Gaulois voiſins de Marſeille ſont les premiers qui ayent été connus, tant par les Grecs, que par les Romains. La Germanie, qui fourmilloit d'une infinité de Peuples Celtes, demeura parfaitement inconnue juſqu'au tems de Jules-Céſar & d'Auguſte ſon ſucceſſeur. Quand on vit ſortir de la Pannonie des eſſains de Gaulois, on jugea qu'ils ſortoient des Gaules voiſines de Marſeille. Les noms de Tectoſages & de Toliſtoboïens ſervirent à confirmer cette conjecture, parce qu'il y avoit dans le Languedoc une Cité appellée *Toloſa* & un Peuple qui portoit le nom de Tectoſagès. Mais ſi l'on avoit ſçu qu'il y avoit des Teutons, des Teutonaires & des Tectoſages en Allemagne, en Italie, en Pologne, en

Hongrie, & jusques dans le fond du Nord ; si l'on avoit sçu encore que les Bastarnes qui occupoient de vastes Contrées au-delà du Danube, étoient le même Peuple que les Gaulois Scordisces, on auroit compris que les Nations, Celtes ou Gauloises, remplissant autrefois toute l'Europe, il n'étoit pas naturel de faire sortir du Languedoc les Gaulois de la Pannonie qui étoient établis dans ces Contrées depuis un tems immémorial auquel l'Histoire de l'Europe ne remonte point.

Quoiqu'il en soit de cette question qu'il ne m'importe pas de décider, deux choses sont certaines. La premiére, c'est que les Tectosages, les Trocmes & les Tolistoboïens, qui allerent s'établir dans l'Asie mineure, étoient des Peuples Gaulois. Diodore de Sicile & Appien en font, à la vérité, des Cimbres ; mais l'un & l'autre reconnoissent

que ces Cimbres étoient un Peuple Celte ou Gaulois. Le premier dit (47) que » les plus féroces des Gau-» lois sont ceux qui demeurent vers » le Septentrion, dans le voisinage » de la Scythie: qu'il y en a qui pas-» sent pour Antropophages, comme, » par exemple, les Bretons qui occu-» pent l'Irlande ; qu'on prétend que » ce Peuple vaillant & féroce avoit » autrefois ravagé l'Asie sous le nom » de Cimmériens, & qu'il reçut en-» suite le nom de Cimbre, parce » qu'il étoit fort adonné au vol & » au brigandage. « Il ajoute ensuite (48) : » Ce sont ceux qui ont pris » Rome, pillé le Temple de Del-» phes, imposé des tributs à une » grande partie de l'Europe & de » l'Asie, où s'étant établis dans les » Pays des Peuples qu'ils avoient » vaincus, ils reçurent le nom de

(47) Diod. Sic. V. 214.
(48) *Ibid.*

» Gallo-Grecs. « Appien dit aussi (49) que les Autariens, qui étoient un Peuple de l'Illyrie, encoururent l'indignation d'Apollon pour avoir pillé le Temple de Delphes avec les Celtes appellés Cimbres. L'autre fait, qui est aussi constant, c'est que les Peuples Gaulois, qui passerent dans l'Asie mineure, sortoient tout recemment des Contrées qui sont au Midi du Danube & qui reçurent ensuite le nom de Pannonie. Il suffit, pour s'en convaincre, de les suivre dans leur marche. Se tournant d'abord vers le golfe de Venise (50), ils ravagerent toutes les Provinces de l'Illyrie qui s'étendent le long de la Mer jusqu'à la Macédoine, & se répandirent ensuite dans la Peonie & dans la Thrace. Ceux d'entre eux (51) qui retournerent sur

(49) Appian. Illyr. p. 1196.

(50) Justin. XXIV. 4. Pausan. Attic. cap. IV, p. 10. Tit. Liv. XXXVIII. 17.

(51) Justin. XXXII. 3. Athen. VI. 174.

leurs pas, allerent s'établir au confluent du Danube & de la Save. C'eſt delà par conſéquent qu'ils étoient partis.

Il ne faut pas oublier ici, qu'outre les Tectoſages, les Toliſtoboïens & les Trocmes, Pline & Solin (52) font encore mention de trois autres Peuples Gaulois qui étoient établis dans le milieu de l'Aſie mineure. Les *Voturi*, les *Ambitui* & les *Teutobodiaci*; mais ce ſont là manifeſtement les noms de trois Cantons ou de trois Tributs des Gaulois. *Voturi*, en Tudeſque *Voter* ou *Vater*, ſignifie les Peres, les Vieillards. C'eſt le nom d'un Canton où l'on avoit placé les hommes âgés & décrépits qui n'étoient point propres pour la Guerre. *Ambitui*, *Amb-Tui* (53), *Umb-Tui*,

(52) Plin. V. 32. p. 626. Solin. LIII. p. 324.

(53) L'αμφι des Grecs ſignifie la même choſe que le *Am* ou *Um* des Tudeſques. (Memnon, cap. 20.)

signifie le Canton voisin de *Tices*, Ville de Paphlagonie & alliée des Gaulois (54). Les *Teutobodiaci* faisoient partie des Tectosages. *Teut-Boden* signifie en Tudesque Pays, terroir, fond de *Teut*. C'est encore le nom d'un Canton que l'on appelloit ainsi, soit parce qu'il étoit occupé par des Tectosages, c'est-à-dire, par des enfans de *Teut*, soit parce qu'il étoit consacré au Dieu *Teut* qui pouvoit y avoir un Sanctuaire, avec des terres & des esclaves qui en dépendoient.

CHAPITRE II.

Il s'agit de déterminer présentement, *dans quel tems les Nations Gauloises, dont je viens de parler, passerent dans l'Asie mineure*. La chose ne sera pas

(54) Plin. lib. VI. cap. 2. Pompon. Mela lib. I. cap. 19. p. 34. Memnon. cap. 17. 20 Pausan. Phoc. Urbis Conditæ an. 475. Ante C. 278.

pas difficile. Mais il faut expofer premiérement ce qui les obligea à fortir de leur Pays, & comment ils conçurent le deffein de paffer en Afie.

Les Gaulois, dont j'ai fait mention, fe trouvoient fort à l'étroit dans leur pays, & n'y pouvoient plus fubfifter à caufe du nombre des Habitans (1). Ils voyoient la Macédoine extrêmement affoiblie, tant par les Armées nombreufes qu'Alexandre-le-Grand en avoit tirées pendant fa vie, que par les Guerres civiles (2) dont elle avoit été le Théatre depuis la mort de ce Prince. Ils fçavoient enfin que les Troupes Gauloifes (3) étoient

(1) Liv. XXXVIII. 16. Memnon. ap. Photium n. 224. cap. 15.

(2) C'eft la remarque d'Eufebe. Il dit que les Gaulois attaquerent fouvent la Macédoine & la ravagerent, parce que plufieurs Princes s'emparerent dans ce tems-là de ce Royaume, & en furent chaffés peu de tems après; ce qui favorifoit les incurfions des Barbares. *Eufeb. Chron. Græc.* p. 58. *& feq.*

(3) Polyæni Stratag. lib. IV. cap. 6. 8. & feq.

recherchées par les successeurs d'Alexandre, & leur rendoient de grands services. Par toutes ces raisons ils résolurent de tenter quelque chose par eux-mêmes, & se rendirent aux sollicitations de leurs Chefs qui les flattoient de l'espérance de soumettre la Macédoine & la Gréce, ou, au moins, de rapporter un butin considérable d'un Pays qui s'étoit enrichi des dépouilles de l'Asie. Remplis de cette espérance, ils sortoient de leur Pays avec des Armées nombreuses, & cela pendant trois années consécutives. Leur premiére expédition tombe sur la derniere année de la CXXIVe. Olympiade (4). » Ils » sortirent, dit Pausanias (5), de » leurs frontieres sous la conduite de » Cambaules. Arrivés en Thrace, ils » n'oserent passer plus avant parce

(4) An de Rome 472. avant J. C. 281. Pausan. Phoc. XIX. p. 856. 857.

(5) Pausan. Phoc. XIX. p. 843.

» qu'ils comprirent que leur Armée » étoit trop foible pour faire tête » aux Peuples de la Gréce. « Les Gaulois entreprirent une seconde expédition l'année suivante qui fut la premiére de la CXXVe Olympiade (6). Pausanias la rapporte en ces termes (7) : » Les Celtes résolurent » de porter de nouveau la Guerre » dans les Pays étrangers, & ils y » furent surtout poussés par ceux » qui, ayant fait la campagne l'année » précédente sous Cambaules, souhaitoient beaucoup d'avoir une » nouvelle occasion de piller. Il s'assembla là dessus une grosse Armée » d'Infanterie & de Cavalerie. On » la partagea en trois corps différens, & on assigna à chacun de ces » corps le Pays qu'il devoit attaquer. Cerethrius eut le comman-

(6) An de Rome 473. avant J. C. 280.

(7) Pausan. Phoc. XIX. p. 843. *Voy.* aussi Justin XXIV. 5.

» dement des troupes qui devoient » marcher contre les Thraces & les » Triballes. Brennus & Acichorius » commanderent celles qui devoient » entrer dans la Péonie (8). La » troisiéme Armée, commandée par » Belgius, se tourna du côté de l'Il- » lyrie & de la Macédoine où re- » gnoit alors Ptolomée appellé Ce- » raunus. Belgius lui livra bataille, » & Ptolomée périt avec un grand » nombre de Macédoniens (9). Dans

---

(8) Prideaux a mis aussi la Pannonie pour la Péonie qui étoit une Province voisine de la Macédoine. D'ailleurs, il ne distingue pas assez clairement cette expédition de celle de l'année suivante. *Hist. des Juifs II. Part. Livre I.* 39.

(9) Le P. Petau *Rat. Temp. lib. III. p.* 150. qui a aussi pris la Pannonie pour la Péonie, prétend que Ptolomée fut tué l'an 4 de la CXXIVe. Olympiade. Effectivement Polybe, qu'il cite, dit *lib. I. p.* 128. *&* 155. que « Ptolomée fils de Lagus, » Lysimachus, Seleucus & Ptolomée Ceraunus » moururent tous vers la fin de la CXXIVe. Olympiade ». Mais le calcul de Pausanias est plus juste. Ptolomée Ceraunus commença à régner, selon Eusébe, l'an 4 de la CXXIVe. Olympiade. Il régna 17 mois. *Euseb. Chron. Grac. p.* 63. Il ne peut donc

» cette seconde expédition, *ajoute* » *Pausanias* (10), non plus que » dans la premiére, les Celtes n'oserent pas attaquer la Gréce. Lorsqu'ils furent de retour dans leur » Pays, Brennus ne cessa de solliciter » le Peuple, dans les Assemblées générales, & les Grands, dans les conversations particulieres, à entreprendre une nouvelle expédition » contre les Grecs. Il leur représentoit que la Gréce étoit hors d'état de faire la moindre résistance; » que le Particulier y étoit opulent, & » que les Temples étoient remplis des » présens offerts aux Dieux du Pays.« Polioenus ajoute ici une particularité qui mérite d'être rapportée (11). » » Brennus produisit dans les Assem- » blées du Peuple des prisonniers

être mort que l'année suivante, c'est-à-dire la première année de la CXXVe. Olympiade.

(10) Pausan. Phoc XIX. p. 843-844.

(11) Polyœnus Strag lib. VII. c. XXXV. n. 1.

» Grecs, &, faisant tenir des Soldats
» Gaulois qui étoient grands, de bon-
» ne mine & bien armés, auprès de ces
» étrangers qui étoient petits, foi-
» bles & mal habillés, & qui avoient
» la tête rasée, il disoit à ses com-
» patriotes : *Nous qui sommes des*
» *hommes si grands & si forts, crain-*
» *drons-nous de faire la guerre à des*
» *gens si petits & si foibles ?* « Conti-
nuons d'écouter Pausanias (12).
» Les Gaulois s'étant rendus aux re-
» présentations de Brennus, celui-
» ci s'associa pour le commandement
» de l'Armée Acichorius & plu-
» sieurs autres grands Seigneurs de la
» Nation. Ils leverent ensemble une
» Armée dans laquelle il y avoit
» 152000 hommes d'Infanterie &
» 20400 Cavaliers (13). « La plus

(12) Pausan. Phoc. XIX. p. 843-844.

(13) Diodore de Sicile ne met que 150000 hommes d'Infanterie, 10000 de Cavalerie & 2000 chariots. (Excerpta ex Diod. Sic. lib. XXII.

grande partie de cette belle Armée périt en Gréce avec Brennus qui la commando t. Ce fut moins par les mains de l'ennemi, que par l'yvrognerie & le peu de discipline du Soldat. Cette déroute que l'on appelle communement la *défaite de Delphes*, parce que ce fut là que les Gaulois reçurent le plus grand échec, arriva la seconde année de la CXXVe Olympiade (14).

Ce fut l'année suivante, la 3e de la CXXVe Olympiade (15), que les Gaulois passerent dans l'Asie mineure, & il faut montrer présentement comment ils y furent attirés. Lorsque les Gaulois que Brennus conduisoit se furent avancés dans les Pays des Dardaniens (16), il s'éleva une sédi-

---

ap. Hoescel. in Excerpt. Legat. p. 157.) Suidas dit 300000 hommes. (Suid. Tom. I. p. 464.)

(14) Pausan. Phoc. XIX. p. 856-857.

(15) Pausan Phoc. Ibid.

(16) Tit. Liv. XXXVIII. 16. Suid. T. I. p.464.

tion dans l'Armée. Les mutins s'en détacherent au nombre de 20000 & tirerent du côté de la Thrace maritime, d'où ils passerent en Asie sous les ordres de deux petits Rois nommés Léonorius & Lutarius. Dès qu'ils eurent fait le trajet, Comontorius (17) mena en Thrace une nouvelle Armée composée de Gaulois qui avoient échappé à la défaite de Delphes. Cette Armée, qui devoit être considérable, mit à contribution la Ville de Bysance & toute la Thrace voisine du Pont-Euxin : elle demeura en possession de ces conquêtes depuis le regne de Comontorius jusqu'à celui de Cavarus qui fut exterminé par les Thraces avec tous les Gaulois qui lui obéissoient. Comme cette seconde Armée ne se mêla point avec la pre-

(17) Polyb. lib. IV. p. 313. 314. Valesii Excepta ex Polyb. p. 26. & not. p. 4.

miére (18), & qu'elle ne quitta point l'Europe, il n'est pas nécessaire que je m'y arrête. Je viens donc aux vingt-mille Gaulois qui avoient pour Chefs Léonorius & Lutarius.

» Faisant la Guerre, dit Tite-Live (19), aux Peuples qui leur résistoient, imposant des tributs à ceux qui demandoient la paix, ils pénétrerent jusqu'à Bysance, & tirerent des contributions de toutes les côtes de la Propontide, s'étant rendus Maîtres des Villes de la Contrée. Se trouvant ainsi dans le

(18) Il paroît par un passage de Polybe, cité not. précéd., que Florus *II.* 11. Pausanias *Attic. cap.* 4. *p.* 11. & Justin *XXXII. cap.* 3. se trompent lorsqu'ils font passer en Asie les Gaulois qui avoient échappé à la défaite de Delphes. Prideaux se trompe aussi lorsqu'il dit *Hist. des Juifs Part. II. Liv. I. p.* 40. que « Léonor & Lutaire se rendirent maîtres de Bysance ». Il falloit dire que les Bysantins se racheterent du pillage de leurs terres en payant de grosses contributions à Comontorius, car la Ville de Bysance ne fut point prise par les Gaulois.

(19) Liv. XXXVIII. 16.

» voisinage de l'Asie, & ayant enten-
» du vanter la fertilité de ses terres,
» il leur prit envie d'y passer. Cette
» envie augmenta, lorsqu'ayant pris
» par stratagême la Ville de Lysima-
» chia, & soumis toute la Cherso-
» nese, ils furent descendus jusqu'à
» l'Hellespont. Ne se voyant plus sé-
» parés de l'Asie que par un petit
» détroit, & ayant ce beau Pays
» sous les yeux, ils desirerent avec
» ardeur d'y passer & envoyerent
» une députation à Antipater qui
» commandoit dans cette Contrée
» pour traiter avec lui du passage.
» La négociation n'allant pas aussi
» vîte qu'ils l'avoient espéré, il s'é-
» leva une nouvelle sédition entre
» ces petits Rois. Léonorius retour-
» na sur ses pas, avec la plus grande
» partie de l'Armée, & revint à By-
» sance. Lutarius prit aux Macedo-
» niens deux vaisseaux couverts &
» trois barques : Antipater les lui

» avoit envoyés sous prétexte d'Am-
» bassade, mais leur mission se bor-
» noit à l'épier. Ayant embarqué
» successivement ses troupes sur ces
» bâtimens auxquels il faisoit faire
» le trajet jour & nuit, Lutarius
» passa en peu de jours en Bithynie
» avec tout son monde. Peu de
» tems après, Léonorius passa aussi
» la Mer à Bysance avec le secours
» de Nicoméde, Roi de Bythinie.
» les Gaulois se réunirent & prête-
» rent secours à Nicoméde dans la
» guerre contre Zibœas qui tenoit
» une partie de la Bithynie. Zibœas
» ne put résister à leurs armes : il
» fut vaincu, & toute la Bythinie
» passa sous la domination de Nico-
» méde «.

On trouve dans le passage de Tite-Live, que je viens de rapporter, plusieurs particularités dont les autres Historiens ne font aucune mention; mais il avance aussi un fait qui

eſt contredit par Memnon, dont Photius nous a donné des extraits. Selon Tite-Live, les Gaulois paſſerent en Aſie à deux repriſes. D'abord Lutarius paſſa l'Helleſpont avec les Troupes qui étoient ſous ſon commandement. Enſuite Léonorius traverſa le Boſphore à Byſance ſur une flotte que Nicoméde avoit envoyée pous le recevoir avec ſes Gaulois. Memnon, au contraire, aſſure (20) que les Gaulois tenterent pluſieurs fois de paſſer en Aſie, mais qu'ils en furent toujours empêchés par la flotte des Byſantins, juſqu'à ce que Nicoméde les tranſporta en vertu d'un traité dans lequel les Byſantins furent compris.

Je ne voudrois pas nier abſolument ce que dit Tite-Live du premier trajet des Gaulois, d'autant plus qu'il a ſuivi dans cette occa-

(20) Memnon. cap. 20.

ſion Polybe dont l'autorité eſt d'un très-grand poids. Pauſanias dit ailleurs (21) que les Gaulois paſſerent en Aſie comme ils purent; ce qui convient au trajet de Lutarius, & non à celui de Léonorius qui s'embarqua ſur une flotte envoyée exprès pour le recevoir. Le même Pauſanias rapporte encore un de ces oracles forgés après coup (22) qui fait paſſer aux Gaulois le détroit de l'Helleſpont, ce qui ne peut s'appliquer auſſi qu'à Lutarius. Mais il y a toute apparence que le premier trajet des Gaulois en Aſie n'eut point de ſuite, & que Lutarius, ſe trouvant trop foible pour entreprendre quelque choſe par lui-même, revint en Europe. Au moins eſt-il certain qu'il fut du nombre des dix-ſept Chefs qui conclurent avec Nicoméde le traité en vertu duquel ce Prince

(21) Pauſan. Athaic. VI. 537.

(22) Id. Phoc. XV. 833.

transporta les Gaulois en Asie sur sa flotte. Voyons donc ce qui détermina Nicoméde à prendre les Gaulois à sa solde en qualité de Troupes auxiliaires.

Nicoméde étoit fils de Zibéas ou Zipétes (23), Roi de Bythinie, qui avoit eu des démélés, & même une guerre ouverte, avec deux successeurs d'Alexandre-le-Grand, sçavoir Lysimachus, Roi de Thrace, & Seleucus, Roi de Syrie. Après la mort de Seleucus, Antiochus Soter (24), son fils & son successeur, détacha Patroclés, l'un de ses Généraux, avec une bonne Armée, pour lui assurer la possession de cette partie de l'Asie mineure qui est en deçà du Mont-Taurus. Patroclés, ayant donné dans une ambuscade que Zybœas lui dressa, y périt avec toutes ses Troupes. Zibéas lui-même étant

(23) Memnon cap. 2.
(24) Id. cap. 16.

mort (25), peu de tems après, âgé de 76 ans, Nicoméde se vit sur les bras un puissant ennemi dans la personne d'Antiochus (26) qui faisoit des préparatifs, tant par Mer que par terre, pour attaquer la Bithynie. Outre ce redoutable adversaire, Nicoméde s'en attira un autre par sa cruauté. L'envie de régner seul, & d'empêcher qu'on ne le troublât dans la possession de ses Etats, le rendit, pour me servir des termes de Memnon, le bourreau de ses freres qui étoient au nombre de trois. Il en fit assassiner deux. Zibéas, qui étoit le plus jeune, lui échappa & se rendit Maître d'une partie de la Bythinie: ensuite il attaqua vigoureusement celle qui étoit demeurée sous l'obéissance de son frere.

Pour résister aux ennemis dont je viens de parler, Nicoméde fit un

(25) Memn. cap. 21.
(26) Id. cap. 17.

traité (27) avec la puissante Colonie d'Héraclée à laquelle il céda les Villes de Cierus, Tius & Thynis, & en obtint un secours de treize vaisseaux de guerre. Il se fortifia aussi de l'alliance d'Antigonus Gonatas, (28) Roi de Macédoine, &, comme les Gaulois passoient alors pour les meilleures Troupes de l'Univers, il fit solliciter (29) Léonorius & Lutarius, qui se trouvoient avec leur Armée dans le voisinage de Bysance, de venir s'établir en Asie sous certaines conditions qui furent acceptées. Le Traité que Memnon nous a conservé porte en substance (30): » Que les Gaulois entretien» droient une amitié perpétuelle » avec Nicoméde & ses descendans: » qu'ils ne fourniroient point de

(27) Memnon cap. 18.
(28) Id. cap. 19.
(26 Id. cap. 20.
(30) Ibid.

» Troupes ſans le conſentement de » Nicoméde à ceux qui pourroient » leur en demander, & qu'ils au» roient avec lui les mêmes amis & » les mêmes ennemis : que les Villes » de Byſance, d'Héraclée, de Tius, » de Chalcédoine, de Ciere, & quel» ques autres alliés de Nicoméde ſe» roient compris dans l'alliance. « Le Traité ayant été ſigné (31) par Léonorius, par Lutarius & par quinze autres Chefs de l'Armée (32), Nicoméde reçut les Gaulois ſur ſa flotte, & les tranſporta en Aſie. Cela arriva l'an 3e. de la CXXVe Olympiade, 278 ans avant J. C. Démoclés étant Arconthe à Athénes (33).

(31) Strabo XII. 566.
(32) Memnon. cap. 20.
(33) Pauſan. Phoc. XIX. p. 856-857.



CHAPITRE III.

JE dois déterminer présentement *l'étendue de Pays que les Gaulois occuperent dans l'Asie mineure.*

Les Gaulois qui passerent en Asie étoient au nombre de 20000 hommes (1); mais il y en avoit à peine dix mille qui fussent armés (2). Memnon dans un passage que l'Interprête Latin n'a point compris, remarque (3) » que les Habitans d'Héraclée & les Bythiniens, qui étoient » demeurés sous l'obéissance de Nicoméde, fournirent des armes à » ceux qui en manquoient. « Après avoir reçu ce renfort, Nicoméde se mit à la tête de son Armée, bâtit Zibéas, fit main-basse sur tout ce qui avoit suivi son parti, & soumit

(1) *Voy.* ci-dessus, Chap. II. note (16).
(2) T. Liv. XXXVIII. 16. Plutarch. T. I. p. 464.
(3) Memnon. cap. 20.

toute la Bithynie. Comme il devoit la victoire à la valeur des Gaulois, il leur laissa tout le butin, & leur assigna un établissement le long de la Mer, dans cette partie de la Bythinie dont il avoit fait massacrer les Habitans. C'est ce que Justin exprime assez improprement, en disant (4) que les Gaulois partagerent avec Nicoméde le Royaume de Bithynie. Les Gaulois demeurerent près de 40 ans dans cette Contrée (5), d'où ils infesterent toutes les Provinces Maritimes de l'Asie mineure; & il paroît par un passage de S. Jerôme (6) que, dans une de leurs courses, ils saccagerent la Ville de Milet, distante de plus de 100 lieues du Pays où ils étoient établis.

Quoique les Gaulois occupassent un des Pays les plus beaux & les

(4) Justin. XXV. 2.
(5) Pausan. Attic. cap IV. p. 11.
(6) Hieron. adv. Jovin. lib. I. Tom. II. p. 35.

plus fertiles de l'Asie mineure, ils ne s'accommoderent pas de ce premier établissement. D'un côté ils y furent rigoureusement attaqués (7) par Antiochus Soter, & ensuite par les Rois de Pergame (8) qui, ayant d'abord consenti de leur payer un tribut annuel, le refuserent ensuite & remporterent sur eux une victoire signalée. De l'autre, le voisinage de la Mer les exposoit trop aux flottes ennemies. Par ces raisons ils souhaiterent de s'éloigner des côtes. Les Rois de Bithynie & de Pergame y consentirent de très-bon cœur pour se délivrer d'un voisin qui leur étoit extrêmement incommode. Les Gaulois quitterent donc la Bithynie avec l'approbation de ses Princes : ils s'avancerent dans le cœur du Pays (9),

(7) Appian. Syriac Lucian. pro lapsu inter Salt. p. 272 Zeuxi vel Antiocho p. 334.

(8) Liv. XXXVIII. 16.

(9) Livius ibid. Memnon. c. 20. Florus II. 11.

& y occuperent une partie de la Phrygie (10). Cela arriva après la victoire qu'Attalus (11) remporta sur eux 241 ans avant J. C. 37 ans après qu'ils eurent passé en Asie. C'est à ce Pays, & non pas, comme Justin le prétend (12), à celui où ils avoient eu leur premier établissement, que l'on donna le nom de *Galatie*, parce qu'il étoit occupé par les Gaulois, ou celui de *Gallo-Gréce*, parce que les Gaulois y étoient mêlés avec des Grecs qui s'étoient autrefois emparés de ces Contrées, après en avoir chassé les Scythes. Il ne s'agit donc plus que de fixer l'étendue du Pays que les Gaulois occuperent dans cette Contrée.

Ils demeuroient entre la Bithynie & la Capadoce (13), & avoient pour

(10) Plin. V. 32. Strabo XII. 566.

(11) Pausan. Attic. lib. I. cap. 4. p. 11. 12. & cap. 8. p. 19. Strabo XII. 566.

(12) Justin. XXV. 2.

(13) Suid. Tom. I. p. 464. Plin. V. 32. & V[illegible]

bornes au Midi la Phrygie & la Pamphilie, au levant une partie de la Cappadoce avec les fleuves d'Alyx & de Cappadox, au Nord l'autre partie de la Cappodoce & ensuite la Paphlagonie, au couchant enfin la Bithynie, dont ils étoient séparés par les Fleuves d'Hiéras & de Sangarius.

Après s'être rendus Maîtres de ce Pays les Gaulois le partagerent en trois parties (14). Les Trocmes s'établirent vers le Nord (15) du côté des Provinces de Pont, de Paphlagonie & de Cappadoce (17). Les Tholistoboïens eurent pour leur portion les Contrées voisines de la

2. 3. Solin. cap. 52. 56. Livius XXXVIII. 16. Strabo XII. 566. Pausan. Attic. IV. p. 11. 12.

(14) Memnon. cap. 20.

(15) Strabo. XII. 567. Plin. V. 32.

(16) Plin. V. 32 dit que les Trocmes s'établirent en Méonie aussi bien qu'en Paphlagonie. Je crois que Pline se trompe par rapport à la Méonie, qui étoit voisine du Pays que les Tolistoboïens occupoient.

Bithynie & de la Phrygie (17), & c'eſt dans leur territoire que demeuroient les *Voturi* & les *Ambitui* (18) dont j'ai parlé plus haut. Les Tectoſages enfin tirerent vers l'Orient & la Cappadoce (19); & les Teutobodiaciens demeuroient avec eux (20). Memnon ajoute (21) que » les » Gaulois bâtirent auſſi des Villes » dans le Pays qu'ils avoient ocupé. » Les Trocmes bâtirent Ancyre, » les Toliſtoboïens Tavium, & les » Tectoſages Peſſin. « Cet Auteur commet ici deux fautes. 1°. Ces Villes ſubſiſtoient avant l'arrivée des Gaulois (22). Il falloit donc dire qu'ils les fortifierent (23) pour y

(17) Strabo XII. 567. Plin. V. 32. Livius XXXVIII. 15. 16.
(18 Plin. V. 32.
(19) Strabo XII. 567. Plin. V. 32.
(20) Plin. V. 32.
(21) Memnon. cap. 20.
(22) Pauſan. Attic. IV. p. 11. 12. Strabo XII. 567.

mettre en ſureté ce qu'ils pilloient ſur leurs ennemis & ſur leurs voiſins, ou qu'ils y établirent des marchés où ils alloient vendre leurs denrées & leur butin. 2°. Il ſe trompe dans le nom des Peuples auxquels ces trois Villes appartenoient. Strabon, qui étoit né dans le voiſinage de la Galatie, & qui la connoiſſoit parfaitement, donne Tavium aux Throcmes (34), Peſſin aux Tholiſtoboïens, & Ancyre aux Tectoſages. Pline (25) eſt d'accord ſur cet article avec Strabon, & leur témoignage eſt d'autant plus préférable à celui de Memnon que Tavium étoit effectivement ſitué dans le Pays que les Géographes aſſignent aux Trocmes, Peſſin dans le Pays des Tholiſtoboïens, & Ancyre dans celui des Tectoſages.

Au reſte les Gaulois, s'étant ex-

(24) Strabo ibid.
(25) Plin. V. 32.

trêmement

trêmement multipliés dans ce Pays, donnerent de la terreur à tous les Peuples (26) qui demeuroient en-deçà du Mont-Taurus, & les mirent à contribution, jusques là que les Rois mêmes des Scythes consentirent de leur payer un tribut annuel. Après avoir étendu leurs conquêtes, ils convinrent entre eux de partager aussi les Provinces qui leur payoient Tribut. Les Trocmes eurent ce qui étoit sur le bord de l'Hellespont : les Tholistoboïens choisirent l'Eolide & l'Ionie : & les Tectosages eurent pour leur part les autres Provinces situées dans le cœur de l'Asie jusqu'au Mont-Taurus.

---

(26) Livius XXXVIII. 16. 27. Justin. XXV. 2.



CHAPITRE IV.

Je dois parler présentement des mœurs des Gaulois établis en Asie. Ils ne différoient point de ceux des autres Peuples Celtes, & il faudroit écrire un Livre entier pour traiter cette matiére avec une juste étendue. Contentons nous de remarquer que les Gaulois, n'ayant point d'autre mêtier que la guerre, & tenant à déshonneur d'embrasser quelqu'autre profession, regardoient aussi la force, la valeur, l'intrépidité, le mépris de la mort, comme les seules vertus qui fussent dignes de l'homme. Ils se glorifioient d'être braves par réflexion. Cela étoit vrai dans un certain sens & à quelques égards. Ils couroient au combat comme à un festin, parce qu'ils étoient dans l'opinion que la gloire & la félicité du Paradis n'étoient destinées qu'aux

hommes qui meurent ſur un champ de bataille, ou de quelqu'autre ſorte de mort violente, & qu'au contraire tous ceux qui mouroient de vieilleſſe ou de maladie en demeuroient exclus. Mais il faut avouer qu'à d'autres égards, leur valeur n'étoit point ménagée, & qu'elle n'étoit le plus ſouvent qu'une fureur aveugle qui les précipitoit dans le danger, au lieu de leur faire prendre de juſtes meſures & de ſages précautions, ou pour l'éviter, ou pour en triompher. On trouve dans l'Hiſtoire divers exemples qui montrent juſqu'où ils pouſſoient la férocité. Par exemple, Juſtin, remarque (1) que les Gallo-Grecs, ſur le point de donner une bataille dont les auſpices leur annonçoient la perte, commencerent par maſſacrer leurs femmes & leurs enfans. Florus raconte auſſi (2) que

(1) Juſtin. XXVI. 2.
(2) Florus II. 11.

les Romains virent avec étonnement des Gallo-Grecs, qu'ils avoient fait prisonniers, mordre les chaînes dont ils étoient liés, & présenter la gorge à leurs camarades pour se faire étrangler.

Comme la valeur étoit la vertu des hommes, la chasteté étoit celle des femmes. Plutarque (3) en rapporte deux exemples mémorables. Le premier est celui de *Chiomara*, femme d'Orgiagonte, qui étoit Roi, ou Tétrarque de Galatie, dans le tems que les Romains, après avoir vaincu Antiochus, attaquerent les Gaulois qui lui avoient fourni des Troupes auxiliaires. Cette Dame, étant tombée entre les mains des Romains, fut sollicitée inutilement, & ensuite violée par le Centenier qui étoit chargé de la garde des Prisonniers.

---

(3) Plutarch. de Virt. Mulier. Tom. II. p. 258. Livius XXXVIII. 24. Valer. Max. VI. cap. I. n. 2. Florus II. 11. Aurel. Vict. de Vir. Illust. cap. 59.

L'Officier, après avoir assouvi sa passion, proposa à *Chiomara* de la relâcher moyenant une rançon, & la conduisit secretement dans un lieu où deux de ses Parens devoient la recevoir, & porter la somme dont on étoit convenu. Pendant que le Centenier comptoit l'argent, Chiomara ordonna à ses Parens de le tuer; ce qui fut exécuté sur le champ. Elle prit ensuite la tête du Romain, l'enveloppa dans sa robe, & étant arrivée auprès de son mari, elle la jetta à ses pieds, & lui raconta la violence qu'on lui avoit faite, & de quelle manière elle s'en étoit vengée. Orgiagonte, plein d'admiration, loua sa fidélité; elle lui repondit qu'aussi elle s'applaudissoit qu'il n'y eût qu'un seul homme au monde qui pût se vanter d'avoir eu sa compagnie. Chiomara, que Polybe avoit vue à Sardes soutint, jusqu'à la fin, par sa modestie & par

ſa chaſteté, la gloire que cette action lui avoit acquiſe.

L'autre exemple eſt celui de *Camma* (4), veuve de Sinatus, auſſi Tétrarque de Galatie. Ce Sinatus eut des démêlés avec un autre grand Seigneur de ſa Nation nommé Sinorix. La querelle fut pouſſée ſi loin que Sinatus périt par la main de ſon Antagoniſte. Quelque tems après, Sinorix rechercha en mariage la veuve de Sinatus. Camma comprit alors pourquoi Sinorix avoit cherché querelle à ſon mari. Elle ne laiſſa pas d'agréer la recherche, & fit ſemblant d'accepter avec joie la main du meurtrier. Les fiancailles ſe célébrerent dans un Temple de Diane, où Camma, ſelon la coutume des Celtes, préſenta à ſon fiancé une coupe de vin. Elle en but la premiére,

(4) Plutarch. de Virt. Mulier. II. pag. 258. Amator. Tom. II. p. 768.

& la remit ensuite à Sinorix qui avala gayement tout le vin qu'elle y avoit laissé. Le breuvage étoit empoisonné. Camma mourut avec joie lorsqu'on lui eut appris que le meurtrier de son mari étoit expiré.

CHAPITRE V.

PASSONS à la Langue des Galates. S. Jerome, dans la Préface du second Livre de son Commentaire sur l'Epitre aux Galates, remarque (1) qu'à quelque différence près, les Galates avoient la même Langue que les Habitans du Pays de Trêves. Cependant Tacite assure (2) que les Tréviriens étoient Germains d'origine. Il résulte delà que la Langue des Ga-

(1) Hieronym. Præfat. in lib. II. Comment. Epist. ad Galat. Tom. IX. p. 136.

(2) Tacit. Germ. cap. 28.

lates, qui étoit la Gauloise (3), comme Lucien l'a remarqué, étoit la même Langue que celle des Germains. Quelque extraordinaire que paroisse ce fait, il est confirmé par d'autres Auteurs. Par exemple, on trouve dans Tite-Live (4) que les Scordisces, qui étoient reconnus pour un Peuple Gaulois, avoient la même Langue que les Bastarnes. Les Bastarnes étoient, selon Pline (5), l'un des cinq Peuples qui occupoient l'ancienne Germanie. Strabon (6) en fait aussi des Germains, & Tacite (7) ajoute que les Peucins, que quelques-uns appellent Bastarnes, parlent la Langue des Germains. Quoiqu'il semble y avoir de la contradiction

(3) Lucien dit que, de son tems, les Galates parloient encore le Gaulois. (Pseudom. p. 494.)

(4) Livius XL. 57.

(5) Plin. IV. cap. 12. p. 465. & c. 14. p. 477.

(6) Strabo VII. 306.

(7) Tacit. Germanor. cap. 46.

d'attribuer à un Peuple Gaulois la Langue des Germains, tout cela ne laiſſe pas de s'accorder parfaitement. L'ancien Gaulois & l'ancien Germain étoient des Dialectes de la Langue Celtique qui, dans les tems les plus réculés, étoit commune à tous les Peuples de l'Europe. Cette conformité de la Langue des Gaulois avec celle des Germains peut être démontrée par deux preuves.

La premiére, c'eſt que malgré les changemens que vingt ou ving-cinq ſiécles doivent avoir apportés naturellement à des Langues vivantes, le *Tudeſque* & le *Bas-Breton*, qui ſont des Dialectesde la Celtique, ne laiſſent pas d'avoir encore une infinité de mots communs. En voici quelques exemples que j'ai choiſis à Livre ouvert, dans dans le Dictionnaire du Pere de Roſtrenen.

Bas-Breton.	Allemand.	*François.*
Armm	*Arm*	Bras, Epaule
Bancq	*Banck*	Banc

Banden	*Band*	Lien, Bande
Bleun	*Blum*	Fleur
Cus	*Kuff*	un Baiser
Croum	*Krum*	Courbe
Couft	*Koft*	Dépenfe, Couftance
Chües	*Schweis*	Sueur
Duardes	*Schwartz*	Noir
Dages	*Degen*	Epée, Dague
Dum	*Daun*	Duvet
Forban	*Verbannet*	Banni
Frefcq	*Frifch*	Frais
Fallet	*Fällen*	Tomber, Faillir
Foulina	*Fullen*	Emplir, Entonner
Fisf	*Feiff, Pfeiff*	Flûte
Flodt	*Flott*	Flotte
Fleut	*Flóte*	Flûte
Foreft	*Forft*	Forêt
Goë	*Got*	Dieu
Guel	*Wohl*	Bon, Bien
Huerv	*Herb*	Aigre, Acide
Harnes	*Harnifch*	Cuiraffe
Yaöuancq	*Jung*	Jeune
Ylin	*Elen-Bogen*	Le Coude
Lezr	*Leder*	Du Cuit
Lichezr	*Leker*	Friand
Mates	*Magd*	Servante
Marz	*Mark*	Marche, Frontiere
Marchauzi	*Marchaus*	Ecurie, Maifon à chevaux
Nadoz	*Nadel*	Eguille
Oad	*Alt Alter*	Agé, Age
Poul	*Pful*	Bourbe, Marais
Pryod	*Braut*	Epoufe
Quaz	*Katz*	Chat
Steren	*Stern*	Etoile
Scriget	*Schrëien*	Crier
Streard	*Straat, Straffe*	Chemin
Stad	*Staat, Stand*	Etat, condition
Stocq	*Stooff*	Conflit
Scram	*Schirm*	Ecran
Scum	*Schaum*	Ecume
Scurrhein	*Schauren*	Ecurer
Squif	*Schiff*	Bateau, Efquif
Staul.	*Stal.*	Etable. (*)

(*) Je n'ai lu le Dictionnaire de Roftrenen que jufqu'à la T.

L'autre preuve, qui eſt encore plus forte, c'eſt que la plûpart des mots qui nous reſtent de la Langue des Galates, trouvent leur explication dans le Tudeſque. Selon Pauſanias (8), les Galates appelloient *March*, un Cheval, & *Trimarciſia*, un Corps de Cavalerie, dans lequel chaque Cavalier avoit, à la queue de l'Eſcadron, deux Valets bien montés, ou pour le remplacer s'il étoit tué, ou pour l'emporter s'il étoit bleſſé, ou pour lui donner un cheval frais s'il perdoit le ſien. *March* (9), qui ſignifioit un cheval dans l'ancien Tudeſque, à le même ſens dans le Bas-Breton. *Try*, ou *Dry*, eſt auſſi un mot commun aux deux Langues. Les Galates donnoient le nom de *Cuhallum* (10) à un de leurs châ-

(8) Pauſan. Phoc. XIX 844.

(9) Leg. Bajuvar. ap. Lindenbrog. pag. 437. Alemann. ibid p. 381.

(10) Livius XXXVIII. 18.

teaux, ſitué dans une Contrée où l'on bruloit du fumier de vache en place de bois. *Kuh-Wall*, ſignifie en Tudeſque, le rempart des vaches, & *Kuh-ball*, la balle ou la bouſe de vache. Ils appelloient ἐκβρεκτὺν, ou ἔμβρεκτον, (11) une ſoupe au vin où l'on émiettoit du pain, & que les Latins nommoient *intritum*. Les Allemands ont encore aujourd'hui les mots de *Broken*, & d'*Einbroken*, qui ſignifient émietter. Ils appelloient *Eingebrokt* ce que les Galates appelloient *Embrekton*. Sinorix, *Sin-Rich*, nom d'un Tétraque de Galatie, ſignifie, en Tudeſque, un homme riche en eſprit. Solovertius (12), *Soldverth*, eſt un Capitaine qui gagne bien ſes appointemens, ſa ſolde. Oreſtorius

---

(11) Heſychii Lexicon. Pr. de Spanheim, dans les notes qu'il a écrites à la marge de ſon Exemplaire d'Heſychius, remarque que Saumaiſe liſoit ἔμβρεκτον.

(12) Livius XLV. 34.

(13), *Erster*, signifie le premier. Emanus (14) *Eman*, ou *Emman*, le seul homme, le seul brave. Brennus, *Brenner*, est le Bruleur. Belgius, *Balger*, le querelleur. Enfin les noms propres de Léonorius, *Lehnhardt*, & de Lutarius, *Lutter*, sont encore en usage dans la Langue Allemande. Voici cependant quelques autres mots de la Langue des Galates, dont je n'ai pu déchiffrer la signification, & je doute qu'on y réussisse jamais, parce que les Grecs & les Latins, pour les accommoder à leur prononciation, les défiguroient d'une manière qui les rend méconnoissables. *Buccellarii* (15), *Epos-*

(13) Pausan. Phoc. XIX. 850.

(14) Justin XXIV. 7.

(15) Suidas, *Tom. I.* 444. dit que les Gallo-Grecs étoient Buccellaires, βϰκελλάρια, & que la Galatie avoit reçu le nom do Pays des Buccellaires. M. Vernsdorff qui, en 1742, a donné au Public une Histoire complette des Galates de l'Asie mineure, m'a averti que le mot de *Buccellarii* est un terme de la basse Latinité,

sognatus, *Comboutis*, *Thessalorus*; *Compulsus*, *Combolomarus*, *Ortiago*, *Chiomara*, *Camma* (16). Quoiqu'il en soit, puisqu'il y avoit une si grande conformité entre l'ancienne Langue des Gaulois & celle des Germains, il ne faut pas être surpris que S. Jerôme ait trouvé que la Langue des Galates approchoit de celle des Tréviriens, au milieu desquels il

qui désigne ceux qui avoient la garde des vivres (Constantin. Porphyr. de Thematib. cap. 8. p. 16) B Vulcanius a remarqué que le mot de *Buccellatus* se trouve dans le Code Théodosien *Liv. XII. Tit.* 38. [Les Auteurs du Dictionnaire de Trevoux, au mot *Buccellaire*, dérivent *Buccellarius* de *Bucca*, bouche, & *Buccella*, bouchée, Βουκελλάριος. Ils disent que les *Buccellaires* furent ainsi appellés, parce que l'Empereur faisoit leur dépense de bouche. Les Buccellaires étoit donc une espéce de Soldats que les Empereurs Grecs entretenoient dans les Provinces & dans les Campagnes. Les mêmes Auteurs disent qu'il y avoit encore une autre sorte de *Buccellaires* sous les Empereurs Grecs; c'étoient des Grecs de Galatie qui fournissoient du pain aux Soldats.]

(16) Suidas Tom. I. 444. Livius XXXVIII. 18. Pausan. Phoc. XIX. 850. Justin. XXIV. 7.

avoit fait quelque séjour, & que d'autres ayent assuré que les Scordisces & les Bastarnes avoient la même Langue. Ils étoient, les uns & les autres, des Peuples Celtes.

CHAPITRE VI.

Il s'agit de déterminer présentement la forme de gouvernement que les Galates suivirent après qu'ils se furent établis dans l'Asie mineure. Leur Gouvernement étoit démocratique comme celui de tous les autres Peuples Celtes, parmi lesquels l'autorité souveraine résidoit toujours dans le Peuple. Memnon l'insinue, en remarquant que les Princes qui avoient appellé les Gaulois, se flatterent d'abord de soumettre, par leur secours, les Villes libres dont l'Asie mineure étoit remplie, mais qu'ils se trouverent trompés dans leur espérance, les

Gaulois ayant soutenu de tout leur pouvoir, ces Villes & le Gouvernement qu'on vouloit y abolir. » On crut dans le commencement, » dit Memnon (1), que le passage » des Galates en Asie causeroit du » préjudice aux Habitans du Pays. » Par l'événement, il leur fut avan» tageux. Car pendant que les Rois » vouloient abolir la Démocratie » dans les Villes les Galates l'y af» fermirent, en résistant de tout leur » pouvoir aux entreprises de ces » Princes. »

Mais il faut dire quelque chose de plus particulier, & faire nos réflexions sur un passage de Strabon qui exprime avec beaucoup de netteté & de précision de quelle manière les Galates de l'Asie mineure furent gouvernés aussi long-tems qu'ils formerent un Peuple libre &

(1) Memno. cap. 20.

indépendant. » Les Galates, dit ce » Géographe (2), sont composés » de trois Peuples qui ont tous la » même Langue, qui ont tous les » mêmes Coutumes. Ils ont partagé » chaque Peuple en quatre portions, » auxquelles ils ont donné le nom » de Tétrarchies. Chaque Tétrarchie » avoit son Tétrarque particulier, » un Juge & un Colonel, qui étoient » tous deux soumis au Tétrarque, » outre cela, deux Lieutenans-Co- » lonels. L'Assemblée des douze Té- » trarques étoit composée de trois » cens personnes qui s'assembloient » dans un lieu appellé Drynœmetus. » Les causes criminelles où il s'agis- » soit de meurtre étoient jugées dans » l'Assemblée. On laissoit la décision » des autres aux Juges & aux Té- » trarques. C'est là l'ordre que les » Galates observoient autrefois. De

(2) Strabo XII. 567.

» nos jours ils ont déféré le gouver-
» nement à trois Chefs, ensuite à
» deux, & enfin au seul Déjotarus.
» Amintas lui a succedé. Aujour-
» d'hui les Romains sont Maîtres de
» la Galatie, & en ont fait une seule
» Province «.

Ceux qui liront avec attention la Germanie de Tacite se convaincront facilement que les Galates avoient, à peu près, la même forme de Gouvernement que les anciens Habitans de l'Allemagne. Les trois Nations Gauloises qui s'étoient établies dans l'Asie mineure, jugerent à propos de se partager en douze Tétrarchies, c'est-à-dire, en douze grands Cantons. C'est ce que Tacite a appellé *Pagos* & *Civitates* (3). Chacun de ces grands Cantons (4) étoit subdivisé en quinze ou seize petits; c'est ce que Tacite appelle *Vicos*, & c'est

(3) Tacit. German. 12.

(4) Quelques-uns vont chercher l'étymologie

de ces petits Cantons qu'il faut entendre le passage de Pline (5) qui dit que les Peuples & les Tétrarchies des Galates montoient ensemble à 195. Comme les Galates étoient tous Soldats un grand Canton formoit ce que nous appellons aujourd'hui un Régiment, & les petits ce que nous nommerions une Compagnie. Les douze grands Cantons des Galates étoient en quelque manière des Etats indépendans. Chaqu'un avoit ses Magistrats particuliers (6) qui étoient

---

de notre mot François *Canton* jusques dans la Langue Grecque. Ils le dérivent de *κανθὸς* le coin de l'œil. Il est bien plus naturel de la dériver du Latin *Centum*. Tacite dit que chaque Canton fournissoit cent hommes à qui l'on donnoit le nom de *Centenaires*. *Tacit. Germ.* 6. Il dit ailleurs qu'il appartenoit aux Assemblées générales de nommer les Chefs destinés à rendre la justice dans chaque Canton & dans les Villages qui en dépendoient, & que chacun de ces Chefs avoit *cent Assesseurs* choisis parmi le Peuple. *Ubi suprà cap.* 12.

(5) Plin. V. 32.

(6) Tacit. Germ. 12.

choisis dans l'Assemblée générale du Canton où tous les hommes libres, capables de porter les armes, étoient obligés de se rendre. Les Magistrats étoient 1°. le Tétrarque. C'est celui que les Germains appelloient *Kiningus*, & auquel les Auteurs Latins donnent le nom de *Rex*, ou de *Regulus* (7). On le choisissoit dans les familles les plus nobles du Canton 2°. Le Colonel, que Tacite appelle *Dux* (8). Il dépendoit du Tétrarque, & commandoit les Troupes du Canton dans toutes les expéditions Militaires. Les Germains l'appelloient *Hertzog* ou *Hertog*. On déféroit ce commandement à celui qui passoit pour le plus brave du Canton, & le Colonel avoit deux Lieutenans-Colonels qui commandoient sous lui. 3°. Le Juge, que les Germains appelloient *Graef* (9), *Graphio*, con-

(7) Tacit. Germ. cap. 7.
(8) Ibid.
(9) Ibid. cap. 12.

noissoit avec ses Assesseurs toutes les affaires civiles. Comme les Galates étoient presque toujours en guerre avec quelqu'un des Peuples voisins, les douze Tétrachies pour mieux résister à l'ennemi commun se réunissoient souvent par les députés qui formoient ce que nous appellerions le Parlement, la Diéte ou le Conseil général de la Nation. Cette Assemblée se tenoit dans un lieu appellé *Drynemetus*, *Dry-memt-hus*, la maison des trois noms, ou des trois Peuples. Elle étoit composée de 300 personnes, c'est-à-dire, que le Tétrarque, le Juge, le Colonel, & les deux Lieutenans-Colonels, de chaque Canton, s'y rendoient accompagnés d'une vingtaine de Notables tirés de la Noblesse, du Clergé & du Peuple. Les affaires criminelles ne pouvoient se décider que dans l'Assemblée même des 300 personnes, parce qu'elles apparte-

noient parmi les Galates, comme parmi les Germains, à la haute Justice (10). Les autres affaires étoient remises aux Tétrarques & aux Juges qui formoient une espèce de Chambre haute dans laquelle la voix d'un Juge étoit aussi considérée que celle du Tétrarque (11). Comme l'Assemblée, dont je viens de parler, étoit chargée de régler tout ce qui regardoit le bien & l'intérêt commun de la Nation, on établissoit quelquefois trois, deux, ou même un seul Chef pour commander les Troupes & pour diriger les affaires. Ainsi lorsque les Romains firent la guerre aux Galates (12), ceux-ci étoient gouvernés par trois Tétrarques, Combolomarus, Gaulotus & Orbiagon; & le dernier, qui étoit

(10) Tacit. Germ. 12.

(11) Livius XXXVIII. 25. Tacit Germ. 11-12.

(12) Liv. XXXVIII. 19. Polyb. in Excerpt. Valesf. p. 114.

Tétrarque des Tectosages, n'épargnoit ni soin, ni caresses, pour se faire déclarer Chef de toute la Nation.

CHAPITRE VII.

Il ne me reste plus que de répondre à la derniere question proposée. On demande *en quel tems les Galates cesserent d'avoir des Chefs de leur Nation, & formerent un Etat indépendant.* C'est ainsi que portent le Mercure de Paris, & la Gazette de Leyden du 29 Novembre 1740. Je crois qu'il faut lire, *en quel tems les Galates cesserent d'avoir des Chefs de leur Nation & de former un Etat indépendant*, parce que les Galates ne tomberent dans la dépendance que lorsqu'on leur ôta les Chefs tirés de leur propre Nation, au lieu qu'ils furent un Peuple Souverain & indépendant aussi long-tems qu'ils conserverent ces Chefs qui, bien-loin de

jouir d'un pouvoir illimité, étoient responsables au Peuple de leur administration.

Quoiqu'il en soit, il est constant que Nicoméde traita avec les Galates, comme avec un Peuple indépendant. En les engageant pour le servir contre ses ennemis, il promit de leur assigner des terres, de leur payer un subside annuel & de leur laisser la liberté de se gouverner selon leurs propres Loix. Il est certain encore qu'ils conserverent cette indépendance pendant des siécles entiers sans avoir d'autres Chefs que ceux qu'ils s'établissoient eux-mêmes. Au lieu de payer des tributs, ils en tiroient de tous les Peuples voisins. Au lieu d'obéir, comme des sujets, aux Rois de Bithynie, ils résisterent de tout leur pouvoir à ces Princes, lorsqu'on voulut se servir de leurs armes (1) pour opprimer les

(1) Memno. cap. 20.

Villes

Villes libres, & pour y abolir la forme de gouvernement qu'ils ſuivoient eux mêmes, c'eſt-à-dire, la Démocratie. Il eſt vrai qu'ils eurent plusieurs guerres à ſoutenir, & qu'ils reçurent, en différentes occaſions, des échecs conſidérables. Mais ils ne perdirent pour cela ni leur libérté, ni leur ſouveraineté, & ils ne tomberent dans la ſervitude que lorſque les Empereurs reduiſirent la Galatie en Province Romaine. Pour juſtifier ce que je viens d'avancer, il ſuffira de rapporter ici les évenemens les plus mémorables de l'Hiſtoire des Galates depuis leur établiſſement en Aſie.

Environ trois ou quatre ans après que les Gaulois eurent paſſé en Aſie, ils furent battus par Antiochus, Roi de Syrie, qui prit, pour prétexte de la guerre qu'il leur déclara, les courſes continuelles qu'ils faiſoient dans tous les Pays voiſins. Je ne voudrois pas nier qu'Antiochus n'eût eu

le dessus dans une bataille qui lui acquit le glorieux titre (2) de *Soter*, ou de *Sauveur*, qu'il porta depuis. Mais l'avantage ne fut pas si considérable que quelques-uns le prétendent. D'un côté Lucien (3) dit que les Galates opposerent à Antiochus 20000 hommes de Cavalerie, 80 chariots armés de faux, 160 autres chariots à deux chevaux, & que leur infanterie, qui occupoit le corps de bataille, avoit 24 rangs de profondeur. Il y a là une très-grande exagération, puisque les Auteurs les plus exacts assurent que les Gaulois ne passerent en Asie qu'au nombre de 20000 hommes. D'un autre côté, Lucien dit que la plus grande partie des Gaulois furent tués ou faits prisonniers dans ce combat, & qu'il n'en échappa qu'un très-petit nombre qui

(2) Appian. Syr. p. 130.

(3) Lucian. pro lapf. int. Salt. p. 272. Zeuxi, vel Antiocho, p. 334.

s'enfuit dans les Montagnes. La chose paroîtra-t-elle vraisemblable, si l'on considére qu'après, comme avant la bataille, les Gaulois continuerent de mettre à contribution tous les Peuples voisins, & qu'Attalus fut le premier Roi de l'Asie qui osa leur refuser, environ 30 ans après, le tribut que le Royaume de Pergame leur avoit payé jusqu'alors? Il y a apparence qu'Antiochus n'eut affaire qu'à une seule Tétrarchie des Galates qui perdirent dans cette occasion leur Chef, ou leur Tétrarque appellé Centaréthrius (4).

Un autre guerre qui fut peu favorable aux Gaulois, est celle qu'ils eurent à soutenir la 4e. année de la CXXXIVe Olympiade, 241 ans avant J. C. contre Attalus, Roi de

(4) Solin. cap. 57. p. 329.) Elien dit, par erreur, que ce fut Antiochus qui périt dans la bataille. (Ælian. Hist. de Animal. lib. VI. cap. 44. pag. 371.).

Pergame (5), dont je viens de faire mention. Ce Prince, voyant les Gaulois occupés & affoiblis par la guerre dans laquelle ils avoient soutenu (6) Antiochus Hiérak contre Seleucus Collinicus son frere, profita de cette occasion pour leur refuser le tribut qu'ils tiroient de ses Etats comme des autres Provinces de l'Asie mineure. » La fortune, dit Tite-Live » (7), favorisa, contre toute attente, » une entreprise si hardie, & Atta» lus eut le dessus dans la bataille » que les Gaulois lui livrerent. « Je ne doute pas que la perte des Gaulois n'ait été considérable dans cette occasion. Ce fut après cette défaite (8) qu'ils consentirent de s'éloigner des côtes de la Mer & du Royaume

(5) Polyb. in Exc. Vales. p. 103. & not. Vales. p. 19.

(6) Justin. XXVIII. 2.

(7) Livius XXXVIII. 16.

(8) Pausan. Attic. lib. I. cap. 4. p. 11. 12. & cap. 8. p. 19. Strabo XII. 566.

de Pergame, & en même tems de quitter la Bithynie, pour aller s'établir dans le cœur de l'Asie mineure. Pour complaire au Roi de Bithynie, ils firent mourir Ziélas (9) fils d'une premiére femme de Nicoméde que les Tolistoboïens avoient soutenu jusqu'alors contre les enfans du second lit, auxquels le pere avoit laissé son Royaume. Attalus, de son côté, s'applaudit si fort de cette victoire, qu'outre le titre de *Galatonikes*(10), que les Grecs lui donnerent, il prit lui-même celui de Roi (11), que ses prédécesseurs, Philitérus & Euménes n'avoient point porté. Il fit aussi placer dans le chateau de Pergame un tableau (12) où sa victoire étoit représentée, & l'on montroit, dans le

(9) Prol. Trog. Pomp. 27. Memno. cap. 23.
(10) Suid. in Nikandro. Valef ubi suprà.
(11) Polyb. in Exc. Valef. pag 103. Livius XXXIII 21. Strabo. XIII. 624.
(12) Pausan. Attic. p. 12. & Phoc. XV. p. 833.

même endroit, les riches dépouilles qu'il avoit gagnées sur l'ennemi dans cette bataille. Il semble que les Gaulois eux-mêmes se fussent attendu à la perdre, puisqu'ils avoient posté (13) à leur arrière garde des hommes, avec des sacs d'or & d'argent, leur ordonnant de semer des espéces le long du chemin, au cas que l'Armée Gauloise fût battue, afin qu'elle eût le tems de s'échapper pendant que l'ennemi s'amuseroit à ramasser un butin dont le Soldat est si avide. La précaution étoit effectivement des plus sages. Le stratagême, dont Attalus s'étoit servi pour donner du courage à ses Troupes, n'est pas moins curieux. On peut le voir dans Polyénus (14). Cependant il ne faut pas oublier ici ce que dit Tite-Live (15) que » la victoire d'Attalus n'a-

(13) Frontin. Stratag. lib. II cap. 13. n. 1.
(14) Polyænus lib. IV. cap. 19. n. 1.
(15) Livius XXXVIII. 16.

» battit pas le courage des Gaulois
» jusqu'à leur faire quitter l'Empire
» dont ils étoient en possession «.

Comme cet Historien ajoute, immédiatement aprés, qu'ils conserverent leur pouvoir jusqu'à la guerre d'Antiochus avec les Romains, je ne sçais presque où placer la défaite des Gaulois dont il est parlé au Chapitre VIII. (v. 20) du second Livre des Machabées. Judas, pour ranimer ses troupes, leur rappelle » la bataille que les Juifs avoient donnée
» contre les Galates en Babylone,
» dans laquelle les Macédoniens,
» qui étoient venus à leur secours,
» étant ébranlés, six mille d'entre
» eux seulement avoient tué six
» vingt-mille hommes, par le secours
» qu'ils avoient reçu du ciel. » Il y a dans ce récit plusieurs difficultés que je ne suis pas en état de résoudre. 1°. Les autres Historiens assurent positivement que les Galates ne

passerent jamais le Mont-Taurus, ni dans leurs courses, ni dans leurs expéditions Militaires. Le passage, qui vient d'être rapporté, assure qu'ils pénetrerent jusques dans la Province de Babylone. 2°. M. Prideaux (16) croit devoir rapporter cette défaite des Galates à l'an 241 avant J. C. (17). Cela ne se peut. Ils avoient battu cette année là Seleucus, Roi de Syrie, & d'abord après cette victoire, ils eurent une nouvelle guerre à soutenir contre Euménes, Roi de Pergame, & contre Attalus, son successeur. Attaqués dans

(16) Prideaux, Hist. des Juifs II. P. Liv. I. p. 138.

(17) D'autres croyent que ce fut sous le régne d'Antiochus Soter, qui mourut vers l'an 262 avant notre Ere vulgaire. Mais les mêmes difficultés subsistent toujours. Les Gaulois, qui avoient passé en Asie au nombre de 20000 hommes l'an 278 avant J. C., s'amuserent à faire des conquêtes dans la Thrace & dans les Pays circonvoisins. Ils eurent ensuite de cruelles guerres à soutenir contre Antiochus Soter, qui leur tua beaucoup de monde.

leurs propres Etats, il n'étoit pas possible qu'ils envoyassent une Armée nombreuse dans des Pays éloignés. 3°. enfin la plus grande difficulté, c'est que les Galates, pendant tout le tems qu'ils ont formé en Asie un Etat séparé & indépendant, n'ont jamais pu mettre sur pied des Armées de 120000 hommes.

Laissant donc là cette défaite, qui regarde, peut-être, quelques Troupes auxiliaires des Gaulois qui servoient en Orient, & qui se revolterent contre le Roi de Syrie, disons un mot d'une autre défaite qui ruina effectivement l'Empire des Gaulois en Asie, en affranchissant de leur domination les Peuples qui leur étoient tributaires. Ils avoient fourni (18) des Troupes auxiliaires à Antiochus le Grand, dans la guerre qu'il soutint contre les Romains, l'an 564 de Ro-

(18) Livius XXXVII. 8. 18. 38. 40. Suid. T. I. p. 464.

me, 190 ans avant J. C. L'année ſuivante, Manlius, qui avoit ſuccédé à Scipion l'Aſiatique dans le Conſulat, alla attaquer les Galates dans leur Pays. Il prit pour prétexte de cette guerre qu'il entreprit (19) ſans ordre du Sénat, le ſecours que les Galates (20) avoient fourni au Roi de Syrie contre la République. Mais on ſent bien que ce n'étoit là qu'un prétexte, puiſque tous les alliés d'Antiochus devoient être compris dans la paix qu'il conclut avec les Romains. Le véritable motif de la guerre (21) fut d'arrêter les courſes, & de dompter la férocité des Galates, qui n'avoient fait aucune ſoumiſſion au vainqueur, & qui continuoient d'infeſter les Provinces voiſines par leurs brigandages. La choſe

(19) Livius XXXVIII. 45. Flor. II. 11. Aur. Vict. de Vir. Illuſt. cap. 59.

(20) Livius XXXVIII. 12. Florus II. 11.

(21) Livius XXXVIII. 12.

réussit à Manlius. Les Gaulois eurent (22), en diverses rencontres, plus de 10000 hommes tués & l'on fit sur eux plus de 40000 prisonniers. Cependant leur ruine ne fut point totale. D'un côté les Romains épargnerent la Tétrarchie d'Eposſognat (23) qui avoit refusé des Troupes auxiliaires à Antiochus. De l'autre, Manlius, en leur accordant la paix qu'ils vinrent lui demander, ne toucha point à leur liberté, & ne leur imposa aucun tribut, se contentant d'exiger d'eux (24) qu'ils vivroient en paix avec Euménes, Roi de Pergame, & qu'ils renonceroient à la coutume de faire des courses dans tous les Pays voisins. Les circonstances devinrent même bient-tôt très-favorables aux Gaulois. Eumé-

(22) Appian. Syr. p. 185. Livius XXXVIII. 47. Suid. Tom. I. 464.
(23) Livius XXXVIII. 18.
(24) Id. XXXVIII. 40.

nes s'étoit flatté que les Romains soumettroient la Galatie à sa domination : peut-être le lui avoit-on fait espérer. Mais il se rendit lui-même suspect aux Romains. On l'accusa d'avoir soutenu secrétement Persée, Roi de Macédoine (25), dans le tems qu'il faisoit la guerre à la République. Pour punir Euménes de cette trahison, le Sénat envoya Licinius (26) aux Gallo-Grecs, avec la commission secréte de les soulever contre le Roi de Pergame. Pour les encourager à la guerre, on leur permit d'occuper des terres (27) abandonnées qui étoient à leur bienséance, on leur confirma le droit d'indépendance (28) aux mêmes conditions que Manlius leur avoit accordées ;

(25) Polyb. Op. num. 93. p. 918. n. 95. p. 929. n. 104. p. 932.

(26) Id n. 93. p. 920.

(27) Livius XLV. 44.

(28) Polyb. n. 102. p 931.

en un mot, dit Polybe (29), le Sénat accordoit tous les jours quelques nouvelles faveurs aux Galates, & les aidoit de tout son pouvoir à soutenir leur liberté. Les Gaulois eurent souvent le dessus dans cette guerre avec Euménes (30). Ils reçurent aussi divers échecs, auxquels il faut rapporter ce que dit Diodore de Sicile (31) qu'Euménes, par sa bonne conduite, délivra son Royaume des plus grands perils, & soumit toute la Nation des Gaulois.

On voit dans Appien & dans Justin (32) que les Gaulois souffrirent beaucoup dans la guerre des Romains avec Mitridates. Ils demeurerent toujours attachés à la République, & le Sénat (33) leur laissa leurs

(29) Polyb. n 104. p. 932.
(30) Id. n. 93. p. 918. n. 97. p. 929.
(31) Diod. Sic. in Exc. Valef. p. 318.
(32) Appian. Mithridat. Justin. XXXVII. 14.
(33) Cicero Orat. pro Rege Dejotaro.

Loix & leurs Tétrarques. Ainsi, du tems de Jules-César (34), Déjotarus étoit Tétrarque de toute la Galatie; & nous avons vu que ce furent les Gaulois qui lui déférerent ce commandement. Amyntas lui succéda dans cette dignité (35), &, après sa mort, la Galatie fut réduite en Province Romaine par l'Empereur Auguste.

Je finis par une réflexion que j'ai oublié de placer en son rang. Saint Jerôme soutient que les Gaulois établis en Europe descendoient de ceux qui demeuroient en Asie, & il se fâche presque contre Varron, ou contre Lactance (36), qui avoient assuré le contraire. La raison sur laquelle il se fonde, c'est qu'il est constant que ces Peuples ont passé d'Orient en Occident, & non d'Occi-

(34) Sexti Ruf. Brev. cap. 14. Strabo XII. 567.
(35) Iidem ibid.
(36) Hieronym. præfat in II. lib. Comment. Epist ad Galatas Oper. Tom. IX. p. 135.

dent en Orient. Cette raifon n'eft d'aucun poids. Je fuis perfuadé que les premiers Habitans de l'Europe y étoient venus d'Afie. Mais ces anciennes migrations, qui remontent beaucoup au-delà des tems connus de l'Hiftoire profane, empêchent-elles que, plufieurs fiécles après, quelques Peuples de l'Europe n'ayent pu repaffer en Afie ? Il eft certain que non-feulement les Galates, mais encore les Phrygiens, les Bithyniens, les Lydiens & plufieurs autres Peuples de l'Afie mineure y avoient paffé de l'Europe. Il faut convenir, par conféquent, que S. Jerôme combat mal a propos des faits démontrés par une raifon de fimple vraifemblance. Tout ce qui l'excufe ici, c'eft qu'il avoue lui-même très-ingénuement (37), que, depuis plufieurs années, il avoit abandonné ce genre d'étude, pour fe confacrer à des recherches plus importantes.

(37) Hieronym. ubi fuprà.

DISCOURS
Sur l'Expédition de Cyrus contre les Scythes (*),
PAR M. PELLOUTIER.

§. I. IL y a dans Ammien-Marcellin un paſſage qui m'a paru mériter quelque attention. Parlant de la Monarchie des Perſes, il dit (1) que » cette Nation victorieuſe étendit à » la vérité ſa domination juſqu'à la » Propontide & à la Thrace; mais » que par l'ambition de ſes Princes, » qui ne penſoient qu'à accumuler » conquête ſur conquête, elle ſouf- » frit auſſi pluſieurs échecs. Elle re- » çut le premier du tems de Cyrus, » qui ayant paſſé le Boſphore avec

(*) Extrait des Mémoires de l'Académie de Berlin, Tom. X. Année 1754. p. 476-504.

(1) Amm. Marc. lib. XXIII. 106. p. 367.

» une Armée, dont le nombre ap-
» proche presque de la Fable, fut
» totalement défait par Tomyris,
» Reine des Scythes, qui vengea
» cruellement la mort de ses fils. «

Vossius parle de ce passage, & dit (2) » qu'il ne sçait ce qui étoit » venu dans l'esprit à Ammien-Mar- » cellin, pour écrire que Cyrus pas- » sa le Bosphore, tous les Historiens » assurant unanimement qu'il passa » l'Araxe, pour aller combattre les » Massagétes, au lieu que personne » n'a jamais dit qu'il eût passé le Bos- » phore. «

Il est bien vrai que la plûpart des Historiens font périr Cyrus dans une expédition contre des Scythes Massagétes, qui demeuroient dans le voisinage de la Mer Caspienne. Mais, pour ne pas prendre le change, il est bon de faire ici deux remarques.

(2) Vossius ad Justin. lib. I. cap. 8.

La premiére, c'eſt que l'autorité de cette foule d'Hiſtoriens que Voſſius oppoſe à Ammien ſe réduit dans le fond au ſeul témoignage d'Hérodote, que les Ecrivains poſterieurs ont ſuivi & copié les uns après les autres. La ſeconde, c'eſt qu'Ammien-Marcellin, qui fait paſſer le Boſphore à Cyrus, pour attaquer des Scythes établis en Europe, n'a pas inventé cette particularité comme Voſſius ſemble l'en accuſer. Il écrivoit ſon Hiſtoire ſur la fin du IVe. ſiécle. Philoſtrate avoit dit deux cents ans auparavant (3) que » Cyrus, ayant paſſé le Danube, pour » faire la guerre aux Maſſagétes, & » aux Iſſédons, fut tué par une fem» me qui commandoit ces Barbares «. L'Hiſtorien qui avoit fourni ce fait à Philoſtrate, étoit, ſelon les apparences, le même qui avoit appris à Jor-

(3) Philoſtrat. Heroic. p. 677.

nandés (4), que Tomyris, qui battit Cyrus, étoit Reine des Gétes, ou Goths, qui demeuroient au-delà du Danube, & que Darius, fils d'Hystaspes, vint attaquer dans leurs Pays, quelques années après la mort de Cyrus.

Il s'agit donc de sçavoir, si Ammien-Marcellin, qui avoit lu & relu Hérodote, n'a pas eu de bonnes raisons pour s'écarter sur cet article de son récit, & s'il ne l'a pas fait sur la foi de quelque ancien Historien, que nous n'avons plus à la vérité, mais dont le témoignage lui a paru préférable à celui d'Hérodote. C'est ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. On dit, communément, que les ténébres de l'Histoire ancienne commencent à se dissiper sous le régne de Cyrus. Cela est vrai dans un sens. L'Histoire de ce Prince

(4) Jornand. Hist. Gothor. cap. 10. p. 624.

fournit quelques époques qui paroiſſent ſûres. Mais cela n'empêche pas qu'il ne régne encore beaucoup d'obſcurité & d'incertitude dans ce qui eſt rapporté des guerres & de la mort de ce Fondateur de la Monarchie des Perſes. Les preuves s'en préſenteront en aſſez grand nombre pour faire conclure à tout Lecteur judicieux, qu'au lieu de chercher ici la certitude, il faut ſe contenter le plus ſouvent de la ſimple probabilité ; & que le ſentiment le plus reçu, & le plus accrédité, eſt quelque fois le moins probable de tous. Avant toutes ces choſes, il eſt à propos de rapporter ici ce que les Hiſtoriens, dont les Ouvrages ont échappé aux injures du tems, racontent de l'expédition des Grecs contre les Scythes.

§. II. Voici en abrégé ce qu'en dit Hérodote. » Après avoir ſoumis la » Lydie, Cyrus négligea de pouſ-

» ser les conquêtes du côté de l'Ionie, parce qu'il se proposoit d'attaquer premiérement Babylone, » les Saces & les Egyptiens (5). » Ayant donc réduit les Babyloniens » & leur Ville, il lui prit envie de » soumettre aussi les Massagétes, que » l'on dit être une Nation nombreuse & vaillante, établie vers » l'Orient, au-delà de l'Araxe, dans » le voisinage des Issédons. Il y en » a qui prétendent que ces Massagétes sont un Peuple Scythe (6). » L'Araxe sort du Pays des Mantiéniens, & se partage en 40 branches qui vont se perdre dans des » Marais, à la réserve d'une seule qui » se décharge dans la Mer Caspienne » (7). Cyrus fut poussé par beaucoup » de puissantes raisons à attaquer les » Massagétes, qui occupent la plus

(5) Herodot. lib. I. cap. 153.
(6) *Ibid.* cap. 201.
(7) *Ibid.* cap. 202.

» grande partie d'une vaste plaine, » située à l'Orient de la Mer Caspienne. La premiére étoit sa naissance, » qui sembloit l'élever au-dessus de » la condition humaine : la seconde, » l'heureux succès qu'il avoit eu dans » toutes ses guerres. De quelque côté » qu'il portât ses armes, il ne trouvoit aucun Peuple qui fut capable » de lui résister (8). Les Massagétes, » qui avoient perdu leur Roi, étoient » gouvernés alors par la Reine Tomyris sa veuve. Cyrus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour commencer la guerre, fit demander Tomyris » en mariage ; cette Princesse comprit » qu'il en vouloit moins à sa personne » qu'au Royaume des Massagétes ; » elle rejetta sa proposition, & Cyrus » marcha d'abord vers l'Araxe avec » son armée (9). Pendant qu'il étoit

(8) Herodot. *ibid.* cap. 204.
(9) *Ibid.* cap. 205.

„ occupé à élever des tours ſur des „ bateaux, & à jetter un pont ſur le „ Fleuve, Tomyris lui fit dire par „ un Héraut, qu'il pouvoit s'épargner „ tous ces préparatifs; que s'il avoit „ une grande envie d'eſſayer ſes forces „ contre les Maſſagétes, elle offroit de „ ſe retirer avec ſon armée, juſqu'à la „ diſtance de trois journées de che- „ min, afin que les Perſes puſſent paſ- „ ſer librement le Fleuve, exigeant la „ même choſe de Cyrus, s'il aimoit „ mieux que la bataille ſe donnât dans „ ſes Etats (10). Le Roi de Perſe ac- „ cepta la premiére de ces propoſi- „ tions contre le ſentiment de ſon „ Conſeil, auquel il préféra l'avis de „ Créſus, qui lui diſoit que ſi les Perſes „ venoient malheureuſement à être „ battus en-deçà de l'Araxe toutes les „ Provinces de leur Empire ſeroient „ expoſées aux incurſions des Barba-

(10) Herodot. *ibid.* cap. 206.

« res, au-lieu que s'il avoit le bonheur de battre l'ennemi au-delà du » Fleuve, tout le Royaume des Massagétes seroit à sa disposition (11) ».

Ce qui suit dans Hérodote n'est ignoré de personne, & il suffira de l'indiquer en deux mots. « Cyrus » ayant passé l'Araxe avec son armée, tira d'abord un avantage assez considérable d'un stratagême » que le même Crésus lui avoit suggéré avant que d'être renvoyé en » Perse avec Cambyse. Il abandonna le camp qu'il avoit établi à une » journée de l'Araxe, n'y laissant » qu'une très-petite garde, & fit » mine de retourner vers le Fleuve » avec son armée. Les Massagétes » attaquerent ce camp avec la troisiéme partie de leur armée, & s'en » emparerent facilement; ils le trouverent rempli de provisions de

(11) Herodot. lib. I. cap. 207.

» toute

» toute sorte, & se gorgerent tellement de viandes & de boisson » qu'ils tomberent tous dans un profond sommeil. Il ne fut donc pas » difficile à Cyrus, qui revint » sur ses pas, de les surprendre, & » de les accabler. On en tua un grand » nombre; on fit encore plus de prisonniers, entre lesquels étoient » Spargapise, fils de la Reine Tomyris, qui avoit commandé le détachement des Massagétes (12). Ce » Prince étant revenu de son yvresse, » & se voyant chargé de chaînes, » pria Cyrus de permettre qu'on le » déliât, & aussi-tôt qu'il eut les » mains libres, il se tua lui-même (13). » Quelques tems après les choses en » vinrent à une bataille décisive, dans » laquelle une grande partie de l'armée des Perses fut détruite. Cyrus » lui-même y périt, après avoir régné

(12) Herodot. lib. I. cap. 211.
(13) *Ibid.* cap. 213.

» vingt-neuf ans. Son corps ayant » été trouvé parmi les morts, To» myris lui fit couper la tête qu'elle » fit plonger dans un vaiſſeau plein » de ſang humain, en diſant : *Tu as » fait périr mon fils par un ſtrata» gême, & je te raſſaſierai de ſang, » comme je t'en avois ménacé* (14)! » Après avoir ainſi rapporté la défaite de Cyrus, Hérodote a la bonne foi d'ajouter qu'on « raconte, à la » vérité, en pluſieurs maniéres la » mort de ce Prince, mais qu'il s'en » tient à ce qui lui a paru plus vrai» ſemblable ». Les Hiſtoriens poſtérieurs qui ont ſuivi, & le plus ſouvent copié Hérodote, enchériſſent ſur l'original. Par exemple, Juſtin dit que « Tomyris rendit à Cyrus » ſtratagême pour ſtratagême, l'ayant » attiré dans un défilé, où il périt » avec 200000 Perſes, ſans qu'il en

(14) Herodot. lib. I, cap. 214.

» échappât un ſeul qui pût porter
» dans ſon Pays la nouvelle d'une ſi
» grande défaite (15) ». Oroſe en dit autant (16). Diodore de Sicile aſſure que « l'armée des Perſes fut non-
» ſeulement battue & taillée en pié-
» ces, mais que Cyrus lui-même,
» ayant été fait priſonnier, fut mis
» en croix par ordre de la Reine
» (17) ».

Pour revenir à Hérodote, le détail de la guerre de Cyrus avec les Maſſagétes lui fourniſſant l'occaſion de dire un mot des mœurs & des coutumes de ce Peuple, il ajoute: « Les Maſſagétes ſont habillés à la
» façon des Scythes, & ont auſſi leur
» maniére de vivre. Ils ſervent à che-
» val ayant pour armes l'arc, la
» lance & la hache d'armes, σαγάρεις.
» Ces armes ſont toutes d'or, ou d'ai-

(15) Juſtin. lib. I. cap. 8. lib. XXXVII. cap. 3.
(16) Oroſ lib. II. cap. 7.
(17) Diod. Sic. lib. II. cap. 44.

» rain. Ils se servent de l'airain pour
» faire des lances, des carquois &
» des haches. Les casques, les cui-
» rasses, & ce qui couvre les épaules
» sont enrichis d'or. Ils ne se servent
» ni de fer, ni d'argent, parce qu'il
» ne s'en trouve point dans leur
» Pays, au lieu que l'or & l'airain
» y abondent (18). A l'égard de
» leurs Coutumes, ils épousent cha-
» cun une femme, mais ils s'en ser-
» vent en commun. Car ce que les
» Grecs attribuent aux Scythes, sur
» cet article, est propre aux Massa-
» gétes, & non pas aux Scythes.
» Quand une femme plaît à un Mas-
» sagéte, il n'y cherche point d'au-
» tre façon que de la faire monter sur
» son chariot audevant duquel il pend
» son carquois, pour avertir que per-
» sonne ne doit venir troubler les
» plaisirs qu'il prend avec elle. Le

(18) Herodot. lib. I. cap. 215.

» genre de mort le plus commun » parmi eux, c'eſt que, quand un » Maſſagéte eſt accablé de vieilleſſe, » tous les parens s'aſſemblent, & l'é» gorgent avec quelques brebis. Ils » font bouillir enſemble toutes ces » chairs & s'en régalent. Cette ſorte » de mort paſſe parmi eux pour la » plus heureuſe de toutes. Au lieu » de manger ceux qui meurent de » maladie, on les enterre, & on les » eſtime malheureux de n'être point » parvenus à être immolés. Ils n'en» ſemencent point leurs terres, & vi» vent tant de leur bétail, que du » poiſſon que l'Araxe leur fournit » en grande abondance. Le lait eſt » leur boiſſon ordinaire. Entre les » Dieux, ils ne ſervent que le So» leil, auquel ils immolent des che» vaux, eſtimant que le plus rapide » des animaux doit être offert au » plus rapide de tous les Dieux (19) ».

(19) Herodot. lib. I. cap. 216.

§. III. Qu'il me ſoit permis préſentement de faire mes réflexions ſur le long paſſage que je viens de rapporter. Hérodote eſt d'accord avec Ammien-Marcellin pour le fond même du fait que je me ſuis propoſé d'examiner. Ces Hiſtoriens aſſurent l'un & l'autre que Cyrus fut tué dans une bataille qu'il livra à la Reine Tomyris. Mais ils diffèrent ſur trois circonſtances. Premiérement Hérodote prétend que Tomyris étoit Reine des Maſſagétes ; au lieu qu'Ammien-Marcellin dit qu'elle étoit Reine des Scythes. En ſecond lieu, celui-ci aſſure que Cyrus fit périr deux ou pluſieurs fils de Tomyris ; Hérodote, au contraire, ne fait mention que du ſeul Spargapiſe. Enfin ce qui eſt plus eſſentiel, Hérodote place le champ de bataille, où ſe donna ce furieux combat, au-delà de l'Araxe, au lieu qu'Amien Marcellin le tranſporte au-delà du Boſphore, qu'il fait

passer à Cyrus pour venir attaquer les Scythes en Europe. Mais, au reste, Hérodote mérite-t-il beaucoup de foi dans ce qu'il raconte cette expédition ? J'avoue que je crois avoir de bonnes raisons d'en douter. Ce n'est pas que je prétende accuser cet excellent Historien ni de mensonge, ni de malignité, comme l'ont fait Ctésias & Plutarque. Il faut lui rendre cette justice, qu'il étoit plein de probité & de bonne foi. Il régne dans ses récits une naïveté qui charme, & qui prouve, à tout Lecteur équitable, qu'Hérodote ne se prévenoit pas en faveur de ses Héros & des Peuples qu'il affectionnoit, jusqu'à déguiser leurs défauts, jusqu'à les combler d'éloges aux dépens de la vérité. La question se réduit uniquement à sçavoir si Hérodote a écrit ici sur de bons Mémoires, s'il étoit instruit de ce qui regardoit les Scythes & les Perses, au-

tant qu'il l'étoit des affaires d'Egypte, ou de celles de son Pays. Strabon assurément ne le croyoit pas. Voici ce qu'il en dit au Livre XI de sa Géographie (20). « Les anciens His- » toriens ont appellé Saces & Massa- » gétes les Peuples qui sont au-delà » de la Mer Caspienne; mais il n'é- » toit pas possible qu'ils en dissent » rien d'exact, quoiqu'ils soient en- » trés dans un assez grand détail de » la guerre de Cyrus avec les Mas- » sagétes. Ils n'ont pas trouvé plus » de foi dans ce qu'ils rapportent des » anciennes affaires des Perses, tant » à cause de leur simplicité, que du » plaisir qu'ils prenoient à débiter » des fables. Comme ils remarquoient » que les fictions des Poëtes leur » faisoient beaucoup d'honneur, ils » ont cru rendre leurs propres Ecrits » plus agréables aux Lecteurs, en

(20) Strabo lib. XI. p. 507. 508.

» donnant pour vraies des choses » qu'ils n'avoient pas vues, ni seu- » lement apprises de personnes bien » instruites. Aussi ajoutera-t-on foi » plus facilement à un Homére, à » un Hésiode, ou aux Poëtes tragi- » ques, dans ce qu'ils disent de leurs » Héros, qu'à un Ctésias, un Héro- » dote, un Hellanicus, & à d'autres » Historiens de cet ordre ». Effecti- vement les Perses, qui avoient lû les Ouvrages d'Hérodote, l'accu- soient de s'être étrangement com- mis, en avançant sur leur sujet des choses aussi éloignées de la vraisem- blance que de la vérité. « De quel » front, disoient-ils (21), cet His- » torien ose-t-il avancer que Xercès » tira des fléches contre le Soleil, » qu'il fit enchaîner la Mer comme » on garroteroit un Criminel? Ne » sçavoit-il donc pas que nous re-

(21) Diogen. Laërt. Vit. Philos. in Proœm. p. 5.

» gardons le Soleil & la Mer comme » des Divinités, & que ce Prince étoit » fort attaché à la Religion des Per- » ses, dont il suivit les principes en » détruisant les Temples & les sta- » tues des Grecs ? » Puisque notre Historien étoit si mal informé de ce qui s'étoit passé parmi les Perses, presque de son tems (22), & sous les yeux de la Gréce, il est à présumer qu'il n'étoit pas mieux instruit des événemens antérieurs d'un demi-siécle au tems de Xercès (23), je parle des expéditions & de la mort de Cyrus. Aussi ne crois-je pas trop me hazarder, en assurant qu'Hérodote n'a connu ni les Massagétes, ni la situation de leur Pays, ni enfin la cause & les succès de la

(22) Les Historiens placent l'expédition de Xercès contre la Gréce à la deuxiéme année de la LXXVe. Olympiade, 479 avant J. C. Hérodote avoit, dans ce tems-là, cinq à six ans.

(23) Cyrus mourut, ou fut tué 529 ans avant J. Christ.

guerre qu'ils eurent à soutenir contre Cyrus. Commençons par la situation de leur Pays.

1°. Notre Historien assure donc que les Massagétes avoient leurs établissemens dans une vaste plaine qui est à l'Orient de la Mer Caspienne. Il falloit, par conséquent, que Cyrus passât l'Oxus, ou le Jaxarte, pour aller les attaquer dans leur Pays. Au lieu de cela, Hérodote lui fait passer l'Araxe (24), qui, sortant des Montagnes de l'Arménie, coule à l'Occident de la Mer Caspienne, & s'y décharge du même côté. C'est une bevue qu'on ne peut excuser qu'en disant, avec Strabon, qu'on avoit fourni à l'Historien Grec de très-mauvais Mémoires d'un Pays qui étoit presque inconnu de son tems. En voici une nouvelle preuve. Parlant de l'Araxe, Hérodote

(24) Strabo lib. XI. p. 491. 501. & 5:7 fin.

dit (25) que « ce fleuve se partage » en quarante branches qui vont se » perdre dans des Marais, à la réserve » d'une seule qui se décharge dans » la Mer Caspienne ». Pour entendre ce passage, il est bon de remarquer que les Géographes antérieurs au tems d'Hérodote, croyoient que la Mer Caspienne étoit un golfe de l'Océan Septentrional qui rentroit fort avant dans les terres de ce côté-là. Ils croyoient avec aussi peu de fondement que l'Araxe (26) se partageoit en quarante branches dont une seule se déchargeoit dans la Mer Caspienne, au lieu que les trente-neuf autres avoient leur embouchure dans l'Océan Septentrional. Hérodote étoit un peu mieux informé. Il avoit appris que la Mer Caspienne (27) étoit un grand Lac,

(25) Herodot. lib. I. cap. 202.
(26) Strabo lib. XI. p. 512. 513.
(27) Herodot. lib. I. cap. 202. fin.

entouré de tous côtés par des terres qui n'avoient aucune communication avec la Mer Océane. Il avoit appris auſſi que l'Araxe n'entroit dans la Mer Caſpienne que par une ſeule embouchure. Mais c'eſt auſſi tout ce qu'il en ſçavoit. Ne ſçachant que faire de ces trente-neuf branches du Fleuve, dont les Géographes avoient parlé d'une manière ſi poſitive, il prend le parti de dire qu'elles vont ſe perdre dans des Marais. Peut-être auroit-il mieux fait d'avouer de bonne foi que le Pays & le Fleuve qu'il décrit, étoient peu connus de ſon tems.

2°. Hérodote n'a pas mieux connu les Maſſagétes même, que les Pays où ils étoient établis. Il ignore s'ils étoient un Peuple Scythe. Pluſieurs, dit-il, l'aſſurent; ils ont d'ailleurs la même maniére de vivre & de s'habiller que les Scythes. Pour lui il n'oſe rien décider; ou plutôt il dé-

cide formellement que les Grecs attribuent mal-à-propos aux Scythes ce qui est propre & particulier aux Massagétes. J'aurai cependant occasion de montrer dans la suite que les Massagétes étoient indubitablement un Peuple Scythe qui avoit passé d'Europe en Asie; & par cela même qu'ils étoient Scythes, il faut les décharger de cette odieuse imputation, » qu'à la vérité ils pre» noient chacun une femme, mais » qu'ils s'en servoient en commun ». Hérodote convient qu'il n'oseroit leur attribuer un pareil débordement, s'il étoit certain qu'ils fussent Scythes. Effectivement les Loix du mariage étoient fort séveres parmi les Scythes, & l'adultére y étoit ordinairement puni de mort. A l'égard de ce qu'on attribuoit aux Massagétes d'égorger leurs Vieillards pour les manger dans un festin funébre qu'on célébroit à leur honneur, j'ai

montré ailleurs (28) que ce n'étoit, ſelon les apparences, qu'une fable. Il eſt vrai que la plûpart des Peuples Scythes avoient la barbare coutume de faire mourir leurs Vieillards décrépits; mais ils ne faiſoient en cela que ſe rendre aux priéres & aux inſtances de ces Vieillards qui demandoient avec le dernier empreſſement qu'on les tirât de la vie par une mort violente, parce qu'ils étoient dans l'opinion que ceux qui mouroient de mort naturelle n'étoient point reçus dans le *Valhalla*, c'eſt-à-dire dans le ſéjour de la gloire & de la félicité. Au reſte, il eſt conſtant que ces Peuples brûloient leurs morts. Comme les funerailles d'un Scythe étoient une ſolemnité, où les parens & les amis du défunt étoient invités & régalés avec profuſion pendant pluſieurs jours, il

(28) Hiſt. des Celt. Liv. II. Ch. IV. p. 56-74.

ne faut pas être surpris qu'on ait accusé les Massagétes de s'assembler, non pour ensévelir leurs morts, mais pour les dévorer.

3°. Enfin, & c'est-là le principal, Hérodote n'a connu ni la cause, ni le succès de la guerre que Cyrus fit aux Massagétes. Il dit que beaucoup de puissantes raisons pousserent le Roi de Perse à entreprendre cette guerre, & il donne pour les principales; « premiérement sa naissance, » qui sembloit l'élever au-dessus de » la condition humaine; & en se- » cond lieu l'heureux succès qu'il » avoit eu dans toutes ses guerres. » De quelque côté qu'il portât ses » armes, il ne trouvoit aucun Peuple » qui pût lui résister ». De semblables raisons pouvoient éblouir un Alexandre, un jeune étourdi qui, dans la vigueur de l'âge, n'ayant pas encore éprouvé les caprices de la fortune, acquiescoit à tout ce que ses

adulateurs lui disoient des merveilles de sa naissance & de la force invincible de ses armes. Mais Hérodote place l'expédition de Cyrus contre les Massagétes à la derniére année de sa vie. Agé de soixante & dix ans, ce Prince devoit sentir qu'il étoit homme comme les autres, & sa fortune, quelque grande qu'elle fût, n'avoit pas été sans revers. Au reste, nous verrons dans la suite que Cyrus eut une raison beaucoup plus forte d'attaquer les Scythes. C'est que, depuis un tems immémorial, ces Peuples avoient toujours ravagé les Provinces dont ce Prince venoit de faire la conquête, je parle de la Médie & des Pays qui en dépendoient. Il n'y avoit que quelques années que les Scythes avoient abandonné la Médie, après s'y être maintenus durant 28 ans entiers. Il étoit donc très-naturel que Cyrus, après avoir conquis le Royaume des Mé-

des, pensât aussi à s'en assurer la possession, & a le mettre à couvert des incursions d'un hôte si incommode. On ne peut pas douter qu'il n'ait réussi dans son projet. D'un côté les Perses avoient une grande fête, où ils célébroient la mémoire de la défaite des Scythes; de l'autre, depuis le régne de Cyrus les Scythes se tinrent en repos, & ne penserent plus à ravager l'Asie, comme ils l'avoient fait si souvent. Je ne prétend pas que Cyrus n'ait reçu quelque échec dans la guerre qu'il fit aux Scythes; mais je montrerai dans la suite qu'il s'en releva, & qu'il n'est pas possible que les choses se soient passées de la maniére rapportée par Hérodote.

§. IV. Quoiqu'il en soit, puisque cet Historien avoue lui-même qu'on contoit la mort de Cyrus de différentes façons, dont il n'a pas jugé à propos de faire mention, voyons si

nous ne pourrions pas découvrir dans les autres Historiens ce qu'il a trouvé bon de supprimer. Ecoutons pour cet effet ce qu'en disoit Ctésias, qui avoit écrit une Histoire de Perse en XXIII. Livres. Son Ouvrage est, à la vérité, perdu depuis plusieurs siécles; mais Photius nous en a conservé des Extraits assez étendus, où l'on trouve en abrégé les principaux événemens de la vie de Cyrus. Je sçais que Ctésias est un Auteur fort décrié, & qu'on l'accuse d'avoir débité, sans aucun jugement, les choses les plus incroyables. Mais outre qu'Hérodote n'est pas exempt de ce défaut, & qu'il a mérité par-là d'être appellé, non-seulement le Pere de l'Histoire, mais aussi le Pere des Fables, il est certain d'ailleurs (29)

(29) Aristot. Hist. Animal. lib. II. cap I. lib. VIII. cap. 28 & de generat. Animal. lib II. cap. 2. *Voyez* aussi Photius à la fin de son Extrait de l'Histoire de Ctésias.

que les reproches qu'on a fait à Ctéſias tombent principalement ſur ſon Hiſtoire des Indes, où il rapportoit pluſieurs choſes ſur la foi des témoins qui lui paroiſſoient dignes de créance, mais qui s'étoient joués de ſa crédulité, ou qui avoient été abuſés les premiers. Je ſçais encore qu'on l'a accuſé d'avoir écrit ſon Hiſtoire avec beaucoup de partialité. Mais, ſans répéter ici tout ce qu'Henri Etienne (30) allégue pour le juſtifier ſur cet article, il eſt bon de remarquer que Plutarque, qui prétend que Ctéſias étoit trop prévenu en faveur des Lacédémoniens, accuſe Hérodote d'un défaut encore plus odieux, c'eſt d'avoir parlé de la plûpart des Peuples de la Gréce avec une noire malignité. Au reſte, quand tous ces reproches ſeroient fondés, il faudra

(30) Henr. Steph. ad Calcem Herodoti p. 631. & præfat. ad Fragm. Cteſiæ.

toujours convenir que Ctéſias devoit connoître, au moins, l'ancienne Hiſtoire de Perſe (31). Il avoit demeuré 17 ans à la Cour d'Artaxercés, Roi de Perſe, qu'il ſervoit en qualité de ſon Médecin. Le crédit où il étoit auprès de ce Prince, lui avoit d'ailleurs procuré la permiſſion de fouiller dans les Archives & de conſulter les Annales (32), où, en vertu d'une ancienne Loi, l'on écrivoit tout ce qui arrivoit de plus remarquable dans l'Empire.

(31) Cela eſt vrai; mais on n'en conclura jamais que Ctéſias a été un Hiſtorien fidéle. Qu'on en juge par le nombre d'Ecrivains ou prévenus, ou méchans, ou ignorans qui écrivent l'Hiſtoire de nos jours. Les uns ne voyent que leur objet, les autres n'écrivent que ce qu'ils veulent, ſuppriment les faits ou en inventent qu'ils publient avec un front d'airain : ceux-là couchent ſur le papier, ſans aucun examen, toutes les Anecdotes & toutes les Relations dont on leur fait part.... Quel cahos que l'Hiſtoire ! & combien la poſtérité n'eſt-elle pas expoſée à ajouter foi aux menſonges des fourbes accrédités ?

(32) Diod. Sic. lib. II. cap. 32.

Beaucoup mieux instruit qu'Hérodote, qu'il avoit souvent occasion de relever, je ne vois pas que Ctésias pût avoir aucune raison de rapporter les événemens de la vie de Cyrus autrement qu'il ne les avoit trouvés dans les Annales (33); & cela d'autant plus qu'il s'agissoit de faits qui devoient être encore de notoriété publique parmi les Perses (34).

§. V. Voici donc en substance ce que Ctésias rapportoit de la vie &

(33) Rien de plus concluant. Si Ctésias n'avoit aucun intérêt de trahir la vérité, de la dissimuler, s'il a eu la liberté de fouiller dans les Archives de la Nation, s'il étoit judicieux & éclairé, s'il ne se proposoit, en écrivant l'Histoire, d'autre but que d'instruire la postérité de ce qui s'étoit passé, il est hors de doute qu'on doit le regarder comme un Historien fidèle.

(34) Cyrus mourut 529 ans avant J. C. Ctésias fut fait prisonnier par le Roi Artaxercés Memnon, & entra à son service 401 ans avant J. C. Son Histoire de Perse finissoit à l'an 398 avant J. C., & celle d'Hérodote va jusqu'à l'an 413 avant notre Ere vulgaire.

des expéditions de Cyrus, suivant l'Extrait que Photius nous en a donné.

« Il disoit (35) qu'Astyage, qu'il » appelle aussi Astygan, n'étoit point » parent de Cyrus. Après qu'il eut » été mis en fuite, & qu'il se fut » rendu à Cyrus, ce Prince le tira » au bout de quelque tems de la pri- » son, l'honora comme un Pere, & » épousa même sa fille Amytis qui » étoit veuve de Spitama. Ensuite » Cyrus fit la guerre aux Bactriens, » & dans une bataille qui se donna, » l'avantage fut a peu près égal de » part & d'autre. Mais les Bactriens, » ayant appris dans ces entrefaites, » que Cyrus en usoit bien avec As- » tiage, & qu'il avoit même épousé » sa fille, se soumirent volontaire- » ment à Amytis & à Cyrus.

(35) Photii Biblioth. Sect. LXXII. p. 106. & in Calce Herodoti p. 637.

» Après cela Cyrus tourna ses » armes contre les Saces, & dans » cette guerre il fit prisonnier le Roi » Amorges, mari de Sparethra. Cette » Princesse, ayant appris que son mari » étoit entre les mains de l'ennemi, » assembla une armée de 300000 » hommes & de 200000 femmes, & » marcha contre Cyrus, qui fut vain- » cu, & fait prisonnier (36), avec Par- » mises, frere d'Amytis, & trois de » ses fils. De cette maniére Amorges » obtint sa liberté, ayant été échangé » contre les prisonniers Perses.

» Cette guerre étant terminée, » Cyrus marcha contre Crésus, & » assiégea la Ville de Sardes, Amor- » ges l'ayant servi dans cette guerre » en qualité d'allié.

» La derniére expédition de Cy- » rus fut celle qu'il entreprit contre » les Derbices, qui avoient pour Roi

(36) Je suis ici la version commune. *Voyez* le passage Grec ci-dessous §. X. note (82).

» Amorrheus

» Amorrheus. Ces Derbices s'étant
» mis en embuſcade avec leurs élé-
» phans, battirent la Cavalerie des
» Perſes : Cyrus lui-même fut ren-
» verſé de ſon cheval, & bleſſé
» dangereuſement à la cuiſſe par l'un
» des Indiens qui étoient venus au
» ſecours des Derbices, & qui leur
» avoient amené des éléphans. Les
» gens de Cyrus, l'ayant relevé, le
» porterent au camp. Il périt dans
» ce choc beaucoup de Perſes, & au-
» tant de Derbices, la perte ayant
» été de 10000 hommes de chaque
» côté. Amorges, informé de ce qui
» étoit arrivé à Cyrus, s'avança à
» grand pas, menant avec lui 20000
» hommes de Cavalerie Sace. Il ſe
» donna là-deſſus une bataille entre
» les deux armées. Les Perſes & les
» Saces y remporterent une victoire
» ſignalée, Amorrheus ayant été tué
» avec deux de ſes fils & trente mille

» Derbices, au lieu que les Perses
» ne perdirent que 9000 hommes
» De cette maniére le Pays des
» Derbices fut soumis à Cyrus.
» Ce Prince, voyant approcher sa
» fin, établit Roi Cambyse son fils
» aîné. Il déclara Tanioxarcés, son
» second fils, Seigneur des Bactriens,
» des Choramniens, des Parthes &
» des Carmaniens, ordonnant qu'il
» possédât tous ces Pays sans en
» payer aucun tribut. Les deux fils
» de Spitama, sçavoir Spitade & Mé-
» gaberne furent nommés le premier
» Satrape des Derbices, & le second
» des Barcaniens. Il ordonna à ces
» Princes d'obéir en toutes choses à
» leur Mere. Enfin il voulut qu'ils
» donnassent la main à Amorges, &
» qu'ils se la donnassent entr'eux
» pour marque d'une amitié réci-
» proque, souhaitant toute sorte de
» prospérités à ceux qui l'entretien-

» droient, & donnant fa malédiction
» à ceux qui entreprendroient de la
» violer. Ayant prononcé ces paroles,
» il mourut le troifiéme jour de fa
» bleffure, après avoir régné trente
» ans. Cambyfe, étant ainfi parvenu
» à la Royauté, fit conduire le
» corps de fon Pere en Perfe par
» l'Eunuque Bagapates, & exécuta
» tout de la maniére que Cyrus l'a-
» voit ordonné ».

§. VI. Voilà en abrégé ce que Ctéfias difoit des expéditions de Cyrus que j'examine, & de fa mort. Je ne vois rien dans fa narration qui péche contre les Loix de la vraifemblance, & qui ne s'accorde avec divers morceaux de l'Hiftoire de Perfe qu'on trouve dans les Ouvrages des Anciens, tant Géographes qu'Hiftoriens. Je vais le montrer en peu de mots, après avoir feulement averti que je n'ai pas cru

devoir donner ici un Extrait de Xénophon, comme je l'ai fait d'Hérodote & de Ctésias. Après avoir lû & relu la Cyropédie avec beaucoup d'attention, je n'y ai trouvé qu'un beau Roman où l'Auteur se propose de tracer le portrait d'un bon Roi & d'un grand Héros, mais où il ne faut pas chercher, pour me servir des termes de Cicéron, l'exactitude Historique (38). Quand il en seroit autrement, Xénophon, quoiqu'il me soit plus favorable que contraire, ne me fourniroit cependant aucune lumiére pour décider les questions que j'examine. Il dit, à la vérité, dans une espéce de Préface que l'on voit à la tête de son Histoire de Cyrus, que ce Prince se rendit maître de la Bactriane, & du Pays des Sa-

(38) Cicero Epist. ad Quint. fratrem lib. I, Epist. 1.

ces ; mais, au reste, il ne fait aucune mention de ces expéditions dans le corps même de son Ouvrage. Je reviens présentement à Ctésias.

§. VII. Cet Auteur assuroit donc que Cyrus, après avoir soumis les Médes, fit la guerre à quelques Peuples barbares qui étoient établis au-dessus de la Médie, vers la Mer Caspienne. C'est de quoi tous les autres Historiens demeurent d'accord. Ils ne différent de Ctésias, & entre eux, que par rapport au nom qu'ils donnent à ces Peuples. Justin les appelle Scythes (39). C'est un nom commun que les Grecs donnoient à tous les Peuples du Nord. Ctésias les appelle Saces (40), parce que les Perses désignoient sous ce nom tous les Peuples Scythes. Jornandés les ap-

(39) Justin. lib. I. cap. 8.
(40) Herodot. lib. VII. cap. 64.

pelle Gétes (41); c'eſt le nom qu'ils portoient en Europe, au-delà du Danube,où ils avoient leurs anciennes demeures. Enfin Hérodote les appelle Maſſagétes; c'eſt un ſurnom qu'ils portoient en Aſie, & où leur nom propre de Gétes entroit, ſelon les apparences, pour quelque choſe.

§. VIII. Si on me demande, après cela, quel Peuple étoient ces Saces à qui Cyrus fit la guerre, ſelon Ctéſias, je répondrai que c'étoient des Scythes qui avoient paſſé d'Europe en Aſie, où ils avoient fait pluſieurs établiſſemens très-conſidérables. Juſtin le ſuppoſe ainſi. Parlant des Scythes, il dit (42) qu'ils « ont contraint Darius, Roi de Perſe, à „ s'enfuir honteuſement de leur Pays „ où il étoit venu les attaquer; qu'ils „ ont taillé en piéces Cyrus avec „ toute ſon armée; qu'ils ont dé-

(41) Jornand. Getic. cap. X. p. 624.
(42) Juſtin. lib. II. cap. 3. & lib. XXXVII. c. 3.

» truit Zopyrion, Général d'Alexan-
» dre-le-Grand, avec toutes ſes trou-
» pes; qu'ils ont mis en fuite Phi-
» lippe, Roi de Macédoine ». Il eſt connu que les Scythes que Darius, fils d'Hyſtaſpes, vint attaquer en Europe, étoient des Gétes qui demeuroient au-delà du Danube, ſur lequel ce Prince fit jetter un pont pour porter la guerre dans leur Pays. On ſçait auſſi (43) que Zopyrion, qui commandoit en Thrace pour Alexandre-le-Grand, ayant entrepris une expédition contre les Gétes, y périt avec toute ſon armée.

Mais de peur qu'on ne m'objecte ici que ce paſſage de Juſtin prouve, à la vérité, que Cyrus, Darius Hyſtaſpe, Zopyrion & Philippe de Macédoine furent tous battus & défaits par des Scythes, mais qu'il ne ſeroit, peut-être, pas ſûr d'en con-

(43) Q. Curtius lib. X. cap. 1. fin.

clure que ces différens exploits doivent être attribués à un seul & même Peuple ; j'ajouterai que Scymnus de Chio rapporte (44), après quelques Auteurs plus anciens qu'il ne nomme pas, qu'une partie des Scythes Nomades, dont Anacharsis étoit issu, avoient passé & s'étoient établis en Asie, où ils avoient reçu le nom de Saces. Nicolas de Damas disoit aussi (45) que les Scythes qui chasserent Darius de leur Pays, étoient les mêmes de qui Anarcharsis tiroit son origine, & dont les femmes, qu'on appelloit Amazones, avoient porté la guerre dans le Pays d'Athénes & en Cilicie. On ne conteste pas que le Philosophe Anacharsis ne fut de la famille Royale des Gétes, que Darius Hystaspes vint attaquer en

(44) Scymnus Chius p. 378. edente Th. Ryckio ad Steph. Bizant. Lugd. Batav. 1684.

(45) Nicol. Damasc. ap. Stob. Serm. XXXVIII. p. 118. & in Excerpt. Valef. p. 511.

Europe (46), & au-delà du Danube. Enfin Hérodote avoue lui-même (47) que le motif ou le prétexte de la guerre que Darius fit aux Scythes, fut de châtier dans leur propre Pays des Peuples qui avoient envahi la Médie & subjugué la plus grande partie de l'Asie mineure.

Pour éclaircir & pour confirmer encore mieux ce que je viens de dire, il est bon de remarquer que, depuis plusieurs siécles, les Scythes, dont il s'agit ici, avoient pris la coutume de faire de fréquentes incursions en Asie, c'est-à-dire dans l'Asie mineure, qu'ils soumirent toute entiere à trois différentes reprises (48). Ces Peuples étoient Nomades ou Galactophages, c'est-à-dire, qu'au lieu de s'appliquer à l'Agriculture, ils tiroient leur sub-

---

(46) Herodot. lib. IV. cap. 76.
(47) Herodot. lib. IV. 1. & 4. VII. 20.
(48) Justin. lib. II. cap. 3.

ſi ſtance de leurs troupeaux. N'ayant point de demeure fixe, ils ſe tranſportoient continuellement d'une contrée à l'autre, & tiroient ordinairement vers le midi. Après qu'ils eurent une fois paſſé le Danube, ils s'avancerent inſenſiblement vers l'Helleſpont, & vers le détroit de Conſtantinople. Découvrant de-là un très-beau pays, dont ils n'étoient ſéparés que par un bras de mer fort étroit, & dont les habitans étoient peu en état de leur réſiſter, ils firent le trajet ſur des barques, ou ſur des radeaux, & ravagerent tout ce qui ſe trouva ſous leurs pas. Après que les premiers eurent une fois paſſé, il en parut tous les jours de nouveaux eſſains. Juſtin prétend que les Scythes n'entreprenoient des expéditions ſi éloignées, que pour illuſtrer leur nom. » Ils cherchoient, » dit-il (49), la gloire, & non pas

(49) Juſtin. lib. I. cap. 1. lib. II. cap. 3.

» l'Empire ». Quand la choſe auroit été vraie, les Scythes n'en euſſent pas été plus louables. N'eſt-ce pas annoblir l'injuſtice & la fureur, que de prétendre qu'un Guerrier puiſſe acquérir de la gloire, en attaquant & en tuant des hommes de qui il n'a aucun ſujet de ſe plaindre? Juſtin auroit bien plus approché de la vérité, s'il eut dit que les Scythes étoient des brigands, qui ne penſoient qu'à piller & à ſe nourrir du travail d'autrui. Des Peuples qui n'avoient point de demeure fixe, & qui ne vouloient pas renoncer à leur ancienne maniere de vivre, ne pouvoient avoir la penſée de bâtir des villes, de fortifier des Châteaux, & d'y établir des garniſons. Quand ils avoient tiré d'un pays tout ce qui pouvoit les accommoder, dès qu'ils voyoient que les habitans étoient épuiſés, ils prenoient le parti de s'en retourner

d'où ils étoient venus. Il paroît cependant qu'ils ne se retiroient pas tous. Il y en avoit plusieurs qui s'accommodant beaucoup du climat de l'Asie mineure, & de l'abondance qui y regnoit, abandonnoient leurs compatriotes & leur manière de vivre, pour se fixer dans les contrées qu'ils trouvoient à leur bienséance. Ordinairement ils n'y rencontroient pas de grandes difficultés, parce que les anciens habitans du pays n'étoient pas fâchés d'avoir pour Maîtres des Guerriers, qui, pour un tribut très-médiocre (50), épargnoient & défendoient le pays où ils s'étoient établis, pendant qu'ils faisoient des courses continuelles dans toutes les Provinces voisines. C'est l'origine de plusieurs Souverainetés que les Scythes avoient en Asie, & dont je parlerai dans l'un

(50) Justin. II. cap. 3.

des Difcours fuivans. Je me contente de dire ici un mot des Peuples Scythes, auxquels Cyrus fit la guerre. Ctéfias nomme les Bactriens & les Saces. Les Bactriens étoient des Scythes (51), ou, comme Strabon les appelle, des Saces (52), qui s'étant rendus maîtres de la Bactriane, avoient pris, ou reçu, le nom du Pays qu'ils avoient occupé. Ils demeuroient au-deffus de la Médie, le long de l'Oxus (53). Les Saces étoient d'autres Scythes qui s'étoient établis à l'Orient de la Mer Cafpienne, comme on le voit dans Strabon (54). Eraftothéne les plaçoit (55) dans la même contrée, au-delà du Jaxarte. Il faut que ces Scythes euffent paffé en Afie de fort bonne

(51) Juftin. II. 1. 3.
(52) Strabo XI. p. 511.
(53) *Ibid* p. 513. 514. 517.
(54) *Ibid.* p. 551.
(55) *Ibid.* p. 513. 514. 517.

heure, s'il est vrai qu'ils y fussent déjà du tems de Ninus, Roi d'Assyrie. C'est un fait que j'examinerai ailleurs. Il me suffira de parler ici de la derniere expédition des Scythes, qui tombe sur le commencement du régne de Cyaxare, Roi des Médes (56).

Les Cimmériens, chassés de l'Europe par les Scythes, ayant passé en Asie, les Scythes conduits par Madyes (57) se mirent à leur poursuite, & les ayant manqués, se jetterent sur la Médie qu'ils possédérent pendant 28 ans. Au bout de ce terme, (58) Cyaxare trouva le moyen de chasser les Scythes, & de rentrer dans la possession de ses Etats. Hérodote (59) dit que Cyaxare &

(56) 624 ans avant J. C. (Des Vignoles Chronol. de l'Hist. Sainte T. II. p. 258. 271.

(57) Herodot. lib. I. cap. 103. 106. IV. 1. 4. 12. VII. 20.

(58) Avant J. C. 596.

(59) Herodot. I. cap. 106. IV. 1. & ...

les Médes, ayant invité les principaux des Scythes à un feſtin, les maſſacrerent pendant qu'ils étoient dans l'yvreſſe. Juſtin ne fait aucune mention de cette particularité, & dit ſeulement (60) que les Scythes retournerent dans leur pays, où ils eurent une nouvelle guerre à ſoutenir contre leurs propres eſclaves. L'un & l'autre eſt vrai. Les Scythes ayant perdu leurs Chefs, la plus grande partie de leur armée retourna en Europe, comme Hérodote (61) le reconnoît lui-même, pendant que l'autre partie ſe réfugia chez les Saces, voiſins de la Médie. On peut le conclure aſſez naturellement d'un fait rapporté par Hérodote dans un autre endroit. Il dit (62) que, dans une ſédition qui s'éleva parmi les Scythes Nomades, un Eſ-

(60) Juſtin. lib. II. cap. 5.
(61) Herodot. lib. IV. cap. 1. & 4.
(62) *Id.* lib. I. cap. 73-74.

cadron de ces Scythes s'échappa & se retira en Médie, où Cyaxare les reçut favorablement. Il s'agit, dans ce passage, des Scythes qui demeuroient sur les frontiéres de la Médie, & non pas de ceux qui étoient retournés en Europe. Ce qui confirme la chose, c'est que Cyaxare avoit dans ce tems-là la guerre avec les Scythes ou Saces, ses voisins. C'est ce que Diodore de Sicile rapporte après Ctésias, au second livre de son Histoire. On y lit (63) que les Parthes, qui étoient aussi un peuple Scythe venu d'Europe (64), s'étant soulevés contre les Médes, se mirent sous la protection des Saces, qui les soutinrent de toutes leurs forces; & aprés que la guerre eut duré plusieurs années, la paix se fit enfin, aux conditions que les Par-

(63) Diod. Sic. lib. II. cap. 32.

(64) Excerptà ex Arriano ap. Phot. n. LVIII. p. 51. Curtius l. VI. cap. 2. p. 232. Justin II. 1. 3.

thes rentreroient ſous l'obéiſſance de leurs anciens Maîtres, & qu'il y auroit déſormais une paix & une alliance perpétuelle entre les Saces & les Médes. Ce fut dans cette guerre (65) de Cyaxare avec les Saces, que ceux-ci perdirent leur Roi Marmaris (66), & que la Reine Zarine, ſa veuve, eut avec un Seigneur Méde, nommé Stryangée, les avantures que M. Boivin l'aîné raconte (67) d'une manière fort étendue, mais qui tient beaucoup plus du Roman que de l'Hiſtoire.

§. IX. On voit préſentement qu'elle fut la cauſe de la guerre que Cyrus fit premiérement aux Bac-

(65) Diodore de Sicile, qui ſuit ici Ctéſias, l'appelle *Artibarnas* ou *Aſtibaras*; mais il remarque, quelques lignes après, que cet *Aſtibaras* fut pere d'*Apandas*, que les Grecs nomment *Aſtiage*. (Diod. Sic. lib. II. cap. 34.)

(66) Nicol. Damaſc. in Excerptis ap. Valeſ. I. pag. 437.

(67) Mémoires de l'Acad. des Inſcript. T. II. p. 34. 62. VII. 428.

triens, & ensuite aux Saces, leurs voisins. Tant que Cyrus fut simplement Roi de Perse, il n'eut rien à démêler avec les Scythes, qui étoient fort éloignés de ses Etats. Les Perses avoient leurs anciens établissemens du côté de la Mer rouge (68). Mais ce Prince, qui n'étoit point parent d'Astiage, ayant acquis la Médie, non par droit de succession, mais par la force des armes, les Bactriens qu'Astiage avoit ménagés, & qui lui étoient fort affectionnés, commencerent à remuer, & prirent les armes pour le tirer de sa prison. Dans les Batailles qu'ils livrerent à Cyrus, l'avantage fut à peu près égal de part & d'autre. Mais les Bactriens ayant appris dans ces entrefaites, que Cyrus en usoit bien avec Astyage, & qu'il avoit-même

(68) Herodot. I. 37. Strabo XI. p. 526. XV. 728.

épouſé Amytis, fille de ce Prince, & veuve de Spitama, ſe ſoumirent volontairement au nouveau Roi & à ſon épouſe. Après cela Cyrus fut obligé de tourner ſes armes contre les Saces, qui ayant un traité de paix & d'alliance avec le Roi des Médes, ne ſe croyoient pas obligés de l'obſerver avec l'Uſurpateur de ſon Royaume. Le commencement de cette guerre fut favorable à Cyrus. Ctéſias dit qu'Amorges, Roi des Saces, fut fait priſonnier par les Perſes, &, ſelon les apparences, ce malheur lui arriva par manque de précaution plutôt que de bravoure. On le voit dans Strabon, qui, parlant de la guerre de Cyrus contre les Saces, rapporte (69) que » les » Saces ſe réjouiſſoient & faiſoient » bonne chere, du butin qu'ils » avoient gagné ſur l'ennemi : les

(69) Strabo lib. XI. p. 51.

» Généraux Perses, qui étoient dans
» le voisinage, les attaquerent &
» détruisirent entierèment leur Ar-
» mée.... D'autres, ajoute Strabon
» (70), racontent la chose de cette
» manière. Cyrus, ayant entrepris
» une expédition contre les Saces,
» fut battu & contraint de prendre
» la fuite. S'étant donc retiré dans
» le camp où il avoit laissé son ba-
» gage, & où il y avoit abondance
» de provisions, surtout de vin, il
» fit reposer son Armée. Vers le soir
» il se remit en marche, faisant sem-
» blant de fuir, & laissant les ten-
» tes remplies de vivres & de boiss-
» sons. Après s'être éloigné autant
» qu'il le crut nécessaire, il fit faire
» alte à son Armée. Les Saces s'étant
» mis à poursuivre leur ennemi, &
» ayant trouvé le Camp des Perses
» abandonné & bien fourni de vi-

(70) *Id.* ibid.

» vres & de vin, se gorgerent de
» ces provisions. Cyrus étant revenu
» sur ses pas, les trouva plongés dans
» l'ivresse. Ainsi les uns furent mas-
» sacrés, pendant qu'ils étoient ense-
» velis dans un profond sommeil;
» les autres, qui avoient quitté leurs
» armes pour danser & pour faire la
» débauche, ne firent pas plus de
» résistance à un ennemi armé, de
» sorte que la plus grande partie de
» l'Armée des Saces périt dans cet
» endroit. Cyrus attribua cette vic-
» toire au secours des Dieux, &
» consacra le jour où il l'avoit rem-
» portée à la Déesse (71) qu'il ser-
» voit à la manière de ses peres; il
» donna à la fête le nom de *Sacæa.*
» On célébre cette fête dans tous les
» lieux, où il y a un Temple de la
» Déesse. C'est une espece de solem-

(71) C'étoit la Déesse *Anaitis*, comme Strabon l'avoit dit un peu plus haut. *Voyez* sur cette Déesse le *Livre III*, de l'*Histoire des Celtes*, Chapitre XVI.

» nité bacchique, qui dure un jour
» & une nuit : pendant tout ce
» tems, les Perses, tant hommes que
» femmes, habillés à la manière des
» Scythes, boivent ensemble & don-
» nent dans les jeux & les plaisirs
» que le vin porte avec soi. »

On ne peut donc pas douter que Cyrus n'eut remporté d'abord de grands avantages sur les Saces, puisque ces heureux succès donnerent lieu à l'institution d'une fête annuelle, dont une foule d'Historiens ont fait mention, & pendant laquelle les Perses célébroient avec de grandes démonstrations de joie, la mémoire de la défaite des Saces par ce Prince. Ce fut, selon les apparences, dans le même tems que Cyrus fit construire & fortifier sur le bord du Jaxarte la ville de Cyra (72), pour couvrir les Frontières de

(72) Strabo XI. 517. Arrian. Exp. Alex. IV, p. 241. 243.

de ſon Empire contre les incurſions des Saces.

Il paroît, par ce que je viens d'expoſer, que juſqu'ici le récit de Ctéſias eſt aſſez conforme à ce que d'autres Hiſtoriens ont rapporté de l'expédition de Cyrus contre les Saces. Mais continuons d'entendre Ctéſias. » La Reine Spa» réthra, épouſe d'Amorges, ayant » appris que le Roi ſon mari avoit » été fait priſonnier par les Perſes, aſ» ſembla une Armée de 300000 hom» mes, & de 200000 femmes, à la » tête deſquels elle marcha contre » Cyrus, qui fut vaincu, & pris par » les Saces avec Parmiſes, frere de » la Reine Amytis, & trois de ſes » fils. Des Priſonniers ſi diſtingués, » que l'on avoit fait de part & d'au» tre, faciliterent un accommode» ment entre les deux parties belli» gérantes, le Roi Amorges ayant » été mis en liberté, après qu'on eut

» relâché les Prisonniers Perses ».

Cette Armée de trois cens mille hommes, que les Saces avoient mise sur pied, n'aura rien d'incroyable, si l'on veut considérer que, parmi les Peuples Scythes, tous les hommes faits portoient les armes, & que, dans des cas de nécessité, les Nations entières alloient à la guerre. Diodore de Sicile (73) remarque d'ailleurs expressément que les Saces étoient une Nation puissante, qui avoit résisté pendant plusieurs années à toutes les forces des Médes. Il n'est pas plus étonnant que cette grande armée fut commandée par une Princesse, & qu'elle fut fortifiée d'un corps de 200000 femmes. J'ai montré ailleurs (74) que les femmes des Scythes suivoient leurs maris à la guerre, & que celles des

(73) Diod. Sic. II. cap. 34.

(74) Histoire des Celt. Liv. I. Ch. 2. Liv. II. Chap. 14.

Sarmates

Sarmates se battoient contre l'ennemi. Les Scythes établis en Asie, avoient fourni des Armées entiéres d'Amazones; & il n'y avoit encore que quelques années qu'on avoit vu la Reine *Zarina* (75), dont j'ai fait mention (76), commander les Armées des Saces, soutenir avec honneur la guerre contre Cyaxare, Roi des Médes, faire de grandes conquêtes sur les Peuples voisins, & surpasser toutes les personnes de son sexe, par son courage & par son adresse. Diodore de Sicile, qui rapporte ces faits, ajoute expressément (77) que les femmes des Saces, robustes & vaillantes autant que

(75) Le nom de *Zarina*, qui, sans aucun changement, signifie en Russien, *une Princesse*, celui de *Roxanace*, que portoit la Ville Capitale des Saces (Nic. Damasc. in Excerp. Vales. I p. 437.) me feroient presque douter qu'ils étoient un Peuple Sarmate.

(76) *Voy.* ci-dessus §. VIII. in fin.

(77) Diod. Sic. lib. II. cap. 34.

leurs maris, partageoient avec eux tous les périls de la guerre.

§. X. Photius n'ayant donné que de courts extraits des Ouvrages de Ctésias, il faut voir si nous ne pourrions pas trouver ailleurs le détail des faits que ces extraits ne font qu'indiquer. Comme les Saces servoient tous à cheval, & que leur Armée étoit supérieure en nombre à celle des Perses, je ne doute point qu'il ne faille placer ici ce que Diodore de Sicile rapporte au Livre XVII. de son Histoire (78), » que dans l'une des expéditions de » Cyrus, les Ennemis lui couperent » les vivres, & le pousserent dans » des défilés & dans un pays in- » culte, où ses troupes souffrirent » beaucoup de la faim, & où elles » auroient toutes péri, les Soldats » étant déjà réduits à se manger les

(78) Diod. Sic. XVII. cap. 81.

» uns les autres, si un Peuple voisin, que l'on appelloit Arimaspes, » n'avoit trouvé moyen de conduire » à l'Armée des Perses un convoi » de 3000 chariots chargés de bled. » En considération de cet important » service, Cyrus les déchargea de » tout impôt, leur fit de riches pré- » sens, & leur donna le nom de » Bienfaiteurs qu'ils portoient en- » core du tems d'Alexandre-le- » Grand (79) ».

Comme Quinte-Curce ajoute que les Arimaspes, qu'il appelle Agriaspes (80), fournirent non-seulement des vivres aux troupes de Cyrus, mais qu'ils leur ouvrirent encore leurs propres maisons, il y a apparence que ce Prince, après que son Armée eut été un peu rétablie par

(79) Strabo XV. 724.

(80) Curtius, lib. VI. cap. 3.) Arrien les appelle aussi Agriaspes. (Arian. Exp. Alex. III, pag. 228.)

les provisions qu'on lui avoit amenées, se mit en marche pour retourner en Médie, & qu'il traversa le pays des Arimaspes, où les Soldats se remirent pleinement de tout ce qu'ils avoient souffert de la faim & du froid. Ce fut vraisemblablement pendant cette marche, qu'il se donna un choc, ou une bataille, dans laquelle les Saces eurent le dessus, & prirent, sinon Cyrus lui-même, au moins quelques Seigneurs distingués de son Armée (81). Il y eut après cela des pourparlers, en conséquence desquels les Prisonniers furent relâchés de part & d'au-

(81) Le Grec porte.... καὶ νικᾷ Κύρον, καὶ συλλαμβάνει ζωγρίαν, μετὰ καὶ ἄλλων πλείστων; Παρμίσην τε τὸν Ἀμυτιος ἀδελφὸν, καὶ τρεῖς αὐτοῦ παῖδας, δι' οὓς ὕστερον καὶ Ἀμόργης ἀφείθη, ἐπεὶ... κἀκεῖνοι ἀφείθησαν. (Excerpta ex Ctesiâ in Calce Herodoti p. 638.) Autant que je puis en juger, il faut traduire de cette maniére : *Et Cyrum vicit, vivosque cepit, præter plures alios, Parmisem Amytis fratrem, & tres filios ejus, propter quos posteà Amorges liberatus, quod & ipsi liberati fuissent.*

tre, & le Traité que Cyaxare avoit conclu autrefois avec les Saces, renouvellé & confirmé. Ce Traité subsistoit encore du tems de Darius-Codomannus, qui, selon la remarque d'Arrien (82), avoit, dans l'Armée qu'il opposa à Alexandre-le-Grand, un corps de Troupes Saces, qui servoient en qualité des confédérés & non pas en qualité de sujets.

§. XI. Ctésias ajoute » que la » guerre avec les Saces ayant été ter- » minée de cette manière, Cyrus » marcha contre Crésus, Roi de Ly- » die, & assiégea la ville de Sardes; » Amorges, Roi des Saces, l'ayant » accompagné dans cette expédition » en qualité d'allié ». On voit par-là que la guerre de Cyrus contre les Saces doit être placée non pas à la fin de sa vie, comme l'a fait Hérodote, mais dans l'espace de tems qui

(82) Arrian. Exp. Alex. III. p. 171.

s'écoula depuis la défaite d'Astiage & la conquête de la Médie, qui fut soumise par Cyrus l'an dixiéme de son régne (83), 550 ans avant J. C., jusqu'à la guerre de Lydie, que Solin (84) rapporte à la LVIIIe. Olympiade, c'est-à-dire, à l'an 547 avant l'Ere Chrétienne.

§. XII. La dernière conquête de Cyrus fut, selon Ctésias, celle des Derbices, Peuple voisin des Indes; mais il fut blessé dans cette expédition, & mourut au bout de trois jours, comme je l'ai rapporté plus haut. Il y a ici deux raisons qui confirment le récit de Ctésias, & qui le rendent beaucoup plus probable que celui d'Hérodote.

1. Si Cyrus avoit péri avec son Armée dans une expédition contre

(83) L'an 4164 de la Période Julienne. *Voy.* Des Vignoles Chronol. de l'Histoire Sainte T. II. p. 552.

(84) Solin. cap. I. p. 8.

les Scythes, on auroit de la peine à comprendre qu'aucun des Peuples qu'il avoit ſoumis pendant un régne de 30 ans, n'eut remué après ſa mort, & que Cambiſe, ſon fils & ſon ſucceſſeur, au lieu de penſer à repouſſer les Scythes, eût formé, dès le commencement de ſon régne, le projet de ſoumettre l'Egypte.

2. La ſeconde raiſon eſt encore plus forte. Les Perſes montroient (85) à Paſſargada le ſépulcre de Cyrus, magnifiquement orné. Deux cens & quelques années après la mort de Cyrus, Alexandre-le-Grand eut la curioſité de faire ouvrir ſon ſépulcre. On y trouva le corps de ce Prince couché dans un cercueil d'or (86), qui étoit poſé ſur une ſtrade du même métal. Ces particularités ne peuvent ſubſiſter avec le récit

(85) Solin. LV. p. 62. Plin. VI. cap. 26.

(86) Arrian. Exp. Alex. VI. p. 435. 437. Strabo XV. p. 730. Plutarch Alex. p. 706. Curtius X. 1.

d'Hérodote, mais elles s'accordent parfaitement avec celui de Ctéſias, qui dit que Cambyſe fit conduire le corps de ſon pere en Perſe, pour y être enſeveli, & qu'il exécuta tout ce que Cyrus lui avoit ordonné en mourant.

§. XIII. Après ce qui vient d'être expoſé, il ſera facile de déterminer s'il y a quelque choſe de vrai dans le paſſage d'Ammien-Marcellin, rapporté au commencement de ce Diſcours. Nous avons vu que Cyrus battit les Saces, & fut battu par eux à ſon tour, dans des Pays ſitués à l'Orient de la Mer Caſpienne. Autant qu'il eſt poſſible d'en juger, ce Prince paſſa d'abord l'Oxus & le Jaxarte, & défit les Saces dans leur propre Pays; après quoi il s'en retourna, emmenant avec lui le Roi Amorges, qu'il avoit fait priſonnier dans une bataille, ou par ſtratagême. La Reine Sparéthra, ayant promptement mis

ſur pied une nouvelle armée de Saces qui ſervoient tous à cheval, paſſa les mêmes Fleuves, & atteignit les Perſes dans une contrée déſerte, voiſine des Arimaſpes & de la Drangiane, qui eſt un Pays connu. Ammien-Marcellin s'eſt donc trompé en faiſant paſſer le Boſphore à Cyrus, comme Hérodote s'eſt mépris en lui faiſant paſſer l'Araxe. Il eſt facile de découvrir ce qui a trompé le premier de ces Hiſtoriens. Ammien ſavoit que les Saces, à qui Cyrus fit la guerre, étoient des Scythes venus d'Europe. Il ſavoit que Darius, fils d'Hyſtaſpe, avoit paſſé le Boſphore, & enſuite le Danube, pour attaquer dans leur propre Pays des Peuples qui avoient autrefois envahi la Médie & une partie de l'Aſie-Mineure. Regardant la ſeconde de ces guerres comme une ſuite & une continuation de la premiére, il a cru devoir ſuivre l'opinion des Auteurs qui leur donnoient le même

théâtre. Voilà ce que j'avois à dire de l'expédition de Cyrus contre les Scythes. Dans un autre Difcours je parlerai plus au long des migrations des Peuples Scythes qui avoient paffé en Afie, & des différentes Souverainetés qu'ils y avoient établies. C'eft un fujet qui, autant que je le puis favoir, n'a pas encore été traité, & qui ne laiffe pas d'être intéreffant par la liaifon qu'il a avec ce qui nous refte de l'ancienne Hiftoire de l'Afie Mineure.



DISSERTATION
Sur l'Origine des Romains (*),
PAR M. PELLOUTIER.

IL ne faut pas être surpris que l'Origine des plus grands Empires soit ordinairement obscure, & incertaine. Les premiers commencemens en ont été petits, & presque imperceptibles. La valeur, la prudence, l'équité, la tempérance, tirent les Peuples de la poussiére, & les rendent dignes & capables de commander aux autres. Mais elles ne le font que par des progrès insensibles, au lieu que le luxe, la mollesse, la violence, sont capables de renverser dans le terme de quelques années, ce que la Vertu n'avoit produit que dans une longue suite de sié-

(*) Extrait des Mémoires de l'Académie de Berlin, Tom. VII. Année 1751. p. 103-129.

cles. Ce que je viens de dire se remarque particuliérement dans l'Histoire de l'Empire Romain. La ruine de cet Empire, & les causes qui l'ont attirée, ne sont ignorées de personne. Son origine, sans remonter aux tems fabuleux, ne laisse pas d'être des plus incertaines.

Il faut avouer cependant que les ténébres, qui couvrent les premiers siécles de l'Histoire Romaine, n'empêchent pas qu'on ne puisse dire de l'origine de cette République quelque chose de plus probable que ce qui en a été dit jusqu'ici, pourvû qu'on lise les Anciens avec un esprit critique, & qu'on sache faire usage de plusieurs monumens incontestables, qui suppléent au défaut d'une bonne Histoire.

Mon dessein n'est point de déterminer le tems où la Ville de Rome fut fondée, ni de rechercher qui en a été le Fondateur. Les plus

judicieux des Hiſtoriens Romains conviennent que tout ce qu'on publioit de la naiſſance de Romulus, de la maniére dont il fût élevé, & de la fondation de la ville de Rome, étoit fabuleux & deſtitué de toute vraiſemblance. Servius, l'un des plus ſavans hommes de l'Antiquité, après avoir lû tout ce qu'on avoit écrit ſur ces différens ſujets, conclut enfin de cette maniére : (1) *Si vous examinez la choſe avec attention, vous ne trouverez jamais deux Hiſtoriens qui ſoient d'accord ſur les Fondateurs des villes dont ils ſont mention, juſques là qu'on ne peut rien dire de certain de l'origine de la Ville même de Rome.*

Je ſouſcris de bon cœur à ſon ſentiment. Mais je crois qu'en s'arrêtant à des généralités, & ſans rien déterminer, ni ſur le Fondateur de cette célébre Ville, ni ſur l'année

(1) Servius ad. Æneid. lib. VII. p. 495. 678.

de sa fondation, on peut, au moins, dire quelque chose de certain sur l'Origine des Romains ; & c'est ce que je me propose de montrer dans ce Discours.

Je suis fermement persuadé que les Romains étoient Grecs d'origine ; & je conjecture que la ville de Rome étoit originairement une Forteresse que les Grecs établis dans la grande Gréce, ou dans le Royaume de Naples, avoient bâtie sur les bords du Tibre, pour arrêter les courses des Hétruriens, (2) c'est-à-dire, des Barbares qui demeuroient au-delà de ce fleuve. C'est ce que marquoit le nom Grec de Ρώμα (3), que les Latins rendoient par celui de *Valentia.* Cette Origine des Romains n'étoit pas contestée dans le tems de la prise de Rome par les

(2) Servius. ibid. p 598. 675.

(3) Martian. Heracleot. p. 230. Solin. c. I. p. I.

Gaulois. Héraclide de Pont, qui écrivit peu de tems après cet événement, le rapportoit en ces termes : (4) *La nouvelle arriva d'Occident qu'une armée, venue du pays des Hyperboréens, avoit pris une ville Grecque, nommée Rome, située près de la grande Mer.* Effectivement, si l'on veut se donner la peine d'examiner (5) les Loix, la Religion, l'habillement, la Langue, la maniére de vivre des anciens Romains, on ne doutera pas qu'ils ne fussent Grecs d'origine. Leurs Loix étoient empruntées des Grecs. Quand ils penserent à les réformer, à les augmenter, & peut-être à avoir des Loix écrites, ils s'adresserent pour cela aux Grecs (6) : ils envoierent à Athénes des Députés, qui en rap-

(4) Heraclid. Pont. lib. de Animâ ap. Plutarch. Camill. Tom. I. p. 140.
(5) *Voyez* ci-dessous note (22).
(6) T. Livius III. 31. Dionys. Hal. X. 676.

porterent une collection de Loix, que l'on rédigea d'abord en dix Tables. Dans la suite, on en ajouta encore deux autres ; & c'est ce qu'on appelloit la (7) Loi des XII Tables.

Leurs Rois étoient aussi Grecs. La chose n'est pas contestée par rapport aux (8) Tarquins, qui sortoient originairement de Corinthe, d'où ils avoient passé en Toscane, & de là à Rome. Si Romulus a jamais existé, le nom même qu'il portoit, ne permet guéres de douter qu'il ne fut Grec d'origine. Leur Religion étoit aussi celle des Grecs. Ils adoroient Jupiter, Junon, Neptune, Apollon, Minerve, Cérès, Vesta, Pan, & même Hercule qui étoit un Dieu nouveau parmi les Grecs. On peut voir dans Denis d'Halicarnasse (9) la conformité de leur Cul-

(7) Dionys. Hal. X. 684. Diod. Sic. XII. 302.
(8) Dionys. Hal. III. 184. Strabo VIII. 378.
(9) Dionys. Halic. lib. I. p. 17. 31.

te, & de leurs Cérémonies, avec celles des Grecs. Strabon fournit ici deux particularités remarquables. La premiére, c'eſt (10) que Cæcilius, Hiſtorien Romain, jugeoit que la ville de Rome devoit avoir été fondée par des Grecs, parce que, de toute ancienneté, on y avoit ſervi Hercule, de la même maniére & avec les mêmes Cérémonies qui étoient reçues en Gréce. La ſeconde, c'eſt (11) qu'à Phocée, à Marſeille, à Rome, & dans l'Iſle de Chio, la Déeſſe Minerve étoit repréſentée aſſiſe, ce qui paroiſſoit extraordinaire aux autres Grecs. La raiſon de cette conformité ſe dévelopera bientôt d'elle-même. Les Romains tenoient encore des Grecs leur maniére de vivre & de s'habiller. Ils portoient des cheveux courts,

(10) Strabo lib. V. p. 230.
(11) Strabo lib. XIII. p. 601.

au lieu que les anciens habitans de l'Italie étoient diſtingués par une chevelure longue. La Robe que les Romains appelloient *Toga*, venoit auſſi de Gréce, au lieu que les Peuples qui leur étoient voiſins, portoient des Brayes, & un Manteau court, qu'ils appelloient *Sagum*. Enfin, ce qui eſt déciſif, les Romains parloient anciennement la Langue Grecque. A la réſerve de quelques mots empruntés des Peuples voiſins, tels qu'étoient les Latins, les Hétruſces, & les Celtes, le reſte de la Langue eſt purement Grec. La choſe eſt avouée par tous les Anciens (12) qui ſe ſont donné la peine d'examiner & de comparer les deux Langues; &, quand elle ne le feroit pas, il feroit facile de prouver que la plus grande partie

(12) Quintilian. Inſt. lib. I. cap. 5. Colomeſ. ad hunc locum. Servius ad Æneid. I. §. 188. p. 187. Suidas in *Naba*. Dionyſ. Hal. I. 76.

des racines de la langue Latine ſont tirées du Grec que l'on parloit en Aſie. Je pourrois ajouter encore que l'on a pris de l'Hiſtoire Grecque juſqu'aux Romans & aux Fables que la Nobleſſe Romaine avoit accoutumé d'inſérer dans ce qu'on appelloit les Mémoires domeſtiques des familles, pour donner un nouveau luſtre à ſes Ancêtres: par exemple, le combat des Horaces avec les Curiaces, l'action de Mutius Codrus, qui lui acquit le ſurnom de Scœvola, celle de Q. Curtius qui ſe précipita dans un gouffre qui s'étoit ouvert dans la place publique (13). Mais, comme cette preuve

(13) Le combat des Horaces & des Curiaces étoit rapporté ſous d'autres noms, mais avec des circonſtances parfaitement ſemblables par Démocrate au Livre II. de ſon Hiſtoire d'Arcadie. *Apud Stobæum Serm. CLVII. p.* 552. L'action de Scœvola étoit attribuée à Agéſilaus, frere de Thémiſtocle, par Agathyrſides de Samos. *Rer. Perſic. lib. IV. ap Stobæum Serm. XLVIII. p.*

demanderoit des discussions qui ne sont pas de ce lieu, je ne m'y arrête point. Je crois d'ailleurs en avoir dit assez pour montrer que les Romains tiroient leur origine des Grecs, d'autant plus que toutes les anciennes Traditions, qui sont rapportées fort au long par Denys d'Halicarnasse, s'accordent à les faire sortir originairement, ou de la Thessalie, ou du Péloponnése, & en particulier de l'Arcadie.

Il faut seulement remarquer ici que la Tradition même, qui fait descendre les Romains des Troyens, & que Saluste (14) regarde comme la plus accréditée de toutes, n'est

171. Celle de Curtius à un fils du Roi Midas par Callisthénes *in secundo transformat. Stob. Serm. XLVIII. p.* 172. La trahison de la fille de Tarpejus étoit rapportée sous le nom d'une fille de qualité, nommée Démonique, qui livra la Ville d'Ephése à un Roi des Galates, ou Gallo-Grecs, par Clitophon. *Rer. Italic. lib. V. ap. Stob. Serm. LIII. pag.* 220.

(14) Salluft. Catilin. cap. 6.

point contraire à ce que je viens de dire. Ces Troyens ſont ceux qu'Homére repréſente dans ſon Iliade. Ils parlent Grec. Leur Religion eſt celle des Grecs. Leurs noms propres, comme Priam, Laomédon, Alexandre, & les noms des familles Troyennes, qui prétendoient avoir accompagné Enée en Italie, étoient tous Grecs. Ces familles ſe diſoient deſcendues de Mneſthée, de Cloanthus, de Gyas, de Sergeſtus, de Nautes. On verra dans la ſuite ſur quoi étoit fondée cette Tradition, qui, bien loin de combattre mon ſentiment, me fournira tout au contraire une preuve pour le confirmer.

Examinons préſentement de quel endroit de la Gréce les fondateurs de la ville de Rome avoient paſſé en Italie, & dans quel tems ils étoient venus s'y établir. Je ne m'arrêterai point aux anciennes migrations des

Pélasges, que l'on fait passer par mer en Italie, (15) l'an de la Période Julienne 3186, ou 1528 ans avant J. C. ni à celles des Arcadiens que l'on y fait venir (16) vingt-deux ans après, sous la conduite d'Oénotrus ; & ensuite sous celle (17) d'Evandre, 60 ans avant la prise de Troye, c'est-à-dire, l'an de la Période Julienne 3470, ou 1244 ans avant l'Ere Chrétienne. On peut dire de toutes ces migrations, ce que Strabon, l'un des Ecrivains les plus judicieux de l'Antiquité, a dit de la derniére ; (18) c'est qu'elles sont fabuleuses. Je ne voudrois point nier que les Grecs, qui fonderent la Colonie de Rome, ne fussent for-

(15) Je suis ici la Table Chronologique de Ryckius p. 403. Denys d'Halicarnasse lib. I. p. 9. 49. II. p. 77.

(16) Ryckius, ibid. p. 403. Dionys. Halic. I. pag. 77.

(17) Dionys. Halic. I. p. 24. 49. II. p. 77.

(18) Strabo lib. V. p. 230.

tis originairement de l'Arcadie ; mais ce n'eſt pas aſſurément de là qu'ils avoient paſſé en Italie, & ils y avoient paſſé beaucoup plus tard que ne le porte le calcul commun. On n'en doutera pas, ſi l'on veut faire attention aux preuves ſuivantes.

1. Il n'étoit pas poſſible que les Grecs euſſent envoyé par mer des Colonies, ni en Italie, ni dans des Pays plus éloignés, avant la guerre de Troye. Ils n'avoient dans ce tems-là aucune connoiſſance de la navigation, ou, au moins, ils n'avoient pas encore appris à conſtruire des Vaiſſeaux capables de voguer en pleine mer, & de ſoutenir des voyages de long cours. Diodore de Sicile remarque expreſſément, (19) qu'avant l'expédition de Troye les Grecs ne navigeoient que ſur de petits canots.

(19) Diod. Sic. lib. IV. p. 171.

2. Thucydide, qui avoit fait beaucoup de recherches ſur les migrations des Grecs, reconnoît que les Colonies qu'ils envoyerent en Sicile & en Italie, (20) n'y avoient paſſé qu'après la Guerre de Troye.

3. Hérodote dit quelque choſe de plus. Il aſſure (21) que les Grecs établis en Aſie, furent les premiers de leur Nation, qui entreprirent de longues navigations, & qui découvrirent les Pays ſitués le long de la mer Adriatique, la Toſcane, & l'Eſpagne. Encore y a-t-il toute apparence, qu'ils n'entreprirent ces navigations que long-tems après s'être établis en Aſie. Homére étoit de ces Grecs. Il ſuffit d'ouvrir l'Odyſſée, & d'examiner ce que le Poéte dit des voyages d'Ulyſſe, pour comprendre qu'il connoiſſoit l'Italie, &

(20) Thucyd. lib. I. p. 8.
(21) Herodot. I. cap. 163.

la Sicile, à peu près autant que nous connoissons aujourd'hui les Terres Australes.

4. Enfin, ce qui mérite d'être bien remarqué, le Dialecte Grec, auquel la langue Latine devoit son origine, étoit l'Eolique. Denys d'Halicarnasse l'assure positivement. (22) *Les Romains*, dit-il, *parlent une Langue qui n'est ni entiérement barbare, ni parfaitement Grecque. Elle est un mélange de Grec & de Barbare. La plus grande partie de leur Langue est cependant tirée de l'Eolique. Le seul inconvénient qu'a produit le commerce de tant de peuples, qui se sont mêlés avec eux, c'est qu'ils ne prononcent pas tous les mots comme il le faudroit. Au reste, entre toutes les Colonies que les Grecs ont fondées, il n'y en a aucune qui ait conservé des traces plus sensibles de son origine que celle-ci.*

(22) Dionys. Halic. lib. I. p. 76.

Il ne ſera pas difficile de montrer que Denys d'Halicarnaſſe a raiſon. Le Dialecte Eolique étoit celui des Grecs établis dans l'Eolide. C'étoit un Dialecte rude & groſſier, comme l'eſt ordinairement le langage des gens de mer. Ils mettoient des *a*, & des *o*, ou les autres Grecs emploient des *e* & des *i*. Les Grecs, par exemple, diſoient φημὴ, ρωμη, μηχανὴ, ἄγκιρα, φηγὸς, μένω, λήθω. Au lieu de cela les Eoliens & les Romains prononçoient *fama* la renommée, *roma* la force, *machina* une machine, *anchora* une ancre, *fagus* un hêtre, ou un chêne, *maneo*, je demeure, *lateo*, je ſuis caché. (23) C'eſt donc parmi les Eoliens qu'il faut chercher l'origine des Romains. Voyons donc qui ils

(23) Les Eoliens diſoient encore τύ pour σὺ, ὄδμὴ pour ὀσμὴ, Fοῖνον pour οἶνον, d'où les Latins ont fait les mots de *tu*, *odor*, *vinum*.

étoient, & de quelle maniére ils vinrent s'établir en Italie.

Les Peuples Grecs établis dans l'Asie Mineure, étoient les Eoliens, & les Ioniens. Les Eoliens étoient des Grecs Doriens, qui ayant quitté l'Arcadie, (24) soixante ou quatre-vingt ans après la prise de Troye, sous la conduite de Penthilus, fils d'Oreste, passérent en Thrace, & de là dans l'Asie Mineure, d'où ayant depossédé les Peuples Scythes, qui occupoient le Pays de Troye, ils s'y établirent, & y fondérent plusieurs Villes, (25) entre autres celles de Cumes & d'Elée. Les Ioniens, qui étoient sortis du territoire d'Athénes, passerent en Asie (26) quatre générations plus

(24) Strabo XIII. 582. Ryckius Can. Chronol. Salmas. ad Solin p. 52.

(25) Herodot. lib. I. cap. 149. Strabo. XIV. p. 582. 600. 615. 616.

(26) Strabo XIII. 582. Petav. Rat. Temp. I. p. 58. Rickius Can. Chron.

tard. Ayant chassé les Cariens (27) & les Léléges des pays qu'ils occupoient au midi du fleuve d'Hermus, ils y fixerent leur demeure, & y bâtirent plusieurs Villes célébres, dont les plus considérables étoient (28) Ephése, Milet, Myus, Priéne, Samus, Téos, Colophon, Chio, Erythra, Phocée, Clazoméne, Lébédus & Mélite.

Entre les Villes Grecques de l'Asie Mineure, celle de Phocée étoit l'une des plus peuplées, & des plus marchandes. Elle appartenoit proprement à l'Ionie, comme étant située sur la rive gauche & Méridionale du fleuve d'Hermus, (29) qui séparoit l'Ionie de l'Eolide. Mais on y suivoit le Dialecte Eolique, aussi

(27) Strabo VII. 321. XIV. 632.

(28) Vitruv. lib. IV. cap. I. p. 60. Herodot. I. cap. 142.

(29) Herodot. I. 162. Strabo XIII. p. 582. Pompon. Melà I. cap. 17.

bien que dans quelques autres Villes de l'Ionie, que les Eoliens avoient possédées, (30) & dont ils avoient ensuite été chassés par les Ioniens. Hérodote remarque (31) *que les Villes d'Ephése, de Colophon, de Lébédus, de Téos, de Clazoméne, & de Phocée, avoient la même Langue*, c'est-à-dire, le même Dialecte, *qui différoit cependant de celui des autres villes de l'Ionie.* Ce Dialecte est celui des Eoliens, comme on peut le prouver par un passage de Timée, qui portoit (32) que les Phocéens donnérent à la Colonie de Marseille un nom tiré de l'Eolique. C'est peut-être la raison pour laquelle Ptolomée met la ville de Phocée au nombre des villes de l'Eolie, (33) parce que

(30) Herodot. I. 149. 150. Plin. V. 29. Strabo XIII. 600. 647.

(31) Herodot. I. 142.

(32) Stephan. in Massilia p. 534. Eusthathius ad Dionys. Perieg. p. 21.

(33) Ptolem. lib. V. p. 135.

la plûpart de ſes habitans étoient Eoliens, & en avoient le Dialecte. Les Phocéens, ſoit que les terres qu'ils cultivoient fuſſent ingrates & ſtériles, (34) comme Juſtin le prétend, ſoit que les conquêtes des Rois de Lydie, qui ſoumirent inſenſiblement la plus grande partie de l'Aſie Mineure, les empêchaſſent de s'étendre en terre ferme, où que leur ville ſe trouvât même ſurchargée d'habitans par le grand nombre d'Eoliens qui s'y retiroient, à meſure que les (35) Lydiens pouſſoient leurs conquêtes, ſoit enfin que la Mer, ſur laquelle ils avoient un très-bon Port, les invitât à profiter de cet avantage pour s'attacher au Commerce; les Phocéens,

(34) Juſtin. XLIII. 3.) Voſſius ſoutient que Juſtin confond ici la Phocide, qui étoit un Pays de la Gréce, avec le territoire de la Ville de Phocée en Aſie, qui étoit des plus fertiles.

(35) Herodot. I. 6. 15. 16. 26. 28.

dis-je, prirent le parti d'équiper de grands Vaisseaux, & de s'appliquer entièrement à la Navigation. Ils y réussirent si bien qu'au bout de deux ou trois siécles, ils attirerent à eux tout le Commerce qui avoit été jusqu'alors entre les mains des Phéniciens. Maîtres de la Mer Méditerranée par le grand nombre de Vaisseaux qu'ils entretenoient, (36) ils entreprirent, comme le dit Hérodote, des voyages de long cours : ils découvrirent l'Espagne, la Toscane, les Pays qui bordent la Mer Adriatique, l'Isle-de-Corse, & ils établirent des Colonies dans toutes ces différentes contrées. On doit présumer naturellement qu'ils envoyerent leurs premiéres Colonies dans les Pays les plus voisins de l'Asie ; on se transplante plus facilement dans des contrées voisines, que dans des

(36) *Voyez* ci-dessus note (21).

régions extrêmement reculées. Martien d'Héraclée remarque (37) que la Colónie de Marſeille fut établie par les Phocéens la ſeconde année de la XLVe. Olympiade, qui eſt l'an 599 avant l'Ere Chrétienne. Il y a donc apparence que ce fut vers le commencement des Olympiades, qu'ils établirent les Colonies Grecques que l'on voyoit en Italie, & dont on rapportoit la fondation aux Pélaſges : par exemple, celle de Piſe (38), celle d'*Agylla*, (39) qui portoit auſſi le nom de *Cære*, celle de *Spinetum*, (40) & enfin celle de

(37) Martian. Heracl. p. 210.) La bataille de Salamine ſe donna la deuxiéme année de la LXXVe. Olympiade, &, ſelon ce calcul, la Colonie de Marſeille fut fondée la deuxiéme année de la XLVe. Olympiade. (Euſeb. Chron. p. 124. Solin. cap. II. p. 12. Salmaſ. not. ad Amm. Marc. lib. XL. cap. 9. p. 97.)

(38) Dionyſ. Halic. I. 16. Juſtin. XX. 1.

(39) *Ibid.*

(40) Colonie Grecque qui reçut ſon nom d'une des embouchures du Pô, près de laquelle elle étoit ſituée. (Dionyſ. Hal. I. 15.)

Rome, avec plusieurs autres, dont Denys d'Halicarnasse nous a conservé les noms. Ma conjecture ne s'éloigne point sur cet article du calcul commun des Historiens, qui placent la Fondation de Rome (41) vers le commencement des Olympiades. Elle est d'ailleurs confirmée par une particularité que Justin fournit. Il dit (42) que, *du tems de Tarquin l'ancien, une jeunesse, qui venoit de Phocée, remonta le Tibre, fit alliance avec les Romains, & alla ensuite fonder dans les Gaules la Colonie de Marseille.* On voit bien quel étoit le motif & le but de cette visite. Cette jeunesse alla se délasser auprès de ses compatriotes des fatigues d'un long voyage, & prendre langue sur

(41) Denys d'Halicarnasse rapporte la fondation de Rome à la premiére année de la VIIe. Olympiade & Polybe à la seconde. (Dionys. Halic. I. p. 60.

(42) Justin. XLIII. 3.

le nouvel établissement qu'elle méditoit. Comme, outre le négoce de Mer, les Phocéens faisoient encore le métier de Pirates, (43) qui n'avoit rien de honteux dans ce temslà, on sent bien que ces différens établissemens leur étoient utiles ; premiérement pour placer leurs marchandises, &, en second lieu, pour se défaire sans bruit & sans éclat de leurs prises.

A la fin, la crainte de tomber sous la domination des Perses obligea les Phocéens à abandonner leur Ville pour se retirer ailleurs. On voit dans Hérodote (44) que Cyrus, premier Roi de Perse, après avoir conquis le Royaume de Lydie, fit marcher une partie de son Armée contre les Eoliens qui en étoient voisins. Ces Troupes ayant

(43) Justin. XLIII. 3.
(44) Herodot. I. 161. 162.

mis le siége devant la ville de Phocée, & étant sur le point de l'emporter d'assaut, les Phocéens demanderent aux Perses un seul jour de trève pour se consulter sur le parti qu'ils avoient à prendre. Harpagus, qui commandoit les Perses, ayant consenti à la suspension d'armes, les Assiégés en profiterent pour s'embarquer avec leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils purent emporter, & (45) passerent dans l'Isle de Corse, où ils avoient fondé, vingt ans auparavant, la ville (46) d'Alalia, qui leur servit de retraite. Cela arriva deux ou trois ans après la prise de Sardes, 545 ou 546 ans avant Jesus-Christ.

Les Phocéens demeurerent pendant cinq ans à Alalia, dans l'Isle de

(45) Herodot. I. 165.

(46) Il semble que ce soit la même que celle que Diodore de Sicile appelle Calaris. (Diod. Sic. lib. V. p. 205.)

Corse. Mais, comme dans ce nouvel établiſſement ils continuoient toujours leurs Pirateries (47), courant ſus à tous les vaiſſeaux qu'ils trouvoient en mer, les Carthaginois & les Etruſces réſolurent enfin d'unir leurs forces pour les accabler. Les choſes en vinrent bientôt à une bataille déciſive, qui ſe donna dans la mer de Sardaigne, & dans laquelle les Phocéens oppoſérent une flote de ſoixante Vaiſſeaux à un pareil nombre de Vaiſſeaux ennemis. Hérodote dit que les Phocéens remporterent dans cette occaſion ce que les Grecs appelloient *Victoriam Cadmæam*, c'eſt-à-dire, une victoire qui coûte autant & plus au vainqueur qu'au vaincu. Effectivement ils y perdirent quarante Vaiſſeaux, & les vingts autres furent mis hors d'état de ſer-

(47) Herodot. I. 166.

vir. Cette bataille se donna vers le commencement de la LX. Olympiade, 540 ou 541 ans avant l'Ere Chrétienne. Affoiblis par cette bataille, & sentant bien qu'ils ne pouvoient plus se maintenir à Alalia, les Phocéens radouberent, comme ils purent, leur flotte; & plierent de nouveau armes & bagages, pour aller chercher un établissement ailleurs. Une partie tira du côté de l'Occident, & alla fonder la Colonie (48) d'Emporium en Espagne, ou renforcer celle de Marseille (49) dans les Gaules. L'autre partie tira du côté de l'Italie, & alla débar-

(48) Aujourd'hui *Empourias.* (Livius XXXIV. 9.)

(49) C'est de cette maniére qu'il faut expliquer les Auteurs qui disent que la Colonie de Marseille fut fondée par des Phocéens qui fuyoient la domination du grand Roi. (Isocrat. in Archidamo p. m. 409. Harpocration Maussaci p. 190. Aristot. ap. Athen. XIII. cap. 7. Plut. in Solone cap. 3. Seneca consolat. ad Helviam cap. 8. p. 630. Eustath. ad Dionys. Perieg. p. 74.)

quer à Régium, dans le voisinage de laquelle ils fonderent la Colonie d'Hyéla, ou d'Eléa (50), que les Romains appelloient Vélia, en y ajoutant un *Digamma*. Ils choisirent cet endroit pour s'y établir, y étant invités par la grandeur & par la commodité du Port, qui, étant capable de contenir un grand nombre de Vaisseaux, étoit d'ailleurs situé d'une maniére fort avantageuse pour des gens qui faisoient métier de commerce & de Piraterie. Comme cette nouvelle Colonie étoit continuellement renforcée par des Grecs, qui abandonnoient l'Eolie & l'Ionie, à mesure que les Perses y poussoient leurs conquêtes, les Phocéens s'étendirent bientôt dans le Royaume de Naples. D'abord ils

(50) Herodot. I. 167. Strabo VII. 252. Amm. Marcell. XV. cap. 9. p. 94. Ex Hygino A. Gell. X. cap. 16.

s'emparerent des Isles d'Enaria (51) & des Pithécuses, c'est-à-dire, de l'Isle d'Ischia & des Isles voisines. De-là ils passerent dans le Continent, où ils fonderent les villes de Cumes, de Paléolis & de Néapolis, (Naples,) & s'emparerent insensiblement de la plus grande partie de l'Italie, qui est au-delà du Tibre. C'est la remarque de Justin. Parlant de Denis le Tyran (52), il dit, que, de son tems, les Grecs étoient maîtres à peu près de toute l'Italie. Ajoutons que ces Grecs suivoient le même Dialecte, duquel la langue des Romains avoient été tirée. De-là vient que les Fragmens que Diogéne Laërce & Jamblique nous ont conservé de quelques Philosophes Pythagoriciens, qui enseignoient en

(51) Livius VIII. 22. Martian. Heracleot. p. 237. 247. Strabo V. 248.

(52) Justin XX. 1.

Italie, ſont tous écrits dans ce Dialecte Eolique.

Comme les Phocéens, après s'être établis en Italie & dans les Gaules, continuoient toujours d'enlever les vaiſſeaux Hétruſces & Carthaginois (53) qu'ils trouvoient en mer, il en réſulta une nouvelle guerre, dans laquelle les Carthaginois eurent du deſſous (54), & furent réduits, après la perte de quelques batailles, à demander la paix à leur ennemi. Ce qu'il y a ici de particulier, & qui mérite d'être bien remarqué, c'eſt que dans ce même tems les Romains étoient en guerre avec les Carthaginois & les Hétruſces, &, ſelon les apparences, pour un ſujet tout pareil. La choſe eſt certaine, au moins par rapport aux Carthaginois. Polybe, rapportant

(53) Herodot. VI. 17.
(54) Juſtin. XLIII. 5.

les divers Traités que les Romains avoient fait avec les Carthaginois (55), & que l'on voyoit au Capitole gravés sur des tables d'airain (56) dans un Latin qu'il étoit très-difficile d'expliquer, parce que la Langue avoit beaucoup changé depuis ce tems-là, Polybe, dis-je, remarque (57) que le premier Traité des Romains avec les Carthaginois fut conclu sous le Consulat de Junius Brutus, & de (58) Marcus Horatius, qui furent les premiers Consuls que l'on établit après l'expulsion des Rois, dans la même année où le Temple de Jupiter Ca-

(55) Polyb. III. 181.

(56) Polyb. III. 176. 177.

(57) Polyb. III. 176.

(58) Eutrope met M. Horatius Pulvillus au nombre des Consuls de cette année, mais il dit qu'Horace n'obtint cette dignité qu'après la mort de Brutus & même de Spurius Lucretius Tricipitinus qui fut d'abord subrogé à Brutus. (Eutrop. I. cap. 9.)

pitolin fut consacré, & vingt-huit ans avant l'expédition de Xerxés. Par ce Traité les Romains promettent (59), pour eux & pour leurs Alliés, de ne se pas avancer avec Vaisseaux au-delà du Cap qui est au-dessus de Carthage, & que l'on appelloit (60) *le Beau Promontoire.* Les Carthaginois, de leur côté, promettent de faire cesser (61) toute hostilité contre les habitans d'Ardée, d'Antium, de Laurentum, de Circéja, de Terracina, & contre les autres Latins soumis à la République. On voit par ce Traité que les Romains s'appliquoient à la Navigation & au Commerce; ce qui donna lieu à une guerre, qui fut terminée par la paix dont il s'agit. On y voit que les Romains firent comprendre dans le Traité différen-

(59) Polyb. III. 177.
(60) *Ibib.* 178.
(61) *Ibid.* 177.

tes Villes qui leur étoient soumises ou alliées, Ardea, Antium, Laurentum, Circéja, Terracina, qui étoient des Ports de Mer, & des nids de Pirates, dont les habitans avoient équipé des Vaisseaux, écumé les mers, & fait des prises sur les Carthaginois.

Depuis ce tems-là les Romains, ou, au moins, leurs Sujets & leurs Alliés, continuerent toujours de négocier, & de pirater sur la Mer Méditerranée. Diodore de Sicile rapporte, par exemple (62), que la troisiéme année de la LXXVIIe Olympiade, (qui est l'an 474 avant Jesus-Christ) Hiéron, Roi de Siracuse, envoya plusieurs Vaisseaux aux Cuméens, pour les soutenir contre les Hétrusces qui leur faisoient la guerre. Avec ce secours les Grecs gagnerent une bataille, qui

(62) Diod. Sic. XI. 268.

les délivra de la terreur qu'un si puissant ennemi leur avoit causée. On trouve une nouvelle preuve de ce que je viens de dire dans ce qui est rapporté d'Alexandre Molottus, Roi d'Epire, que les Historiens confondent ici (63) mal-à-propos avec Alexandre-le-Grand son neveu, comme M. Bayle l'a (64) entrevû. Le Roi d'Epire ayant passé en Italie vers l'an 339 avant Jesus-Christ (65), pour secourir les Tarentins contre les Barbares, c'est-à-dire, contre les Samnites & les Lucaniens, envoya des Ambassadeurs à Rome, pour se plaindre des habitans d'Antium, qui s'étant (66) joints aux Pirates Hétrusces, avoient fait plusieurs prises sur les alliés du Roi.

---

(63) Clitarchus avoit fait cette faute. (Plin. Hist. Nat. III. 5.)

(64) *Voyez* son Dictionnaire à l'Article *Alexandre-le-Grand.*

(65) Livius VIII. 3. 17. 24.

(66) *Voyez* ci-dessous not. (69).

Les Romains lui renvoyerent là-dessus (67) une Ambassade, qui fut chargée, selon les apparences, de lui faire des excuses de ce qui s'étoit passé, & de l'assurer que la chose s'étoit faite à l'insçû, & sans l'aveu du Sénat. J'en juge ainsi par la réponse d'Alexandre (68), qui écrivit aux Romains de se faire obéir s'ils étoient en état d'exercer l'Empire, ou de le céder à des Maîtres plus puissans & plus capables de se faire respecter; surquoi le Sénat, qui ne vouloit pas se brouiller avec ce Prince, prit le parti de l'appaiser par des présens, & de lui envoyer une couronne d'or, du poids de plusieurs talens. Quelques années après, Démétrius Poliorcétes, qui s'étoit rendu maître, vers l'an 295 avant Jesus-Christ, de la Macé-

(67) C'est celle dont il est parlé ci-dessus not. (65).

(68) Exc. ex Memn. ap. Phot. n. 224. c. 27.

doine, & d'une partie de la Gréce; en renvoyant aux Romains quelques Pirates d'Antium, qui étoient tombés entre ses mains, fit dire en même tems au Sénat qu'il avoit fait grace de la vie à ces gens-là, & qu'il les rendoit aux Romains, en considération de leur parenté avec les Grecs: mais qu'au reste il lui paroissoit honteux que la République voulut commander à toute l'Italie, & qu'en même tems elle envoyât des Vaisseaux pour écumer les Mers. *Vous avez*, leur dit-il, *érigé dans une de vos Places publiques, un Temple à l'honneur des Dioscures, que l'on regarde par-tout comme des Dieux Sauveurs, & vous envoyez cependant des gens en Gréce pour piller la patrie de ces Dieux* (69). Il ne paroît pas que depuis ce tems-là les Romains ayent continué d'avoir des

(69) Strabo V, 232.

Vaiſſeaux, ni de négocier ou de piller ſur Mer. Ils tournerent toutes leurs forces du côté de la terre ferme, ſoumirent l'Italie, & les Colonies Grecques qu'ils avoient traitées juſqu'alors en amies & en alliées; & ce ne fut que pendant la premiére guerre Punique (70), qu'ils commencerent de nouveau à équiper des Vaiſſeaux, & à diſputer aux Carthaginois l'Empire de la Mer.

Voilà ma penſée ſur l'origine des Romains. Je ne me flatte pas d'avoir épuiſé la matiére. Je ne prétens point auſſi faire paſſer mes conjectures pour des démonſtrations. Mais je crois en avoir dit aſſez pour montrer, premiérement, que les Romains deſcendoient des Grecs, &, en ſecond lieu, qu'ils étoient de ces Grecs Ioniens

(70) Elle commence, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, la troiſiéme année de la CXXVIIIe. Olympiade, c'eſt-à-dire 266 avant J. C. (Dionyſ. Halic. lib. I. p. 7.

& Eoliens, qui, étant pressés par les Rois de Lydie, quitterent l'Asie Mineure, pour aller chercher de nouveaux établissemens en Italie & dans les Gaules. C'est tout ce que je prétens donner ici pour certain, ou, au moins, pour très probable. Je vais finir par quelques réflexions générales, qui, en répandant du jour sur les commencemens de l'Histoire Romaine, serviront d'ailleurs à éclaircir & à confirmer ce que j'ai avancé dans ce Discours.

I. Les Romains étoient Grecs d'origine. Mais ces Grecs s'étant mêlés insensiblement avec les anciens Habitans du pays, formerent bien-tôt un nouveau Peuple, qui tenoit quelque chose des uns & des autres. J'ai montré ailleurs (71) qu'on voyoit ce mélange dans la Langue des Romains, dans leur Religion, & dans

(71) Hist. des Celt. I. 10. p. 186. & suiv.

toute leur maniére de vivre ; ainsi je ne m'y arrêterai qu'un moment La plûpart des mots de la langue Latine viennent du Grec ; mais elle a cependant retenu plusieurs mots, qui étoient tirés de la Langue des Ausons, des Opiciens, & des Celtes. La Religion des Romains, leurs Dieux, leurs Cérémonies sacrées, tout cela étoit manifestement emprunté des Grecs. Mais le culte (72) qu'ils offroient sur de hautes montagnes au *Ditis Pater*, la fête que les Dames Romaines (73) alloient célébrer dans la Forêt d'Aritia à l'honneur de la Diane Royale ; étoient des restes de l'ancienne Religion du Pays. Je ne doute point aussi que les Romains ne tinssent des Barbares de l'Italie la coutume qu'ils avoient anciennement de se faire

(72) Histoire des Celt. Liv. I. p. 193. Liv. III. Chap. 6. §. 11.
(73) *Ibid.* III. chap. 8. § 10

ſuivre à l'armée, & dans les batailles, par des Eſclaves chargés de tricots, ou plutôt de maſſues. On les lançoit contre l'ennemi, & le Valet en préſentoit une nouvelle à ſon Maître, quand il s'étoit défait de la ſienne. Comme on appelloit ces maſſues *Calas*, les goujats qui les portoient en reçurent le nom de (74) *Calones*. Les Grecs qui vinrent s'établir en Italie, avoient quitté depuis long-tems ces maſſues, pour prendre des épées, & des hallebardes.

II. Ce que j'ai dit dans ce Diſcours ſert à éclaircir & à juſtifier toutes les anciennes traditions qui couroient ſur l'origine des Romains. On les faiſoit deſcendre des Pélaſges. Cela eſt exactement vrai, puiſque les Pélaſges ſont les anciens

(74) Servius ad Æneid. VI. I. p. 412.) Les Germains appelloient ces maſſues *Keule* ou *Kaue*, & les Gaulois *Cateja*. (Iſidor. XVIII. cap. 7.)

Grecs. On disoit qu'ils étoient une Colonie d'Arcadiens, ou de Thessaliens, & on le disoit avec fondement, parce que les Eoliens qui passérent dans l'Asie Mineure, & de-là en Italie, sortoient originairement (75) de l'Arcadie ou de la (76) Thessalie. On disoit encore qu'ils étoient venus de Troye. Cela est vrai aussi, puisque les Eoliens, qui fonderent les Colonies Grecques d'Italie, avoient été établis (77), pendant plusieurs siécles, dans le pays de Troye. Les anciens Troyens étoient un peuple Scythe, qui, ayant passé de l'Europe dans l'Asie Mineure, y fonda le Royaume de Troye. Je ne prétens ni soutenir, ni contester ici la prise de Troye par les Grecs. C'est une Epoque qui

(75) *Voy.* ci-dessus not. (24).

(76) Strabo V. 22.

(77) Pomp. Mela lib. I. p. 18. & ci-dessus notes (24) & (25).

doit avoir quelque fondement, Mais, en suivant l'opinion reçue, il faut avouer, au moins, que cette expédition n'eut point de suite. Les Grecs ne se maintinrent point dans la possession de la Ville & du Pays de Troye. Leurs Chefs se disperserent après la prise de la Ville, & s'en retournerent chez eux (78), comme le dit Strabon, en fuyards, plutôt qu'en vainqueurs. Homére, duquel les Auteurs postérieurs ont tiré presque tout ce qu'ils disent des Troyens, assure bien positivement qu'Enée régna à Troye, & qu'il laissa le Royaume à ses Enfans. Ce Poëte introduit Neptune, disant (79) : *que Jupiter déteste la famille de Priam, au défaut de laquelle le vaillant Enée régnera sur les Troyens, lui, & les enfans de ses enfans.* Effectivement

(78) Strabo III. 150.
(79) Iliad. XX. v. 307.

(80) Enée régna à Troye; il y mourut : on y voyoit son tombeau. Ascanius, son fils & son successeur, bâtit dans le territoire une Ville qui portoit le nom de son Fondateur; il laissa le Royaume à ses enfans. Mais la postérité d'Enée fut ensuite dépossédée par des Grecs Eoliens, qui passerent en Asie 60 ou 80 ans après la prise de Troye, & qui, pressés à leur tour par les Lydiens & par les Perses, envoyerent de puissantes Colonies en Italie & dans les Gaules. Il se peut fort bien que le Chef de la migration, dont il s'agit ici, portât le nom d'Enée; &, en ce cas, la Tradition ne péchera que sur un seul article, c'est d'avancer, au moins de quatre siécles, l'arrivée des Troyens en Italie.

(80) Tzetzes ad Lycoph. p. 107. *Voy.* les passages cités par Bochart dans la Dissertation : *Num Æneas unquàm fuerit in Italiâ?* ad Calcem Geogr. Sacræ.

III. Puiſque les Romains deſcendoient des Grecs Eoliens & Ioniens, qui venoient s'embarquer à Phocée pour aller chercher un établiſſement dans les Pays étrangers, il ne faut pas être ſupris de la conformité que l'on remarque entre les Romains, & les premiers Fondateurs de leur Ville. A Phocée, a Marſeille, à Rome, à Chio, & ailleurs, la Déeſſe Minerve étoit repréſentée aſſiſe. Les Phocéens avoient des établiſſemens dans tous ces différens endroits. Comme ils étoient des gens de Mer, ils repréſentoient leur Déeſſe combattant aſſiſe dans un Vaiſſeau, & non pas courant çà & là dans un champ de bataille : & l'on ſait que les Colonies ſe faiſoient une affaire de Religion (81) de retenir inviolablement le Culte, les Cérémonies

(81) Spanhem. de Præſt. Num. pt. 1. Diſſ. IX. p. 58. & ſeq.

& les Coutumes de leurs Métropoles. La ville de Phocée avoit pour enseigne (82) un veau, ou un loup marin, & celle de Rome une louve qui allaite deux enfans sur le bord d'un fleuve. Ces enseignes, qui se ressemblent assez, convenoient à des Villes qui tiroient leur subsistance de la navigation, & des prises qu'elles faisoient sur mer. Il ne faut pas s'étonner aussi de l'amitié étroite & intime qui avoit toujours subsisté entre les villes de Rome & de Marseille (83). *Leur alliance*, dit Justin, *remontoit presque jusqu'à la Fondation de Rome. Depuis ce tems les Marseillois l'ont toujours observée inviolablement, & n'ont jamais manqué de secourir leurs Alliés dans toutes les guerres qu'ils avoient à soute-*

(82) φώκη. C'est l'origine du nom de la Ville. (Steph de Urb. p. 746.)

(83) Justin. XLIII. 5.

nir. Diodore de Sicile remarque (84) qu'une Coupe d'or, que les Romains envoyérent à Delphes vers la quatriéme année de la XCVI Olympiade, 393 ans av. l'Ere Chrétienne, y fut déposée dans ce qu'on appelloit le Trésor des Marseillois (85). Lorsque la nouvelle de la prise de Rome par les Gaulois eut été portée à Marseille, les habitans de cette Ville en prirent un deuil public; &, ayant appris que les Romains avoient acheté la paix moyennant une certaine somme d'argent, ils ramasserent ce qu'il y avoit d'or & d'argent dans la Caisse publique, & dans les bourses particuliéres, pour fournir ce qui manquoit à la somme dont on étoit convenu. Tout cela trouve sa raison dans ce qui vient d'être exposé. Les deux Colonies,

(84) Diod. Sic. XIV. 445.
(85) Justin. XLIII. 5.

ayant les mêmes fondateurs, vécurent long-tems dans une eſpéce de confraternité.

IV. J'ai déclaré au commencement de ce Diſcours que je ne voulois rien déterminer ſur le tems précis de la Fondation de Rome, & je ne m'en retracte pas. S'il m'étoit permis de communiquer au Public, je ne dis pas mes conjectures, mais ſeulement mes ſoupçons, il me ſemble qu'elle ne doit pas être tout-à-fait auſſi ancienne que le porte l'Epoque reçue. Il eſt aſſez ordinaire aux Hiſtoriens, qui écrivent l'Hiſtoire des Villes célébres, de leur donner une antiquité qu'elles n'ont point. Il n'y a preſque point de Villes, ni d'Evêchés, en Allemagne, qui ne puſſent m'en fournir des exemples. L'illuſtre Chevalier Newton, ſe fondant ſur cette réflexion, a d'ailleurs fait un calcul, ſuivant lequel il ne lui paroît pas probable que ſept Rois

ayent régné à Rome pendant 244 ans. Mais ce calcul est sujet à trop d'exceptions pour pouvoir servir de régle. Voici mes raisons. D'un côté j'entrevois que les Ioniens & les Eoliens, qui avoient établi des comptoirs sur toutes les côtes où ils faisoient leur commerce, n'envoyerent de fortes Colonies dans les Pays étrangers, que lorsqu'ils commencerent à être inquiétés & pressés dans leurs demeures par les Rois de Lydie ; &, autant que je puis le sçavoir, le Roi Gygés, qui mourut vers la fin de la XXV Olympiade, fut le premier qui entreprit de faire des conquêtes sur les Grecs (86). D'un autre côté, j'ai de la peine à comprendre que ces Grecs, qui étoient des gens de Mer, ayent eu la pensée de s'éloigner des côtes, & d'établir une Forteresse dans

(86) Herodot. I. 14.

le cœur du Pays, dans un tems où ils n'avoient encore aucun établissement dans le voisinage. Cependant je n'affirme rien sur ce sujet, parce que je comprens qu'une sédition, une bataille perdue, la crainte d'un ennemi supérieur par les forces de mer, ont pû obliger les Grècs à quitter les côtes, pour s'établir dans l'intérieur du Pays.

V. Enfin ma derniére réflexion regardera les Historiens Romains, qui ne font aucune mention de la plûpart des faits que je viens de détailler, & qui assurent presque tous unanimement que la premiére flotte que les Romains eussent jamais mise en mer, fut celle qu'ils équiperent contre les Carthaginois pendant la premiére guerre Punique. M. *de Beaufort* a publié un Traité sur l'incertitude qui régne dans les cinq premiers siécles de l'Histoire Romaine. Je suis de son sentiment.

Mais je ne voudrois pas étendre cette incertitude à cinq siécles entiers. Par exemple, l'expulsion des Rois, les divers Traités des Romains avec les Carthaginois, rapportés par Polybe, me paroissent des faits constatés. Je dis la même chose de la prise de Rome par les Gaulois, quoique les Latins ayent gâté l'Histoire de cette guerre par le merveilleux qu'ils y ont ajouté aux dépens de la vérité, & même de la vraisemblance. Au reste il y a après cela une autre question qui mériteroit d'être bien examinée. Les Historiens Latins sont-ils toujours de bonne foi? Rapportent-ils toujours les choses telles qu'ils les sçavent & qu'ils les croyent? Ne leur arrive-t-il pas quelquefois de supprimer des faits certains, & avérés, ou pour sauver l'honneur du Peuple Romain, ou pour ne pas s'écarter des opinions reçues? Tite-Live avoit lû Po-

lybe. le cite quelquefois : il e copie fouvent fans le nommer. D'autres fois on diroit que Tite-Live n'a jamais connu Polybe, cet excellent Hiftorien. Polybe raconte la levée du fiége que les Gaulois avoient mis devant le Capitole d'une maniére qui eft toute naturelle (87). Les Gaulois, informés que les Vénétes, profitant de leur abfence, avoient fait irruption dans leur pays, offrirent de fe retirer, pourvu qu'on leur donnât quelque argent. Les conditions ayant été acceptées, la Paix fut conclue, & les Gaulois s'en retournerent tranquillement dans leur Pays (88). Tite-Live, au contraire, donne dans le merveilleux & dans le fabuleux, parce que cette bataille, gagnée par Camille au milieu des mafures de la ville de Rome, paffoit pour un article de foi

(87) Polyb. I. 5. II. 106.
(88) Livius V. cap. 40.

parmi les Romains. Mais, comme il se défie lui-même de sa narration, il n'a garde de citer Polybe, ni de le réfuter. C'est par une semblable raison que Tite-Live ne fait aucune mention du Traité que les Romains conclurent avec les Carthaginois, sous le Consulat de Junius Brutus, & de M. Horatius (89). Le fait étoit assez important pour mériter une ample discussion de sa part. S'il n'a pas cru le Traité autentique, pourquoi n'allégue-t-il pas les raisons qu'il avoit de le tenir pour suspect? Il y a certainement de l'affectation de sa part. Il n'a pas voulu convenir que les Romains avoient fait pendant long-tems le beau métier de Pirates.

Je sçai bien qu'on m'objectera que Polybe lui-même reconnoît au Livre I. de son Histoire (90),

(89) Ci-dessus not. (57).
(90) Polyb. I. 20.

que les Romains ne commencerent à bâtir des Vaiſſeaux que pendant la premiére guerre Punique. J'en conviens. Mais, puiſque nous avons fourni pluſieurs preuves du contraire, & que Polybe lui-même cite un Traité qui dément ce qu'il avoit dit dans ſon premier Livre, l'équité veut qu'on tâche de le concilier avec lui-même & avec la vérité, en diſant qu'après avoir ſuivi au commencement de ſon Ouvrage la foule des Hiſtoriens, il s'eſt enſuite repris & corrigé dans ſon troiſiéme Livre ſur des Mémoires plus ſûrs, tels que l'étoient des Traités publics que l'on voyoit gravés au Capitole ſur des tables d'airain. Peut-être auſſi que lorſqu'il dit, que ce fut pendant la premiére guerre Punique que les Romains équipérent pour la premiére fois des Vaiſſeaux, il entend par-là ce que nous appellerions aujourd'hui des Vaiſſeaux de guerre,

(πεντήρεις καὶ τριήρεις (91), *quinqueremes, & triremes*,) dont on ne s'étoit pas servi jusqu'alors en Italie, & qu'aucun Charpentier du pays n'avoit encore appris à fabriquer. Peut-être enfin que les Romains, après s'être long-tems appliqués à la navigation, l'avoient ensuite négligée & abandonnée, comme cela est arrivé à plusieurs de nos Villes Anséatiques.

Je m'imagine qu'on pourroit m'objecter encore que le Traité, dont il s'agit, fait mention des établissemens (92) que les Carthaginois avoient en Sicile, au lieu qu'il paroît, par un passage de Tite-Live (93), que je cite en note, que les Carthaginois firent passer, pour la premiére fois, une armée en Sicile, l'an de Rome 325, c'est-à-dire, 80 ans

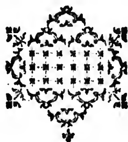
(91) Polyb. I. 20.
(92) Polyb. III. p. 177.
(93) T. Livius lib. IV. cap. 29.

après le Traité ; circonſtance qui doit naturellement le rendre fort ſuſpect. Mais, ſi Tite-Live a voulu dire que les Carthaginois paſſerent pour la premiére fois en Sicile l'an 325 de Rome, il faudra convenir qu'il s'eſt trompé ſur cet article comme ſur beaucoup d'autres. Thucydide aſſure formellement (94) que les Phéniciens & les Carthaginois étoient en Sicile, & y avoient des établiſſemens avant les Grecs, qu'il y fait paſſer vers le commencement des Olympiades : & il mérite d'autant plus d'en être cru, qu'il eſt conſtant & reconnu que les Phéniciens étoient maîtres de la Mer, avant que les Grecs euſſent penſé à bâtir leur premier Vaiſſeau. Ce fut l'Argo, qui leur parut une ſi grande merveille, qu'ils la mirent au nombre des Dieux.

---

(94) Thucyd. lib. VI. cap. 2. p. 449.

Si je prévoyois les autres difficultés par lesquelles on pourroit combattre mes conjectures, je tâcherois de les prévenir. Au reste on me trouvera toujours disposé à les examiner avec attention & avec docilité, & même à abandonner mon sentiment, dès que l'on me montrera que je me suis trompé.



EXTRAIT

Des Mémoires de M. GIBERT *pour servir à l'Histoire des Gaules & de la France*, p. 8-13. 41-44. 134-170.

§. I. IL ne sera pas hors de propos de rapporter ici en entier un passage de Diodore, au sujet des Peuples dont nous parlons, que l'on a beaucoup critiqué, peut-être sans trop de fondement. » Il est important, dit » l'Historien Grec, de remarquer une » chose que plusieurs ont ignorée : » l'on appelle Celtes les Peuples qui » demeurent au-dessus de Marseille, » au milieu des terres près des Alpes, » *& jusques à la droite* des Pyrenées : » on donne le nom de Galates à ceux » qui demeurent au-dessous de cette » Celtique, soit vers le Midi, soit » vers l'Occéan, ou vers les Monts » Hercyniens, & jusques à la Scythie.

» Mais les Romains, comprenant les » uns & les autres ſous un même » nom, les appellent tous également » Galates (1). » M. Pelloutier, dans ſa

---

(1) Χρήσιμον δ᾽ ἐστὶ διορίσαι τὸ παρὰ πολλοῖς ἀγνοούμενον. Τοὺς γὰρ ὑπὲρ Μασσαλίας κατοικοῦντας ἐν τῷ μεσογείῳ, καὶ τοὺς περὶ τὰς Ἄλπεις, ἔτι δὲ καὶ τοὺς ἐπὶ τὰ δεξια (*) τῶν πυρηναίων ὀρῶν κελτοὺς ὀνομάζουσι· τοὺς δὲ ὑπὸ ταύτης κελτικῆς εἰς τὰ πρὸς νότον νεύοντα μέρη παρά τε τον Ὠκεανὸν καὶ τὸ Ερκύνιον ὄρος καθιδρυμένα καὶ πάντας τοὺς ἑξῆς μέχρι τῆς Σκυθίας Γαλάτας προσαγορεύουσιν. οἱ δὲ Ῥωμαῖοι πάλιν πάντα ταῦτα τὰ ἔθνη συλλήβδην μιᾷ προσηγορίᾳ περιλαμβάνουσιν ὀνομάζοντες Γαλάτας ἅπαντας

Operæ pretium eſt rem explicare quæ à multis ignoratur; eos nempe qui ſuprà Maſſiliam habitant in Mediterraneis & circa Alpes imo & ad dextram Pyreneorum montium Celtas appellari; qui verò infra hanc Celticam ſive ad Meridiem vergentes terras ſive juxta Oceanum Hercyniumque montem ſitas incolunt ac cunctos deinceps ad Scythiam uſque Galatas vocari. Romani vero rurſus has gentes unâ omnes appellatione in ſummâ comprehendunt & Galatas (Gallos) vocant. *Diod. Sic. lib. 5. p. 214. initio, Edit. Henrici Stephani.*

(*) C'eſt ainſi qu'on lit dans un Manuſcrit conſervé dans la Bibliothéque de Saint-Germain-des-Prez, & non pas, comme dans les éditions, ἐπὶ δὲ τοὺς ἐπὶ τὰ δὲ τῶν, où il eſt évident que le ſecond δὲ n'a aucun ſens & eſt tronqué, le τὰ qui précéde ne ſe rapportant à rien, & rien ne régiſſant le génitif qui ſuit; le même Manuſcrit corrige une faute plus importante, qui

nouvelle *Histoire des Celtes*, soutient qu'il y a trois fautes dans ce passage. 1°. *Diodore y met*, dit-il, *le Midi pour le Septentrion. 2°. Il fait de la forêt Hercynie une montagne de ce nom. 3°. Il prétend que les Peuples, qui demeuroient autour de ces Montagnes & jusques à la Scythie, portoient le nom de Gaulois, ou, comme disent les Grecs, de Galates.* Examinons ces trois prétendues fautes l'une après l'autre.

La premiere est, que Diodore a mis le Midi pour le Septentrion. Diodore dit qu'au-dessous de ceux qu'il

---

est à la pag. suivante dans les Imprimés, & qui a embarrassé les Traducteurs : on lit, dans les Imprimés, que les Lusitains sont les plus braves des Cimbres. Rhodoman a crû qu'il falloit lire, des Celtibériens. M. l'Abbé Terrasson le reprend, & veut qu'on laisse Cimbres ; je ne sçais trop pourquoi, puisqu'il n'est point du tout question des Cimbres en cet endroit : on lit dans le Manuscrit, des Ibériens Ἰβήρων pour Κιμβρων ; &, en effet, quelques lignes après, Diodore met clairement les Lusitains au nombre des Ibériens, même dans les Imprimés : Παρὰ τοῖς Ἴβηρσι καὶ μάλιστα παρὰ τοῖς Λυσιτανοῖς.

appelle Celtes, les autres Peuples qui demeurent ou vers le Midi, ou vers l'Océan, &c. se nomment Galates: or cela est exactement vrai, & je ne vois pas qu'il prenne une position pour l'autre; car il ne donne le nom de Celtes, comme Polybe & César, qu'à ceux à qui il étoit propre; c'est-à-dire, à une troisiéme partie de la Gaule, renfermée *dans le milieu des terres*, entre la Garonne & la Seine, depuis les Alpes jusqu'au commencement des Pyrenées; *au dessous d'eux vers le Midi*, étoient les Aquitans; *vers l'Océan ou le Septentrion*, les Belges & les Germains: or les Aquitains, aussi-bien que les Belges & les Germains, sont compris par notre Historien sous le nom de Galates, & également distingués des Celtes; il a par conséquent raison, dans son sentiment, de placer les Galates au-dessous des Celtes, *vers le Midi, comme vers le Septentrion.*

La seconde faute tombe sur ce qu'il parle des Monts Hercyniens; *il fait*, dit-on, *de la forêt Hercynie une Montagne de ce nom*: comment M. Pelloutier ignore-t-il qu'il y a en effet des Montagnes Hercyniennes, & suivant les Anciens, & suivant les Modernes? Comment ne l'a-t-il pas appris, je ne dis point des Scholiastes d'Apollonius de Rhode, & de Denys le Périégete, ou de Denis luimême (2), je ne dis point de Pline (3), mais d'Ortélius dans son Dictionnaire, ou de Cluvier dans son Introduction à la Géographie, *l*. 3. *c.* 5. où il dit, après Pline, que c'étoient les plus célébres montagnes de la Germanie : *Montium nobilissimum jugum Hercynium Boihæmum cingens qui & Sudeti montes :* &, si M.

(2) Scholiast. in lib. 4. Argon. Apoll. Rhod. Dionys. Perieg. v. 286. & ibi Schol.

(3) Nulli inferius nobilitate Hercynium jugum. *Plin. lib.* 4. *cap.* 14.

Pelloutier avoit même été curieux de connoître davantage ces Montagnes, Conradus Celtès lui en auroit fourni des descriptions assez amples en prose & en vers (4) : ainsi il n'y a encore ici rien à critiquer dans Diodore de Sicile.

Enfin la troisiéme faute, reprochée à cet Historien, consiste en ce qu'il prétend que les Peuples qui portoient le nom de Galates ou Gaulois, demeuroient autour de ces Montagnes. *Il se trompe*, dit M. Pelloutier : *les Gaulois étoient en deça du Rhin ; les Peuples qui étoient au-delà de ce fleuve furent d'abord appellés Scythes ou Celtes, & enfin Germains, au lieu que le nom de Gaulois leur est donné très-rarement.* Mais plutôt M. Pelloutier se trompe lui-même : l'on n'a pas appellé les Peuples d'au-delà du

(4) In add. de Hercyn. sylvâ, & in addit. de sit. & mor. Germ.

Rhin ;

Rhin, Scythes ou Celtes, que par ignorance, ou par erreur, & dans des tems où l'on n'avoit pas encore pénétré dans ces contrées, & où l'on ne pouvoit par conséquent ſavoir leur véritable nom. Si Appien & Dion Caſſius, ou d'autres, les ont depuis appellés Celtes, c'eſt en ſe conformant, comme l'avoue Dion, à cet uſage très-ancien, πανυ αρχαιον (5) qu'ils auroient peut-être moins goûté, s'ils euſſent fait attention qu'en matière de Géographie les nouvelles découvertes que font des Voyageurs exacts ſont plus ſûres que de vieilles opinions, qui ne naiſſent que de l'ignorance, ou qui ne ſont bâties que ſur des conjectures. A l'égard du nom de Germains, c'eſt un nom propre & particulier comme celui de Celtes ou de Belges, &c. qui n'exclut en aucune façon le nom gé-

(5) Dion. Caſſ. lib. 39.

nérique ; ainsi celui de Tectosages n'exclut point celui de Volces, ni celui-ci celui de Celtes ; celui de Sotiates n'exclut point celui d'Aquitains, ni celui-ci celui de Galates : enfin il n'est pas étonnant que l'on trouve rarement le nom de Galates appliqué singuliérement aux Germains ; puisque c'est un nom générique, & que l'on n'employe pas communément le nom du genre pour désigner l'espèce en particulier ; par exemple, le nom d'Européens, pour désigner les François ; celui d'Orientaux, pour désigner les Persans.

III. *Observations sur un passage d'Hérodote, le plus ancien où* les Celtes *soient nommés.*

Je ne connois point d'Auteurs Grecs qui aient nommé les Celtes avant Hérodote, qui écrivoit 410 ans avant Jésus-Christ. » Le Danube, » dit-il, *l.* 2. a son cours depuis le

» Pays des Celtes & la Ville de Pyr-
» rhéne .... Les Celtes demeurent au-
» dessus des Colonnes d'Hercule, &
» confinent aux Cynétes, qui sont le
» dernier Peuple que l'on trouve à
» l'Occident de l'Europe. » Ce sont les Celtes même que M. Pelloutier a cru qu'Hérodote plaçoit à l'extrêmité Occidentale de l'Europe, & non pas les Cynétes; mais il s'est trompé; il suffit de jetter les yeux sur le texte Grec pour s'en convaincre (6): on y lit Cynésiens; je crois qu'il faut le corriger par un autre passage du quatriéme Livre, où notre Historien les appelle Cynétes, & où il répete que les Celtes sont, après eux, les Peuples les plus Occidentaux de l'Europe;

(6) Ἴστρος τε γὰρ ποταμὸς ἀρξάμενος ἐκ Κελτῶν καὶ Πυρήνης πόλιος...... οἱ δὲ Κελτοί εἰσι ἔξω Ἡρακλέων στηλέων, ὁμουρέουσι δὲ Κυνησίοισι, οἳ ἔσχατοι πρὸς δυσμέων οἰκέουσι τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ κατοικημένων. Ister enim ex Celtis & Pyrrhene urbe orsus fluit . . . Celtæ vero sunt extra Columnas Herculis finitimi Cunetibus qui ultimi sunt omnium in Europa ad solis occasum habitantium. Herod. lib. 2.

K 2

cependant Etienne de Byzance assure que l'on dit l'un & l'autre (7).

Les Cynétes étoient les derniers Peuples qui fussent établis à l'Occident de l'Espagne & de l'Europe, &, comme nous l'apprend Trogue Pompée dans Justin (8), c'étoient les anciens Habitans de Tartesse; leur nom même s'y est long-tems conservé dans celui des Cunéens, & de leur Ville célebre de Cunistorgis, qu'Appien place au même endroit (9); aussi-bien que dans celui du territoire Cuneus, le plus Occidental de l'Europe, comme le disent Méla & Strabon : mais ce dernier s'est trompé, ce me semble, lorsqu'il ajoute que ce mot est Latin, s'il a voulu dire par-là, que le nom de

(7) Steph. Byzant. in verbo Κυνητικοι.

(8) Saltus Tartesiorum in quibus Titanas bellum adversus Deos gessisse proditur, incoluere Cunetes. lib. XLIV. cap. 4.

(9) Appian, in Iberic.

ces Peuples, ou de cette contrée étoit pris du mot Latin qui lui ressemble (10).

M. Pelloutier (11) s'est trop pressé de confondre la Ville de Pyrréne, où Hérodote place la source du Danube avec les Monts Pyrenées, qui séparent les Gaules des Espagnes.

Hérodote parle, comme on voit, d'une Ville & non d'une Montagne: le Danube se forme de deux ruisseaux, dont l'un, dit Villichius (12), est appellé *Prygen*, & l'autre sort auprès d'une Ville appellée *Feren-Bach* (*source de Feren*), noms qui ne sont pas si éloignés de celui de Pyrrhéne, que l'on puisse décider qu'ils n'ont pas été désignés sous ce nom par Hérodote.

2. Il y avoit une Montagne Pyrenée dans les Alpes Rhétiques, sur

(10) Strab. lib III. init.
(11) Hist. des Celtes, lib. I. cap. 2.
(12) In Corn. Tac. Germ. lib. I. cap. 2.

les confins de la Germanie ; c'est ce qui est également attesté par les Anciens (13), & reconnu par Rhenanus, Cluvier, Ortélius (14), son nom même s'est conservé, & les Allemans l'appellent encore Prenner ou Brenner dans le Tyrol (15).

IV. *Examen du Chapitre IX. du Livre premier de l'Histoire des Celtes de M. Pelloutier.*

Entre les Peuples que M. Pelloutier met au nombre des Celtes, il n'y en a point que j'aie été plus surpris d'y rencontrer que les anciens Habitans de la Gréce ; mais je n'ai pas été moins étonné de ne trouver

(13) Post hos autem (Germanos Pyrreneus mons & domicilia Celtarum propè fontes Pulcriflui Eridani. Dionys. Perieg. v. 288. Il parle ensuite des Monts Pyrénées d'Espagne, au vers 338. Tartessus amæna divitiis affluentium solum hominum, Cempsique qui degunt sub pede Pyreneo.

(14) Rhen. rerum German. lib. III. Cluver. in Germ. ant. Ortel. in Lex Geogr.

(15) Rhenanus ubi suprà.

une conjecture auſſi nouvelle ſoutenue que par des conjectures encore plus haſardées, par des citations mal entendues, ou même tronquées, & par des raiſonnemens peu ſolides : l'on s'en convaincra aiſément, ſi l'on veut me ſuivre dans l'examen que je vais faire du Chapitre IX. de ſon premier Livre : puiſqu'il promet de ne regarder les Critiques que l'on fera de ſon Ouvrage, que comme des preuves de l'attention avec laquelle on l'aura lû, je me flatte qu'il me ſçaura bon gré de mes obſervations.

M. Pelloutier ſe propoſe d'établir que *les anciens Habitans de la Grèce étoient Scythes*, *& le même Peuple*, dit-il, *qui reçut enſuite le nom de Celtes*. Selon lui, ces anciens Habitans furent en partie chaſſés, en partie ſoumis par les Colonies que les Egyptiens & les Phéniciens y envoyerent, enſorte qu'il s'y forma une nouvelle eſpèce d'Habitans, compoſée d'Egyptiens,

de Phéniciens & de Scythes, & que l'on reconnut pendant long-tems des traces de ce mêlange dans leur Langue & dans toutes leurs coutumes.

Voilà l'idée générale que M. Pelloutier nous donne lui-même de son systême : il semble s'embarrasser assez peu de l'accorder avec l'Ecriture-Sainte, qui fait descendre les Grecs de Javan (16); une conjecture singuliére, qui se trouve, ou, du moins, qui paroît opposée au texte des Livres Saints, devoit être proposée avec un peu plus de circonspection.

C'est une premiere observation à laquelle j'en ajouterai une seconde sur ce passage de Denis d'Halicarnasse, qui est cité au bas de la *p.* 67 (*). Il s'agit du tems où les Phéniciens & les Egyptiens passerent pour la

(16) Daniel appelle la Gréce le Pays de Javan. *Dan. VIII. 21. Hircus caprarum Rex Græciæ*, dans l'Hébreu, *Rex Javan.*

(*) *Voy.* ci-dessus Liv. I. Chap. IX. note (1) de l'*Hist. des Celt.*

premiere fois en Gréce; à ce sujet M. Pelloutier prétend que *Denys d'Halicarnasse dit, que les Pélasges, qui étoient les anciens Habitans de la Gréce commencerent d'être inquiétés par les Orientaux, deux générations avant la guerre de Troye.* M. Pelloutier n'a pas pris garde qu'il ne s'agissoit dans le passage de l'Historien Grec, ni des Egyptiens, ni des Phéniciens, ni de leur venue en Gréce, ni enfin des Pélasges de la Gréce, mais des Pélasges d'Italie, & de la famine, de la peste ou des autres malheurs qui les obligerent d'en sortir, & de retourner dans la Gréce, ou dans d'autres Contrées (17).

M. Pelloutier entre dans l'explication de son systême, qu'il appuie, 1°. sur l'Histoire des Pélasges, 2°. sur leur Religion, 3°. sur leur Langue, 4°. sur la Mythologie Grecque.

---

(17) ὁ δὲ χρόνος ἐν ᾧ τὸ πελασγικὸν κακοῦσθαι ἤρξατο, &c. Tempus autem quo res Pelasgorum deficere cœperunt. (lib. I. p. 20. Edit. Leipsic). C'est cette Edition que nous citons toujours.

Il faut le suivre dans toutes ses preuves : il soutient d'abord que *les premiers Habitans de la Gréce étoient un Peuple Barbare & Nomade, qui portoit le nom de Pélasges ; la chose*, ajoute-t-il, *est reconnue par les plus célébres Historiens, qui assurent que les Pélasges occupoient anciennement non-seulement le Péloponnése, le territoire d'Athénes avec les Isles voisines, particuliérement celles de Lemnos, de Scyrus, d'Eubée, qui portoit autrefois le nom de Pelasgia, mais en général toute la Gréce.*

1°. Les Pélasges, il est vrai, étoient un Peuple barbare, & dont le caractére principal est d'avoir long-tems erré pour se chercher des demeures, sans en trouver où ils pussent se fixer (18) ; mais je ne sçais sur quel fondement on peut les appeller Nomades : on sçait en effet que le carac

(18) Herod. lib. I. Strab. pluribus in locis.

tére essentiel des Nomades étoit de n'avoir d'autres biens que des troupeaux, ni d'autre occupation que de les conduire d'un pâturage à un autre, comme le reconnoît M. Pelloutier lui-même : delà leur avoit été donné le nom sous lequel ils étoient connus, qui a pour racine le mot Grec νέμω qui signifie *paître*, ou celui de νόμη qui signifie *pâture* ou *pâturage* : *A permutandis pabulis ; quia sæpe tentantes agros alia atque alia loca petiverant.* Ce sont les raisons que Salluste & Pline donnent de ce nom, l'un dans son *Jugurtha*, l'autre dans son *Hist. nat. l.* 5. *c.* 3. Or nous ne lisons nulle part que les Pélasges eussent aucune coutume de cette espéce, ou se mêlassent du soin des troupeaux : au contraire, suivant Ephore, dans Strabon, *l.* 5. c'étoient des hommes qui s'étoient adonnés uniquement à la Guerre; &, suivant

Denys d'Halicarnasse (19), ce furent eux qui, en se mêlant avec les Aborigénes, les policerent, leur apprirent à bâtir des Villes, & à s'y retirer; & en effet, s'ils n'avoient pas de demeure fixe, ce n'est pas parce qu'il étoit dans leur mœurs d'errer de Pays en Pays, & d'être toujours pour ainsi dire ambulans, mais c'est, ou parce qu'ils ne trouvoient pas de terres vuides où ils pussent s'établir, ou parce qu'ils étoient contraints par quelque force majeure de quitter celles où ils s'établissoient, comme il résulte de leur Histoire; ainsi ils ne quitterent la Thessalie que parce qu'ils en furent chassés par les Léléges, & ils n'abandonnerent l'Italie que parce qu'ils y furent forcés par les tristes effets de la peste & de la famine (20). Les Scythes au contraire

(19) Ant. Rom. lib. I.
(20) *Id.* ibid.

& les Nomades passoient d'un Pays à un autre par coutume & sans aucun dessein de s'y fixer ; ainsi l'épithéte de Nomades peut être appliquée aux Pélasges.

2°. Cette proposition que les anciens Habitans de la Gréce étoient Pélasges, me paroît trop générale ; car il s'en faut, ce me semble, de beaucoup que l'on doive réduire les premiers Peuples de la Gréce aux seuls Pélasges, & l'Histoire nous apprend, au contraire, que si les Pélasges s'y établirent dans quelques endroits, ou ils en chasserent des Habitans qui y demeuroient auparavant, ou ils s'unirent avec eux (21). Aussi je conviendrai, avec M. Pelloutier, que, suivant les Auteurs qu'il cite en cette occasion, presque toutes les contrées, dont il fait ici l'énumé-

(21) Herod. lib. II. Dionys. Halicarn. lib. I. Strab. lib. V.

ration, ont été occupées en différens tems par les Pélasges, qui passoient de l'une à l'autre; mais ces Auteurs ne disent nulle part qu'ils les occupassent originairement : le prétendu passage de Thucidide, rapporté en lettres italiques, qu'*avant le tems d'Hellen, fils de Deucalion, la Nation Pélasgique étoit répandue dans toute la Gréce*, quand on l'admettroit, ne prouveroit en aucune façon que les Pélasges en étoient les premiers & les seuls Habitans : mais, de plus, c'est un passage que l'on prête tout entier à Thucydide, qui ne dit rien de semblable : voici en effet les paroles de cet Historien, dans l'endroit qui est indiqué (22).

» Le nom d'Hellénes ne fut point » originairement commun à tous les » Peuples de ces Contrées; il n'exis- » toit point même du tout avant Hel-

(22) Lib. I. cap. 3.

» len, fils de Deucalion; mais cha» que Nation, & fur-tout entre au» tres celle des Pélafges, avoit fon » nom propre & particulier: » à quoi le Scholiafte ajoute *qu'elles n'en avoient aucun qui fût commun à toutes.* Il eft facile de voir que non-feulement Thucydide ne dit pas que les Pélafges occupaffent toute la Gréce, ni même qu'ils y fuffent répandus par-tout, mais qu'il réfulte, au contraire, néceffairement de ce qu'il dit, qu'elle étoit peuplée de bien d'autres Nations que les Pélafges.

Enfin, il n'y a aucune induction à tirer de ce que les Poëtes ont quelquefois compris tous les Grecs fous le nom de Pélafges: ils ont parlé en Poëtes & non en Hiftoriens, ou en Critiques, & l'on n'en peut pas conclure davantage qu'ils avoient été originairement Pélafges, que l'on pourroit conclure qu'ils étoient tous

Achéens (23), Dolopes (24), Doriens (25), ou Argiens (26), de ce que les Poëtes les comprennent quelquefois sous ces noms particuliers.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore ici que le Scholiaste d'Apollonius est cité mal à propos, pour montrer que l'Isle d'Eubée fut occupée par les Pélasges, & qu'elle s'appelloit Pélasgie, ce Commentateur ne dit autre chose, sinon que son Poëte appelle *Pelasgique*, le Mars *des Macroniens*, parce que les Macroniens étoient une Colonie venue de l'*Eubée*, *Isle voisine du Pélopponése*, lequel étoit appellé autrefois *Pelasgie* : en effet, Strabon qui fait l'énu-

(23) Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis.

(24) Et gemini Atridæ Dolopumque exercitus omnis.

(25) . . . . Juvat ire & Dorica castra Desertosque videre locos.

(26) . . . . Non hostem inimicaque castra Argivum, vestras spes uritis.

mération des anciens noms de l'Eubée, ne lui attribue point celui de Pélasgie (27), & je ne me souviens pas d'avoir lu, nulle part, que les Pélasges s'en soient jamais emparés.

Chassés du Péloponnése, dit M. Pelloutier, *par les Cadméens, c'est-à-dire, par les Orientaux, les Pélasges se retirerent dans la Thessalie, où ils se maintinrent pendant un assez long espace de tems, puisque cette Province reçut d'eux le nom de* PÉLASGIA.

Denys d'Halicarnasse, qui nous apprend cette migration des Pélasges en Thessalie (28), ne dit point quel en fut le motif, & comme il la plaçoit trois ou quatre générations au moins avant Cadmus, il n'a eu garde de dire qu'elle fut occasionnée par

(27) Elle s'étoit appellée *Macris*, *Abantis*, *Oche*, *Ellopia*. (Strab. lib. X.) Hesychius l'appelle aussi *Bomo*. (Boch. lib. I. de Phænicum Colon.)

(28) Ant. lib. I.

ce Prince, ſes Compagnons, ou leurs Deſcendans, les ſeuls dont les Grecs entendent parler ſous le nom de Cadméens : je ne trouve à ce ſujet rien de plus dans Hérodote, que dans Denys d'Halicarnaſſe, quoique M. Pelloutier en cite les *Livres II. c.* 91. *V. c.* 57. *VII. c.* 93. *& ſeq.*

Il n'a pas mieux réuſſi dans l'application d'un paſſage du *chapitre* 56. du *Livre I.* de cet Hiſtorien, dont il ſe ſert quelques lignes plus bas, pour montrer que les mêmes Cadméens inquiéterent encore les Pélaſges dans la Theſſalie; car Hérodote, dans l'endroit cité, n'attribue aux Cadméens que d'avoir chaſſé les Pélaſges de l'Iſtiéotide (ou Eſtiéotide), Province ſitué vers les Monts Olympe & Oſſa, où ils ſe retirerent en ſortant de la Theſſalie, & non pas de la Theſſalie même.

Mais non ; ce n'eſt point, ſelon notre critique, par les mêmes Cad-

méens que les Pélasges furent inquiétés dans la Thessalie; c'est *plutôt*, dit-il, *par le nouveau Peuple*, formé du mêlange de ces Orientaux avec les anciens Habitans de la Gréce. Denys d'Halicarnasse sera cette fois son garant au *l.* I. *de ses Antiq.* Cependant cet Historien ne nomme en cette occasion que les Curétés, les Léléges, les Habitans du Parnasse. Or M. Pelloutier ne prouve point que ces Nations fussent le nouveau Peuple en question, qu'il compose d'Egyptiens, & de Phéniciens & de Pélasges, ou quelles en fissent partie : je ne sçais même si leur Histoire pourra s'accommoder aisément à cette origine ; quoiqu'il en soit, jusqu'à ce que M. Pelloutier ait établi ce point, je ne vois pas ce que fait ici pour lui l'autorité de Denys d'Halicarnasse.

Mais laissons toutes les migrations des Pélasges : & voyons plutôt comment il en conclura enfin que les Pé-

lasges étoient Scythes ou Celtes : *Il me suffira de remarquer*, dit-il, *que les Auteurs qui avancent ces faits*, (il parle des migrations des Pélasges en Gréce, en Italie, &c.) *étoient dans l'opinion que les Pélasges, qui demeuroient en Gréce, en Italie, dans la Thrace, dans l'Asie mineure, étoient un même Peuple : comme il est constant que les Pélasges des autres Provinces de l'Europe, étoient les anciens Scythes, qui vécurent dans la suite sous le nom de Celtes, la conséquence est facile à tirer, c'est qu'il faut dire la même chose de ceux qui étoient en Gréce.*

Il est bien difficile de se prêter à ce premier raisonnement ; car qu'est-ce qu'il entend par *les Pélasges des Provinces de l'Europe*, à l'égard desquels il est constant qu'ils sont Scythes ? Jusqu'ici, il n'a parlé que de ceux de la Gréce, soit qu'ils y demeurassent, soit qu'ils en fussent sortis, & certainement, à leur égard, il ne peut

être constant qu'ils fussent Scythes ; c'est ce qui est en question : il ne nous en a pas non plus montré d'autres, &, après tout, j'ai beau relire les Auteurs, j'ai beau feuilleter son Livre, je n'y trouve que ces Pélasges Grecs ; ou s'il étend ce nom quelque part à d'autres, c'est sans citer ni autorités, ni raisons qui l'y fondent : si donc il en connoît véritablement d'autres, & qu'il soit assuré qu'ils sont Scythes, qu'il nous les découvre clairement & précisément ; sur-tout qu'il nous communique les preuves qu'il a de leur origine Scythique ; autrement le raisonnement qu'il fait ici ne sera concluant que pour lui.

Il continue : *Cependant, si poussant plus loin nos recherches, nous souhaitions de sçavoir encore plus particuliérement, quel Peuple étoient, à proprement parler, ces Pélasges ; les Poëtes nous diront dans leur style figuré que c'étoient des Géants : c'est le nom qu'on*

donnoit aussi aux Celtes, parce qu'ils étoient d'une grandeur énorme.

M. Pelloutier ne nous cite malheureusement aucun Poëte qui ait donné le nom de Géant aux Pélasges, ni aucun Auteur qui l'ait appliqué aux Celtes. De ce que les Anciens ont placé les Géans dans quelques-uns des Pays qui furent occupés par les Pélasges, on ne peut pas conclure sans doute que les Pélasges sont la même chose que les Géans; c'est pourtant le seul argument dont il appuie une allégation si singuliere. *Voy. la Note qu'il met* (*) *au bas de la page* 71. *sous* (*d*).

Il n'est pas mieux fondé, lorsqu'il ajoute que les Poëtes les ont aussi appellés Titans, & l'endroit d'Homére, où il croit l'avoir lû, ne dit rien moins que cela. Ce Poëte, en effet, y met à la tête des Pélasges, venus au secours de Troye, Hippothous & Pyléus, enfans, dit-il, du Pélasge Li-

(*) Ci-dessus Tom. I. p. 123. note (32).

thus, *fils de Teutame :* car c'eſt uniquement ce que ſignifie le nom patronimique *Teutamide*, & non pas qu'il fût un Titan. Après tout, ſur quel fondement M. Pelloutier veut-il que l'on croye que *Teutamide*, ou *Teutame* & *Titan* ſont la même choſe? Certainement il y aſſez de différence entre ces deux noms, pour ne pas tirer cette conſéquence de leur ſeule reſſemblance, ſans quelque témoignage, ſans quelque principe qui l'appuie. Enfin, il me ſemble que ſi les Pélaſges étoient la même choſe que les Géans, on ne doit pas, dans l'exactitude de la Critique, les confondre avec les Titans, ni au contraire ; car, pour peu qu'on ſçache de Mythologie, l'on connoît la différence des uns & des autres; les Titans ſont les premiers Auteurs de la famille des Dieux de la Gréce; les Géans ſont des monſtres que la terre produiſit, pour venger la défaite de

& le malheur des Titans, détrônés par leurs propres enfans (29).

Il n'eſt pas encore tems d'examiner ſi M. Pelloutier prouve mieux que les Titans, ou les Géans, ne ſont autre choſe que les Celtes, & il me ſuffit d'avoir montré, quant à préſent, qu'il prouve mal, ou plutôt qu'il ne prouve point du tout, que les Pélaſges fuſſent la même choſe que les Géans ou les Titans.

Qu'il eſt fâcheux qu'un Livre comme le ſien, joigne ſi peu de Logique à tant d'érudition! Il s'eſt imaginé que les Thraces étoient Celtes, &, ſur ce fondement, il entreprend de prouver que les Pélaſges étoient des Thraces, parce qu'il s'en ſuivra naturellement qu'ils étoient auſſi Celtes: examinons comment il exécute ce qu'il ſe propoſe.

Hérodote dit, à ce qu'il prétend,

(29) Apollod. lib. I.

l. 2. c. 51. Que les Pélasges occupoient anciennement l'Isle de Samothrace, & que c'est d'eux que les Thraces ont pris les Mystéres des Cabires; il trouve dans ce passage une premiere preuve que les Pélasges étoient des Thraces : pour moi, il me semble qu'il en auroit dû conclure tout le contraire, puisque de ce que les uns reçoivent des autres des usages particuliers, il s'en suit nécessairement qu'il y avoit entre eux, au moins, quelques différences de coutumes aussi-bien que de nom, & qu'il n'est pas possible d'inférer de ces différences mêmes qu'ils étoient un même Peuple, une même Nation.

Au reste, il n'est parlé des Thraces nommément en cet endroit que dans la traduction Latine de Valla, & le Grec ne dit autre chose, sinon que les Samothraces reçurent des Pélasges qui s'établirent dans leur Isle, les Mystéres des Cabires.

M. Pelloutier tire une seconde preuve de ce que les Thraces étoient aussi-bien que les Pélasges établis dans la Gréce de toute ancienneté & de tems immémorial : je conviens qu'il en résulte en effet quelque conformité entre les Thraces & les Pélasges à cet égard ; mais cela prouve d'autant moins qu'ils sont le même Peuple, qu'il y avoit d'autres Nations que les Pélasges, qui demeuroient, comme eux, de toute ancienneté dans la Gréce. Ce n'est pas tout, & je lui demanderois volontiers où il a trouvé que les Thraces y fussent établis *de tems immémorial.* Thucydide dit, à la vérité (30), qu'ils occupoient la Phocide du tems de Térée, & lors du meurtre d'Itis par les Sœurs d'Erechtée ; mais ce tems n'est pas si reculé dans l'Histoire de l'ancienne Gréce, & ne remonte qu'à cinq ou

(30) Thucyd. lib. I.

ſix générations au plus avant la guerre de Troye (31), au lieu que l'on trouve les Pélaſges dans le Péloponnéſe plus de dix-huit générations auparavant (32). Enfin la Phocide n'eſt qu'une Province de la Gréce, & l'on ne peut pas conclure du particulier au général ; ainſi, quand les Thraces auroient demeuré de tout tems dans cette Contrée, cela ne feroit rien pour le reſte de la Gréce.

Une troiſiéme preuve ſe prend de ce que les Pélaſges demeuroient près du Mont Athos, où habitoient auſſi les Biſaltes, les Creſtones, les Edones, Peuples Thraces : *Il y a toute apparence*, dit M. Pelloutier, *que les Pélaſges ne s'étoient retirés chez eux que pour être en ſûreté auprès de leurs Compatriotes.*

(31) Erectée, Cercops II. Pandion II. Egée ; Théſée, Mneplin, qui ſe trouva au ſiége de Troye.

(32) Dionyſ. Halicarn. lib. I.

Cette apparence là eſt d'autant plus foible, que, par la même raiſon, il n'eſt guères de Nation dont on ne pût mettre les Pélaſges, qui, preſque toujours errans, ſe logeoient où ils pouvoient, tantôt près des Alpes, tantôt près de l'Helleſpont ; auſſi M. Pelloutier a bien ſenti le peu d'impreſſion que pouvoient faire de pareils raiſonnemens, c'eſt pourquoi il y joint un paſſage de Strabon qu'il juge plus déciſif : *Nous avons vu*, dit-il, *que l'Iſle de Lemmos étoit occupée par les Pélaſges. Cependant Strabon remarque que les premiers Habitans de cette Iſle étoient des Thraces, appellés Sintiens, qui y avoient paſſé du Continent.*

L'Hiſtorien des Celtes eſt encore ici bien éloigné de ſon compte ; les Sintiens ſont, il eſt vrai, les plus anciens Habitans que l'on connoiſſe dans l'Iſle de Lemnos ; & Vulcain même, dans Homére, dit *que ce furent eux qui l'y reçurent lorſqu'il y tom-*

ba du Ciel (33) : mais c'eſt par cette raiſon là même qu'ils ſont différens des Pélaſges, qui ne l'occuperent que dans des tems bien poſtérieurs, car ces Pélaſges étoient des Pélaſges Tyrrhéniens, qui, ayant quitté l'Italie, environ deux générations avant la guerre de Troye, s'étoient d'abord retirés dans l'Attique, d'où ils avoient été enſuite chaſſés, ſoit juſtement, ſoit à tort, par les Athéniens, & avoient paſſé dans l'Iſle de Lemmos. *Voyez* Hérodote *à la fin du Liv.* 7. Thucydide, *dans le quatriéme Livre, pag.* 325, *de la* 2. *édition d'*Henri Etienne. *Le Commentaire d'Euſthate, ſur le vers* 520. *de Denis le Périégéte,* Denis d'Halicarnaſſe, *Livre* 1. *p.* 20. *Edit. de Léipſic* (34).

Les Pélaſges, qui occuperent l'Iſle de Lemnos, ne doivent donc pas être

(33) Illiad. a. circa finem.

(34) L'on pourroit ajouter que l'on trouve dans Apollonius la diſtinction la plus caracté-

confondus avec les Sintiens, & par conséquent, que les Sintiens fussent Thraces, ou simplement des Pirates, ou qu'ils aient eu telle autre origine qu'on voudra, cela ne décide rien pour l'origine des Pélasges.

Je ne vois pas que M. Pelloutier tire de l'Histoire des Pélasges, ou des Celtes, d'autres argumens que ceux que je viens de réfuter ; je doute fort qu'il y en ait un qui puisse seulement

---

risée entre les Sintiens & les Pélasges Tyrrhéniens, qui les chasserent de leur île ; je rapporterai les vers de ce Poëte :

> οἱ πρὶν μέν ποτε δὴ Σιντιάδα λῆμνον ἔναιον
> λήμνιοι ἐξελαθέντας ὑπ᾽ ἀνδράσι Τυρσηνοῖσι.

Ils sont rendus en Latin par ceux-ci dans Bochart. (Chanaan. lib. I. cap. 32.)

> *Quæ gens Sintiadis fuerat prius incola lemni*
> *Hanc mutare totos pubes Tyrrhena coegit.*

Le Scholiaste nous apprend même à peu près dans quel tems les Pélasges chasserent les Sintiens de Lemnos, ce fut lorsque Théres, oncle maternel d'Euristhéne & Proclus, premiers Rois de Lacédémone dans la troisiéme génération après la guerre de Troye, alla s'établir à Théra.

donner lieu de ſoupçonner que les Pélaſges fuſſent Celtes : ainſi paſſons à ceux qu'il tire de leur Religion.

Les Pélaſges avoient établi l'Oracle de Dodone, le plus ancien de toute la Gréce. C'étoit auſſi la manie des Scythes, dit M. Pelloutier, d'avoir des Oracles, de déférer beaucoup aux préſages : c'étoit, diſons plutôt, la manie de tous les Peuples ſuperſtitieux : par exemple, c'étoit la manie des Egyptiens comme celle des Scythes : Hérodote même aſſure que les Oracles ne devoient leur origine qu'aux Egyptiens (35). Il y a plus, c'étoit un point également reconnu par les Egyptiens & par les Dodonéens, que celui de Dodone avoit été établi par une Egyptienne; les Prêtres de Thébes l'avoient ainſi raconté à Hérodote; ceux de Do-

(35) ἔϛι δὲ καὶ τῶν ἱρῶν ἡ μαντικὴ ἀπ' Αἰγύπτου, eſtque divinandi ratio ab Ægypto aſcita. Herod. lib. II.

done lui en avoit dit autant (36) ; & je ne vois pas ce que l'on peut opposer à une tradition si positive & si uniforme : en effet ce qu'Ephore dit dans Strabon, que cet Oracle étoit Ἱδρυμα τῶν πελασγων, ne peut, ce me semble, signifier qu'il eût été établi par les Pélasges : Ἱδρυμα dans le style de Strabon (*Voyez les premieres lignes du Liv. 6.*) se dit de la construction, de la fondation d'un Temple, d'un Bâtiment, & ne s'applique point ordinairement au sens figuré, à l'institution, l'établissement d'une cérémonie, d'une superstition, d'un Oracle en un mot ; ainsi il semble qu'il faille l'expliquer ici de la fondation du Temple même qui étoit à Dodone, & qui avoit en effet été construit par Deucalion, qui étoit Pélasge (37), ou dire que par ces mots Ephore n'a entendu autre

(36) *Ibid.*

(37) Plutarch. in Pirrho. init.

chose, finon que cet Oracle étoit le lieu facré & le fiége de la Religion, du culte des Pélafges. Après tout, le témoignage, peut-être hafardé d'Ephore tout feul, prévaudra-t-il à celui d'Hérodote, qui avoit voyagé fur les lieux, & à une Hiftoire bien circonftanciée, confirmée également par tous ceux qui y avoient quelque part ?

Ainfi, d'un côté, il eft peu probable que l'Oracle de Dodone dût fon origine aux Pélafges, &, d'un autre côté, quand il la leur devroit, l'ufage des Oracles n'étant point plus particulier aux Scythes qu'à d'autres Nations, il devient une preuve fort équivoque de la conformité de la Religion des Scythes & des Pélafges.

Selon M. Pelloutier, en premier lieu, les Pélafges n'avoient point de Temples; en fecond lieu, ils condamnoient l'ufage des Idoles; c'étoient deux points effentiels de la

Religion des Scythes ou Celtes : il ſe fonde, quant aux Pélaſges, ſur ce que leur Oracle de Dodone n'étoit qu'un Chêne, qu'un Hêtre.

1°. Je lui répondrai, en général, que ces deux points eſſentiels de la Religion des Scythes l'étoient auſſi de la Religion de Noé & de ſes premiers deſcendans, & que plus on remonte vers l'origine des Peuples, plus on remarque qu'ils conſervoient encore dans ces premiers tems les traces de cette Religion ſainte & primitive, qu'ils tenoient tous également de leur ſource commune, ainſi la conformité de la Religion des Pélaſges, dans les points dont il s'agit, avec celle des Scythes, en des tems ſi reculés, quand elle feroit conſtante, pourroit, peut-être, ſervir à prouver qu'ils venoient d'une même tige ; mais elle n'établit point que les Pélaſges fuſſent des Scythes, ni les Scythes des Pélaſges.

2°. Il feroit difficile que l'on eut eu des Statues, ou des Temples, dans un tems, où les Arts, qui les ont pour ainfi dire créés, étoient encore ignorés ; ainfi que les Pélafges n'en euffent point originairement, cela ne prouveroit pas qu'ils fuffent interdits par leur Religion.

3°. L'Hiftoire leur donne un Temple (38) dès le tems de Deucalion ; s'ils n'avoient point de Statue, une Colombe placée fur un chêne étoit *leur Idole ;* & en Italie, Denys d'Halicarnaffe remarque qu'ils confultoient un Pivert pofé fur une colomne de bois : qui ignore que les arbres, les colomnes, les pierres même, équivalurent long-tems aux Idoles & aux figures plus parfaites que l'Art n'avoit point encore appris à trouver dans la pierre & dans le bois ? Ajoutons enfin que, loin

(38) Plutarch. ubi fuprà.

d'abhorrer les Idoles, ce furent les Pélasges de qui les Athéniens apprirent les premiers des Grecs à consacrer certaines Statues infâmes à Mercure (39).

» Les sacrifices, *dit M. Pelloutier*, » s'offroient à Dodone, &, parmi » les Pélasgiens en général, par la » seule invocation du nom de Dieu. » C'étoit aussi un usage des Perses, » des Scythes, des Celtes ; ils n'érigeoient point d'Autels ; ils ne con» noissoient point les libations, ni les » autres cérémonies que les Grecs » pratiquoient dans leurs sacrifices ». Je ne sçai si ce que M. Pelloutier nous assure des Pélasges est bien vrai ; ce que je sçai, c'est qu'il ne nous en cite aucun garant ; car pour le passage du second Livre d'Hérodote qu'il transcrit en Grec dans ses Notes, s'il croit qu'il attribue l'u-

(39) Herod. lib. XI. cap. 51.

ſage, dont il parle, aux Pélaſges, il ne l'a pas entendu. Il ne ſignifie autre choſe, ſinon que les Pélaſges ſacrifioient originairement dans toutes les occaſions, en adreſſant leurs priéres aux Dieux, mais ſans leur donner à aucun ni nom, ni ſurnom particulier. E'θυον δὲ ϰ̀ πάντα πρότερον οἱ Πελασγοὶ θεοῖσι επευχόμενοι , . . , . ἐπωνυμίην δ' οὐδ' οὔνομα ἐποιεῦντο οὐδενὶ αὐτέων. Auſſi après avoir dit comment dans la ſuite ils leur donnerent des noms, il conclut que, depuis ce tems, lorſqu'ils ſacrifient, ils employent les noms des Dieux ἔθυον τοῖσι οὐνόμασι τῶν θεῶν χρεώμενοι.

Je n'examinerai point après cela ſi, parce que les Perſes n'avoient point d'Autel, M. Pelloutier eſt bien fondé à en refuſer aux Scythes & aux Celtes : je remarquai ſeulement que l'on en trouva dans le bois des Germains parmi les triſtes reſtes de la défaite de Varrus (40).

(40) Tac. I. cap. 62.

Lucain en met dans un bois auprès de Marſeille, qui n'étoient arroſés que de ſang humain (41) : les Scythes en conſacroient, auſſi-bien que des Temples, & même des Statues, au Dieu Mars, quoiqu'ils en refuſaſſent aux autres Dieux (42).

Je viens maintenant à la Langue des Pélaſges ; je trouve d'abord ici une liſte d'environ cinquante mots Grecs, comparés à autant de mots Tudeſques qui ont la même ſignification, ou, au moins, une ſignification analogue ; ſi on en veut davantage, on nous renvoye aux Gloſſaires, & l'on ſoutient que dans ces mots la conformité de la Langue Grecque avec la Tudeſque, un des Dialectes de l'ancien Scythe, ne peut être l'effet d'un pur haſard : cette conjecture, ajoute-t-on, eſt

(41) Lucan
(42) Herod. lib. IV.

particuliére au Grec & au Tudesque, & on ne sçauroit guéres goûter la pensée de ceux qui l'attribuent à une Langue commune, qui étoit en usage avant la dispersion des Peuples. On ne peut pas dire aussi, ajoute-t-on, que les Scythes ont emprunté ces mots de la Langue Grecque ; les Grecs étoient un Peuple nouveau en comparaison des Scythes. De ces raisonnemens enfin on nous laisse à conclure que ces mots étoient des restes de la Langue des anciens Pélasges, restes qui prouvent qu'elle étoit la même que celle des Scythes ou Celtes ; & par conséquent, &c. Je réponds d'abord avec Hérodote que l'on ignore entiérement quelle Langue parloient en effet les anciens Pélasges. Cet Historien, qui vivoit il y a plus de 2150 ans, dans un tems où il existoit encore des Pélasges, conjecturoit qu'elle étoit Barbare ; je ne

doute point, puisqu'il avoit examiné la chose avec soin, qu'il ne nous eut dit qu'elle avoit quelque relation avec la Scythique, si cela eut été ; il pensoit aussi que les Pélasges, qui s'étoient mêlés avec les Grecs, avoient perdu leur premiére Langue pour prendre celle des Grecs, & je ne puis me persuader que, s'ils en avoient conservé quelques mots, il soit possible de découvrir dans le Grec quels sont ces mots, pour les pouvoir ensuite comparer avec des mots Tudesques, ou Celtes, & en conclure une conformité de Langue entre les anciens Pélasges & les Celtes.

2°. Quoi qu'il en soit, la conformité que l'on trouve dans quelques mots de deux Langues de Peuples, qui ont été voisins, & qui se sont souvent mêlés ensemble par des migrations ou des Colonies, ne prouve point toute seule l'identité de ces

deux Peuples dans leur origine, ni que l'un d'eux ſoit venu de l'autre : ces mots ont pu paſſer dans un uſage commun par les liaiſons du commerce ou du voiſinage, ou par le mêlange des Peuplades : or il eſt certain que les Scythes & les Grecs s'avoiſinoient beaucoup ; il y avoit même au tems de Darius, fils d'Hyſtapes (43), des Nations Grecques entiéres parmi les Scythes (44), comme les Callipides ſur le bord du Boriſthéne (45), les Gélons parmi les Budins vers des lacs, qui étoient, ſi je ne me trompe, ceux qu'on trouve dans le Duché de Rézan vers la ſource du Don.

Ce n'eſt donc point par l'analogie de quelques mots Grecs & Tudeſques, que l'on pourroit prouver que les anciens Grecs parloient la

(43) Environ 520 ans avant J. C.
(44) Herod. lib. IV.
(45) Aujourd'hui le Dnieper.

Langue des Scythes, & étoient Scythes ou Celtes: mais du moins si une preuve de cette espéce pouvoit faire quelque impression, il faudroit que cette analogie fut si particuliére à ces deux Langues, que l'on ne pût la retrouver dans une autre absolument différente; & à cet égard M. Pelloutier a été assez malheureux pour ne rencontrer presque que des mots communs à plusieurs Langues, très-différentes certainement de la Scythique & de la Grecque; qu'il me suffise de lui en citer ici cinq ou six exemples qui m'ont paru plus frappans. Je mettrai d'abord, comme lui, le mot Grec, ensuite le mot Tudesque, leur signification en François & leur analogie, ou leur racine dans l'Hébreu, ou dans le Chaldaique.

ἔρα, *erde*, *la terre*. En Hébreu c'est *eres*.

πῦρ, *feuer*, *le feu*, eſt pris de l'Hébreu בצר *baar*, *il a brûlé*.

ὄχλος, *Volcx*, *le peuple*, ſignifie proprement *une multitude aſſemblée*, comme l'Hébreu קהל *cahal*; dont ὄχλος n'eſt qu'une tranſpoſition.

θύρα, *thur*, *la porte*, c'eſt la ſignification du הרע *thera*, dans la Langue Chaldaïque.

ἄξινη, *axt*, *une hache* : l'Hébreu *atſd* dans la même ſignification auroit bien autant de rapport au mot Grec que le mot Tudeſque. Il paroît qu'on pourroit tirer plus commodément le mot Grec de חצן *otſen* ou *oſſen*, qui ſe dit de toute ſorte d'*armes* en général, ſuivant quelques-uns. Guichard cite le mot Chaldéen הצונא *atſina*, dans la même ſignification qu'ἄξινη.

Κοβαλος, *kobalt*, *un lutin*. Κόβαλος en Grec, ſignifie *un impoſteur*, *un trompeur*. En ce ſens, Guichard le dérive de חבל prononcé *cabal*, qu'il inter-

préte *aſtutia ingenium :* ſuivant le Scholiaſte d'Ariſtophane *in ranis*, c'étoient proprement *des voleurs armés de maſſues*, en ce cas il ſeroit pris par tranſpoſition de בלה *calap malleus inſtrumentum ad percutiendum, ad perdendum ;* d'où Voſſius dérive en effet *clava*, *une maſſue.* Je pourrois prouver la même origine, & les mêmes rapports dans l'Hébreu à l'égard de πατὴρ, μήτηρ, θυγάτηρ, κεφαλὴ, &c. Mais je crois en avoir dit aſſez pour établir combien ces conformités de quelques mots dans les Langues, ſont peu concluantes par elles-mêmes, & je craindrois de fatiguer le Lecteur par l'étalage d'une érudition inutile ſi je pouſſois ces recherches plus loin. Ainſi il ne me reſte plus qu'à voir ſi M. Pelloutier aura été plus heureux à prouver l'origine Celtique des Pélaſges par la Mythologie Grecque.

Il s'arrêtera, dit-il, à la fable des

Géants, les Poétes les appellent quelques fois Géants & d'autres fois Titans : j'ai déja montré qu'il confond mal-à-propos les Géants & les Titans ; mais il faut lui passer ce point pour abréger : il n'en sera guéres plus avancé : il raconte que les Géants voulurent escalader le Ciel pour détrôner les Dieux ; qu'ils seroient venus à bout d'un dessein si impie, s'ils n'avoient été foudroyés par Jupiter, ou *assommés*, ou *percés* de fléches par les autres Dieux ; que Macrobe prétend que ces Géants étoient une troupe de gens impies qui nioient l'existence de la Divinité ; & que l'on accusa pour cette raison de vouloir détrôner les Dieux. » Pour moi, *continue-t-il*, je ne » doute point que ces prétendus » Géants ne fussent les Pélasges, que » les anciens nous représentent com» me des hommes d'une taille gigan» tesque ; on les appelloit Titans, » parce qu'ils se disoient descendus

» du Dieu Tis *ou* Teut. Ils entre-
» prirent de détrôner les Dieux :
» cela eſt vrai à la lettre, pourvu
» qu'on l'entende des Dieux étran-
» gers dont on voulut leur impoſer
» le culte : la Religion que les Phé-
» niciens & les Egyptiens trouve-
» rent en Gréce, différoit eſſentiel-
» lement de celle qu'ils y avoient
» établie. Les Pélaſges, adorant avec
» les Scythes & les Celtes des Dieux
» ſpirituels . . . . . accuſoient d'im-
» piété & d'etravagance ceux qui
» ſe figuroient des Dieux corpo-
» rels . . . . Etant dans ces idées, ils
» s'oppoſerent de tout leur pouvoir
» à l'introduction de la Religion que
» les Orientaux avoient apportée en
» Gréce ; par-tout où ils étoient les
» maîtres, ils briſoient les Idoles,
» détruiſoient les Temples . . . . C'eſt
» la raiſon pour laquelle on les ac-
» cuſoit de vouloir détrôner Jupi-
» ter . . . . . . d'entaſſer montagne ſur

» montagne. Une autre chose contribua à confirmer cette accusation ; c'est que les Pélasges tenoient ordinairement leurs Assemblées religieuses sur les plus hautes montagnes. »

Telle est la conjecture de M. Pelloutier, elle est digne assurément d'une imagination également vive & ornée, il ne lui manque qu'une application juste & solide. J'ai déja montré en effet qu'on ne voit dans aucun Ecrivain le nom de Titans ou de Géants attribué au Pélasges ; on ne lit non plus dans aucun, que les Pélasges fussent des hommes d'une plus grande stature que les autres, & rien ne porte à le présumer ; enfin, loin que les Pélasges ayent les caractéres d'impiété prétendue qu'on leur reproche, & qu'ils se soient opposés à l'*introduction* de la Religion, ou du culte que les Egyptiens ou les Phéniciens apportoient dans

la Gréce, ce furent eux qui s'y soumirent les premiers, & de qui les Grecs tinrent les Rits & les noms même de leurs Dieux. Παρα δὲ Πελα γῶν Ἕλληνες ἐδέξαντο ὕστερον. *Herod. l. 2. c. 51.*

Il ne prouve pas davantage que les Géants & les Titans fussent des Celtes; il n'est point vrai que les Celtes ou Scythes fussent plus grands que les Phéniciens ou les Egyptiens qui passerent dans la Gréce: on sçait au contraire très-certainement (puisque c'est par le témoignage de l'Ecriture) que les Phéniciens parurent redoutables aux Hébreux par leur grandeur, & que les véritables Géants même n'étoient point originairement une chose rare parmi eux. Voyez à ce sujet Bochart, *l. 1. de Phœnic. Coloniis, c. 1.*

Les Egyptiens ne peuvent pas non plus être considérés comme étant moins grands que les Celtes ou les Scythes. Aristote, dans un de ses problêmes,

problêmes, demande pourquoi, soit dans les Pays froids, soit dans les Pays chauds, les hommes sont ordinairement plus grands ? & il met la Gréce entre ces deux extrêmes ; ensorte que l'Egypte étant un des Pays qu'il appelle *chauds*, on doit juger que les hommes y étoient aussi grands que dans la Scythie, qui est au nombre des Pays *froids*. Mais on a quelque chose de plus précis encore ; c'est que les Ethiopiens, qui prétendoient que les Egyptiens étoient une de leurs Colonies, ou qui étoient eux-mêmes une Colonie d'Egyptiens, étoient les plus grands de tous les hommes (46).

Enfin, si, suivant Aristote, c'est de la température du Ciel que dépend la taille des hommes, & non pas d'un caractére propre à chaque

(46) Herod. lib. 3. Plin. lib. 2. c. 78.

Nation, les Scythes qui étoient dans la Gréce ne devoient point être d'une ſtature au-deſſus de la médiocre, ni s'attirer par leur taille le nom de Géants, & la réputation d'hommes d'une grandeur extraordinaire, puiſqu'ils étoient ſous un Ciel qui ne devoit produire que des hommes de médiocre grandeur.

La preuve tirée de la conformité du nom de Titans avec celui de Teutons, eſt trop équivoque pour s'y appuyer, ainſi je ne m'y arrêterai pas. M. Pelloutier auroit ſans doute trouvé des raiſons plus apparentes & mieux établies dans le Pere Pezron, qui a raſſemblé tout ce que les lumiéres & les forces de ſon génie ont pu rencontrer de plus ſpécieux en fait de conjectures, pour montrer que les Titans ſont les premiers Celtes. Je doute fort malgré cela qu'il eût perſuadé beaucoup de gens,

puisque de sçavans hommes (47) ont jugé que, pour réfuter le systême du Pere Pezron, il suffisoit de l'exposer ; d'ailleurs il resteroit toujours à M. Pelloutier à nous prouver que les Pélasges étoient ou Celtes ou Titans ; car, comme je crois l'avoir démontré, il n'a prouvé ni l'un ni l'autre.

LETTRE de M. PELLOUTIER à M. JORDAN, Conseiller-Privé du Roi (de Prusse), *& Vice-Président de l'Académie Royale des Sciences de Berlin* (1).

MONSIEUR,

IL est fort naturel qu'ayant lû mon *Histoire des Celtes*, vous souhaitiez de sçavoir ce que je pense des objec-

(47) Les Auteurs de la nouvelle Collection des Historiens de France, Préf. du Tom. I. p. 26.

(1) On trouve cette Lettre dans la *Bibliothéque Françoise* de du Sauzet, *Tom. XL. p.* 60-97.

tions qui m'ont été faites dans un Livre qui a paru nouvellement à Paris, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire des Gaules & de la France, par M. Gibert*, (Paris, 1744. *in*-12.)

J'aurai l'honneur de vous dire, Monsieur, que j'avois d'abord résolu de répondre en deux mots à M. Gibert dans la Préface du troisiéme Livre de mon Ouvrage, qui s'imprime actuellement en Hollande; mais, comme ce volume ne pourra voir le jour que dans le cours de l'année prochaine, & que vous me faites la grace de m'avertir que je semblerois convenir en quelque manière de la solidité des objections de M. Gibert, si je n'y répondois pas incessamment, je me hâte de satisfaire à ce que vous exigez de moi.

Avant toutes choses, je dois remercier M. Gibert de l'honneur qu'il me fait de m'associer à deux célébres

Auteurs qu'il a entrepris de réfuter dans ſon Ouvrage. L'un eſt M. le Gendre, Marquis de Saint-Aubin; l'autre, M. l'Abbé du Bos, que la France a perdu dans le cours de l'année paſſée. Quand M. Gibert ne m'auroit mis à la tête de ces Meſſieurs, que pour inſinuer que je ſuis celui des trois qui me ſuis le plus égaré, ce ſeroit toujours une conſolation pour moi d'apprendre que je me ſuis égaré en ſi bonne compagnie.

Il eſt vrai que l'honneur que M. Gibert me fait, en me joignant de quelque maniére que ce ſoit à de ſi grands hommes, eſt accompagné de divers complimens, qui ne vous paroîtront pas obligeans, & qui ſemblent démentir la politeſſe, dont on ſe pique tant à Paris. Il vous dira, par exemple (2), qu'*il n'eſt guères ju-*

(2) Gibert p. 1.

dicieux de supposer ce qu'il prétend que j'ai supposé. Il vous dira (3), parlant de mes recherches sur les anciens habitans de la Gréce, » qu'il est » étonné de ne trouver une conjec- » ture aussi nouvelle, soutenue que » par des conjectures encore plus ha- » sardées, par des citations mal enten- » dues, ou même tronquées, & par » des raisonnemens peu solides ». Il vous dira, en un mot (4), qu'il » est » fâcheux qu'un Livre, comme le » mien, joigne si peu de Logique à » tant d'érudition ». Mais d'un côté, M. Gibert, qui ne traite pas plus obligeamment MM. le Gendre & du Bos, ne laisse pas de me louer à sa maniére. Il m'attribue, par exemple (5), une » érudition capable d'imposer »; il approuve plusieurs de mes remarques; tout ce qui lui déplaît, c'est

(3) Gibert p. 134.
(4) pag. 149.
(5) Pag VII. de la Préf.

qu'ayant ramaſſé tant de matériaux, je n'aye pas appris à les mettre mieux à profit. De l'autre, il m'avertit (6) que » j'ai promis de regarder les cri- » tiques que l'on fera de mon Ou- » vrage, comme une preuve de l'at- » tention avec laquelle on l'aura lu ». Il conſent d'ailleurs (7) que » les Au- » teurs dont il a combattu les ſenti- » mens, & qu'il a tenté de rappro- » cher de la vérité, lui rendent le » même ſervice ». Si j'uſe de cette permiſſion, ce ne ſera aſſurément pas pour lui dire des choſes déſobligean- tes, mais uniquement pour lui faire comprendre qu'un Auteur, qui ne ſe croit pas exempt de fautes, auroit dû relever, avec plus de modeſtie, celles qu'il a cru remarquer dans les autres.

M. Gibert mérite encore ma re- connoiſſance par un autre endroit.

(6) Pag. 135.
(7) Pap. 243. not.

Ayant entrepris de me réfuter, il m'avertit effectivement d'une faute qui m'est échappée, & que je suis incapable de désavouer. » Je ne sais, dit- » il (8), où M. Pelloutier a trouvé » que, du tems d'Hérodote, les Ve- » nétes se disoient descendus des Mé- » des. Hérodote, qu'il cite, ne dit » rien de semblable ». La remarque est juste, & je conviens de bonne foi que je me suis trompé. Selon Hérodote (9), c'étoient les Sigynes, & non pas les Venétes, qui se disoient descendus des Médes. La version Latine de cet Auteur, que j'ai suivie, porte mal-à-propos, *Eos quoque* (scilicet Venetos) *se colonos Medorum dicere.* J'ai fait cette bévûe pour n'avoir pas eu sous les yeux, ou sous la main, le Grec d'Hérodote. J'ai coutume, quand je mets au net mes

(8) *Ibid.*

(9) Herodot. V. 9.

cahiers, de revoir sur les originaux tous les passages que j'ai cités. La remarque de M. Gibert m'avertit qu'il m'en est échappé quelques-uns. Ainsi je dois lui avoir une double obligation. Premiérement, parce qu'il m'avertit d'une faute que j'ai faite ; &, en second lieu, parce que l'avis qu'il me donne, me rendra plus attentif pour n'en plus commettre de semblables.

Je souhaiterois de pouvoir profiter de la même manière des autres avis de M. Gibert, & de lui donner, par-là, des preuves de ma parfaite docilité pour tous ceux qui entreprennent de me remettre dans le bon chemin. Mais puisqu'il me rend, *pag.* 11. *de la Préf.* la justice de croire que j'ai cherché la vérité, il me permettra de lui exposer les raisons qui m'empêchent d'acquiescer à ses remarques.

I. J'ai prouvé au long, dans mon

Ouvrage, que la plûpart des Provinces de l'Europe étoient autrefois remplies de Peuples Celtes. M. Gibert prétend que je me suis trompé. » Ce n'est pas, dit-il, *pag.* 2. 3. que » tous ces Peuples fussent ou Scythes » ou Celtes; mais le peu de connoissance que l'on avoit de leur Pays, » & d'eux-mêmes, faisoit que l'on » donnoit à tous le nom des premiers, » que le voisinage, le commerce, ou » la réputation avoit fait connoître, » comme l'assure disertement Strabon (10). C'est ainsi que des raisons semblables font donner chez » les Turcs le nom de Francs à tous » les Européens .... Hérodote connoissoit déjà des Peuples plus Occidentaux que les Celtes dans l'Eu-

(10) J'ai trouvé la même objection dans les *Antiquités de la Nation & de la Monarchie Françoise* p. 215. & dans les *Observations sur les Ecrits Modernes* Tom. XXIV. pag. 231. *Note de M. Pelloutier.*

» rope. Ariſtote les diſtinguoit des » Ibériens. Enfin, Polybe les ren- » fermoit entre les Alpes & les Pyre- » nées, comme ont fait, après lui, Cé- » ſar, Diodore, Tite-Live, Pompo- » nius Méla, Pline ... Sur la foi de » ces garans, l'on ne doit pas douter » qu'il ne faille reſtraindre le nom de » Celtes à une portion des Peuples » des Gaules, renfermée entre la » Seine & la Marne d'un côté, & la » Garonne de l'autre ».

Je réponds à M. Gibert que s'il avoit bien lu les Auteurs qu'il allégue, il y auroit trouvé tout ce qu'il me conteſte ici. Son objection a le défaut que les Logiciens appellent *Ignoratio Elenchi.* Jules-César (11) dit » que, de ſon tems, Les Latins » appelloient Gaulois les Peuples » qui demeuroient entre la Garon- » ne, la Marne & la Seine, & qui,

(11) Cæſar I. 1.

» dans leur Langue, portoient le » nom de Celtes ». J'ai fait, sur ce passage, plusieurs réflexions (12) auxquelles je pourrois renvoyer le Lecteur. Je pourrois ajouter que Jules-César, ni les Latins, ne se sont pas assujettis exactement à cette distinction; ils donnent souvent le nom de Gaulois à des Peuples qui, constamment, ne demeuroient pas entre la Garonne & la Seine. Pour abréger, je laisse tout cela. Je conviens que, du tems de Jules-César, on donnoit le nom de Celtique à une certaine contrée des Gaules, & le nom de Celtes aux Peuples qui demeuroient dans cette Contrée. Tite-Live (13), Pomponius Méla & Pline l'assurent, aussi-bien que Jules-César. Mais s'ensuit-il de-là, qu'il n'y eut aussi des Peuples Celtes

(12) Histoire des Celtes Liv. I. pag. 49. 54. 55. 265. 309. & suiv.

(13) Tit. Liv. V. 27.

en plusieurs autres Pays; &, si les Auteurs que cite M. Gibert, s'accordent à en placer dans d'autres Contrées, ma preuve ne demeurera-t-elle pas dans toute sa force ? Voyons donc ce que disent ces Auteurs.

Quoiqu'en pense M. Gibert, Polybe ne connoissoit point les Celtes de Jules-César. Il avoue, de bonne-foi (14), que » tout le Pays qui s'é» tend au Nord, depuis Narbonne » jusqu'au Tanaïs, étoit inconnu de » son tems. Il déclare nettement que » ceux qui en parloient autrement » étoient des ignorans & des impos» teurs. Les Celtes, dit-il, sont éta» blis dans le voisinage de Narbon» ne, & leur Pays s'étend jusqu'aux » Monts-Pyrenées ». Aristote dit la même chose dans un passage, où il fait mention *des Celtes qui sont an-*

(14) Polyb. III. p. 191

dessus de l'Espagne (15). Mais Polybe (16) place aussi des Celtes en Italie, & il remarque expressément (17) que les Celtes des Gaules, & ceux de l'Italie, étoient le même Peuple.

Diodore de Sicile (18) dit que les Celtes demeurent au-delà de Marseille, dans le cœur des terres, & que leur Pays s'étend de-là jusqu'aux Alpes & aux Pyrenées. Mais, un peu après, il parle aussi des Celtes qui étoient en Espagne; & il rapportoit, au vingt-cinquieme Livre de son Histoire (19), qu'Amilcar, ayant passé en Espagne avec une Armée de Carthaginois, y battit Istolatius & son frere, qui, tous deux, commandoient les Celtes établis dans ce Pays-là.

---

(15) Celtæ qui sunt super Iberiam. *De Generat. Anim. lib. II. cap. 8. p. 668.*

(16) Polyb. II. p. 106. 116. 118. 122. & 264.

(17) *Ibid.* 103.

(18) Diod. Sic. V. 214.

(19) Ap. Hoesch. in Exc. Legat. p. 169.

Pomponius & Pline (20) disent que les Celtes & la Celtique s'étendent depuis la Garonne jusqu'à la Seine. Mais le premier, parlant du Cap de Finisterre, que l'on appelloit alors le Promontoire Celtique, ne dit-il pas aussi que toute cette contrée est occupée par des Peuples Celtes : *Totam Celtici colunt ?* Le second ne place-t-il pas des Celtes dans l'Andalousie, dans le Portugal, & dans la Galice (21) ? Il me semble que ces deux Auteurs ont dû connoître l'Espagne, un peu mieux que les Turcs ne connoissent les parties Occidentales de l'Europe. Pomponius Méla étoit Espagnol, & Pline nous a laissé une description de l'Europe, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des Géographes.

---

(20) Pomp. Mela III. 1. Plin. Hist. Nat. IV. cap. 17. p. 482.

(21) Plin. III. 1. IV. 20.

Enfin je trouve dans Strabon (22), que » l'on appelle Celtes les Peu-» ples qui demeurent depuis les » Monts Pyrenées jusqu'à la Mer » voisine de Marseille & de Narbon-» ne, & qui s'étendent de-là jusqu'à » une partie des Alpes ». Quelques pages après (23), je trouve encore que » l'on appelloit autrefois Cel-» tes les Gaulois de la Province » Narbonnoise, & qu'il y a appa-» rence que c'est de-là que le nom » de Celtes passa à tous les Gaulois, » à qui les Grecs donnerent, à l'i-» mitation des Marseillois, le nom » du Peuple le plus connu, & le » plus célebre des Contrées ». Mais, au reste, le même Strabon avoit beaucoup de penchant à croire que les Celtes, les Belges, & même les Germains, étoient originairement le

(22) Strabo IV. 16. 177.
(23) *Ibid.* 189.

même Peuple (24). Il plaçoit, d'ailleurs, des Celtes en Espagne, le long de la mer Adriatique (25), & dans tous les Pays qui sont au Midi du Danube (26).

Je crois avoir répondu suffisamment à la premiere objection de M. Gibert. Voici le précis de ma réponse. Du tems d'Aristote & de Polybe, on donnoit le nom de Celtes aux Peuples de la Province qui, dans la suite, fut appellée la Gaule Narbonnoise. Du tems de Jules-César, on le donnoit aux Peuples qui demeuroient entre la Seine, la Marne & la Garonne. Mais les Auteurs les mieux instruits, ne laissent pas de reconnoître qu'il y avoit des Celtes dans un grand nombre d'autres Contrées. Je ne sçai, au reste, si M. Gibert a suivi les régles d'une

(24) *Voy.* Hist. des Celt. Liv. I. p. 60. 61.317.
(25) Strabo VII. 310.
(26) *Ibid.* 296.

bonne Logique, en alléguant, pour me réfuter, un paſſage d'Hérodote, qui, dans cet endroit, ne ſçavoit abſolument ce qu'il diſoit. » Héro-» dote, s'il en faut croire M. Gi-» bert, connoiſſoit déjà des Peu-» ples plus Occidentaux que les Cel-» tes dans l'Europe ». Ce paſſage fait-il quelque choſe contre mon ſentiment? M. Gibert prétend-il en conclure que les Celtes d'Hérodote demeuroient à l'Orient de l'Eſpagne, entre la Garonne & la Seine? Si cela eſt, il eſt bien loin de ſon compte. Faites-moi la grace, Monſieur, de jetter les yeux ſur les paroles d'Hérodote, que vous trouverez au bas de cette page (27). Vous

(27) Iſter enim fluere incipiens à Celtis, atque Pyrene urbe, mediam ſcindit Europam. Celtæ autem ſunt extrà columnas Herculis, Cyneſiis finitimi, qui omnium in Europâ ad occaſum habitantium ultimi ſunt. *Herodot II:* 33. Iſter totam perfluit Europam, incipiens à Celtis, qui ultimi omnium in Europâ ad polis occaſum

avouerez que si j'étois capable de m'en prévaloir, je pourrois m'en servir aussi pour montrer que les Celtes demeuroient à l'Orient de la Garonne & de la Seine, puisque les sources du Danube étoient dans leur pays. Je pourrois en tirer encore une merveilleuse induction pour la vaste étendue de la Celtique, puisque les Celtes établis autour des sources du Danube, demeuroient en même-tems au-delà des Colonnes d'Hercule, dans le voisinage des Cynésiens, qui avoient leurs établissemens autour du *Sacrum Promontorium*, c'est-à-dire, autour du Cap de Saint-Vincent, dans le Royaume des Algarves. Comme je serai obligé de revenir encore à ce passage d'Hérodote, pour relever d'autres bévûes que j'y ai remarquées, & dont M. Gibert se déclare le défenseur, vous trouve-

habitant post Cynetas, totamque permensus Europam, & transverso ingreditur Scythiam. *Herodot. IV.* 49.

rez bon que je ne m'y arréte pas ici.

II. Je n'ai qu'un mot à dire sur tout ce que M. Gibert remarque, *page* 4, par rapport à l'étendue du nom de Gaulois ou de Galates, non-seulement parce qu'il ne me combat pas directement dans cet endroit, mais aussi parce qu'un passage de Pausanias éclaircit tout cela beaucoup mieux que M. Gibert ne le fait ici. Pausanias pose en fait (28) que les noms de *Galates* & de *Celtes* désignent un seul & même Peuple, avec cette différence, que le nom de *Celtes* est l'ancien nom de la Nation, au lieu que celui de *Gaulois* est beaucoup plus moderne. Il résulte nécessairement de-là que le nom de *Galates* doit avoir une étendue beaucoup plus grande que celui de *Celtes*. Dans les tems les plus reculés, on ne connoissoit qu'un petit nombre de Peuples Celtes; par

(28) Pausan. Attic. III. p. 10.

exemple, ceux qui demeuroient autour de Marseille, du Guadiana & des sources du Danube. Dans les tems postérieurs, on en découvrit plusieurs autres dans les Gaules, en Italie, en Illyrie, & on les appella Gaulois ou Galates, parce que ce nouveau nom avoit succédé à celui de Celtes. Polybe s'assujettit à cet usage. Il employe plus souvent le nom de Galates que celui de Celtes; mais il confond aussi quelquefois les deux noms. Il dit (29) qu'Annibal passa l'hiver dans la Celtique, c'est-à-dire, dans le Pays des Gaulois établis en Italie. Je ne sçais, au reste, où M. Gibert a trouvé ce qu'il dit, *page* 6, que » les Latins n'éten» doient, tout au plus, le nom de » *Galli*, qu'aux Peuples qui sont » entre le Rhin & les Pyrenées, » mais jamais à d'autres ». Il me semble que les Gaulois, *Galli*,

(29) Polyb. lib. II. p. 120. lib. III. p. 229.

dont il eſt tant parlé dans l'Hiſtoire Romaine, ceux qui prirent Rome & contre leſquels la République ſoutint de ſi cruelles guerres juſqu'au tems d'Annibal, ne demeuroient pas entre le Rhin & les Pyrenées, non plus que ceux que Cn. Manlius vainquit en Aſie, & qu'il appelle toujours Gaulois, *Gallos* (30).

III. La troiſieme objection de M. Gibert, *page* 8, regarde un paſſage de Diodore de Sicile, dans lequel j'ai relevé trois fautes fort mal à propos, s'il faut en croire mon Cenſeur. Voyons s'il a raiſon, & afin qu'il ne m'accuſe pas de chicaner, rapportons le paſſage tel que M. Gibert le rétablit lui-même ſur un Manuſcrit de la Bibliothéque de S. Germain des Prés. » Il eſt bon d'avertir ici d'une choſe que pluſieurs » ignorent. On appelle *Celtes* les

(30) T. Liv. XXXVIII. 17.

» Peuples qui demeurent au-dessus » de Marseille, dans le cœur du » Pays, près des Alpes, & encore » du côté droit des Pyrenées (31). » On donne, au contraire, le nom » de *Galates* aux Peuples qui de- » meurent au-dessous de la *Celtique* » (32), vers le Midi, du côté de » l'Océan & du Mont Hercynien, » & en général à tous les Peuples » qui s'étendent de-là jusqu'à la Scy- » thie. Cependant les Romains don- » nent en commun à tous ces Peu- » ples le nom de *Galates* ».

J'ai dit (33) qu'il y avoit, dans ce passage de Diodore de Sicile, trois fautes. » Premiérement il met le Mi- » di pour le Septentrion, à moins » que ce ne soit, comme je le soup-

---

(31) M. Gibert traduit *jusqu'à la droite*, mais le Grec ne dit pas cela ἐπὶ τὰ δεξιά.

(32) M. Gibert traduit, *soit vers le Midi*, mais la disjonctive n'est pas dans le Grec.

(33) Histoire des Celt. Liv. I. p. 52-54.

» çonne, une faute de Copiste ». La faute me paroît des plus palpables. Diodore de Sicile détermine la situation de la Celtique par les bornes qu'elle avoit au-dessus & au-dessous, au Midi & au Septentrion. Il dit » qu'elle étoit située au-dessous de » Marseille, dans le cœur du Pays ». Elle avoit donc au-dessous, vers le Midi, la Ville & le Territoire de Marseille, & outre cela les Alpes d'un côté & les Pyrenées de l'autre. Cela est exactement vrai. Elle avoit au dessus, vers le Septentrion, les Provinces qui sont du côté de l'Océan, la Forêt Hercynie & plusieurs Peuples Gaulois, dont le Pays s'étendoit jusqu'à la Scythie. C'est encore ce que personne ne contestera. Si l'Historien a mis ici le dessous pour le dessus, le Midi pour le Septentrion, il est clair que c'est une faute, &, comme je le crois, que c'est une faute de Copiste.

Ce n'eſt point cela, répond M. Gibert, *page* 10. » Diodore ne don- » ne le nom de Celtes, comme Po- » lybe & Céſar, qu'à ceux à qui il » étoit propre, c'eſt-à-dire, à une » troiſiéme partie de la Gaule ren- » fermée dans le milieu des terres, » entre la Garonne & la Seine, de- » puis les Alpes juſqu'au commen- » cement des Pyrenées. Au deſſous » d'eux, vers le Midi, étoient les » Aquitains; vers l'Océan, ou le » Septentrion, les Belges & les Ger- » mains ».

Je réponds deux choſes à M. Gibert. Premiérement, s'il étoit vrai que Diodore de Sicile eut voulu exprimer ce que M. Gibert lui fait dire, à l'aide de ſes Supplémens, il auroit décrit la ſituation de la Celtique d'une maniére qui ne conviendroit pas à un Hiſtorien & à un Géographe, & que l'on pardonneroit à peine à un Ecolier. Après

avoir marqué toutes les limites que la Celtique avoit au-dessous, vers le Midi, les Alpes, Marseille, les Pyrenées, il aura ajouté, fort gravement, qu'il va parler des Pays qui sont au-dessous de la Celtique, vers le Midi ; &, en même tems, il aura passé, d'un plein saut & sans en avertir, au-dessus, au Septentrion, à la Forêt Hercynie, à l'Océan. Voilà, assurément, une confusion qui n'est pas pardonnable, & que je n'ai garde d'imputer à un Historien qui s'exprime, partout ailleurs, avec beaucoup de clarté & de précision.

Je réponds, en second lieu, qu'il n'est pas possible que Diodore de Sicile ait voulu dire ce que M. Gibert lui attribue. Selon cet Historien, les Celtes occupoient le Pays qui est à la droite des Pyrenées. Ils avoient donc au Midi, non pas les Aquitains, mais les Pyrenées même. Les Celtes de Diodore de Sicile sont ceux de

Polybe, c'eſt-à-dire, les Peuples de la Gaule Narbonnoiſe. C'eſt pour ne l'avoir pas apperçu, que M. Gibert enchérit ici ſur la faute de l'Hiſtorien qu'il a entrepris de défendre.

La ſeconde faute que j'avois relevée (34) dans le paſſage dont il eſt queſtion, c'eſt que » Diodore de » Sicile fait de la Forêt Hercynie » une Montagne de ce nom ». Ici M. Gibert prétend m'accabler tout entier ſous le poids de ſa vaſte érudition. » Comment, dit-il *page* 11, M. » Pelloutier ignore-t-il qu'il y a, en » effet, des Montagnes Hercyniennes, & ſuivant les Anciens, & » ſuivant les Modernes? Comment » ne l'a-t-il pas appris, je ne dis » point des Scholiaſtes d'Appollo» nius de Rhodes, & de Denys le » Périégéte, ou de Denys lui-même; je ne dis point de Pline, mais

(34) Hiſtoire des Celt. Liv. I. p. 55.

» d'Ortélius, dans son Dictionnaire,
» ou de Cluvier, dans son *Introduc-*
» *tion à la Géographie, Liv. III, Ch. 5,*
» où il dit, après Pline, que c'é-
» toient les plus célebres Montagnes
» de la Germanie, *Montium nobilis-*
» *simum jugum Hercynium Boihæmum*
» *cingens, qui & Sudeti Montes;* & si
» M. Pelloutier avoit même été cu-
» rieux de connoître davantage ces
» Montagnes, Conradus Celtès lui
» en avoit fourni des descriptions as-
» sez amples, en prose & en vers;
» ainsi il n'y a encore ici rien à cri-
» tiquer dans Diodore de Sicile ».

Je montrerai, tout à l'heure, à M. Gibert que je sçavois tout ce qu'il a crû m'apprendre ici. Mais je sçavois aussi plusieurs autres choses auxquelles ce Sçavant n'a pas fait attention, & dont il est juste de l'instruire.

Il y a dans notre voisinage, du côté de la Principauté de Halberstadt,

une chaîne de Montagnes, que les gens du Pays appellent *le Hartz*, & que les Géographes Modernes ont jugé à propos de nommer *Montes Hercynios*. Je sçavois cela pour l'avoir vu. Mais je sçavois aussi, 1°. que Diodore de Sicile devoit donner pour limites à la Celtique, ou, pour mieux dire, aux Gaules, une Forêt qui commençoit au Pays des Helvétiens, des Németes & des Rauraques (35), & non pas des Montagnes situées dans le cœur de l'Allemagne. M. Gibert ne s'apperçoit-il pas de la contradiction où il tombe lui-même ? Il renferme d'abord les Celtes entre la Garonne & la Seine. Ensuite, pour excuser Diodore de Sicile, il les transporte au-delà du Rhin, & jusqu'en Saxe.

2. Je sçavois, en second lieu, que Diodore de Sicile n'a pu faire men-

(35) Cæsar VI. 25.

tion de notre Mont Hercynien; qui étoit inconnu de ſon tems, auſſi-bien que tout le reſte de la Grande Germanie.

3. Je ſçavois, enfin, que Diodore de Sicile a ſuivi de très-mauvais Mémoires, dans tout ce qu'il a dit du prétendu Mont Hercynien. » L'O-» céan, dit-il (36), qui baigne les » Gaules, vis-à-vis des Monts Her-» cyniens, eſt rempli de pluſieurs » îles, dont la plus conſidérable eſt » celle de la Grande-Bretagne ». Cela eſt-il vrai, ſoit qu'on l'entende ou de la Forêt Hercynie, ou de nos Monts Hercyniens? Diodore croyoit qu'il y avoit, le long de la Mer Océane, du côté de la Normandie, de la Picardie & de la Flandre, une chaîne de Montagnes qui portoit le nom de *Mont Hercynien.* Mais ce Mont a-t-il jamais exiſté ailleurs que

(36) Diod. Sic. V. 208.

dans l'imagination de l'Historien, ou, si vous voulez, dans celle d'Aristote (37) qu'il a copié dans cet endroit ? Diodore ajoute que » les » *Monts Hercyniens* sont les plus hau» tes Montagnes de l'Europe ». Cela est-il plus vrai que le reste ? J'ai vu les *Alpes*, & les Montagnes *du Hartz*, qui ne sont, assurément, que des Collines en comparaison des premiéres. M. Gibert doit donc me savoir gré, qu'au lieu de relever toutes ces fautes, en parlant du *Mont Hercynien*, je n'en aye touché qu'une seule.

Pour la rareté du fait, écoutons, présentement, les Anciens & les Modernes, que M. Gibert appelle à son secours, pour défendre la bévue dont il s'agit, & voyons qui de nous deux y gagnera. Commençons par les Anciens.

(37) Aristot. Meteorolog. lib. I. c. 13. p 336.

Apollonius de Rhodes (38) fait remonter aux Argonautes le Danube, & les fait passer de-là dans le Golfe de Venise, par un bras du Danube qui se jette dans la Mer. Ensuite ces célébres Navigateurs entrent dans le Pô, & tout de suite dans le Rhône, qui communique au Pô par l'une de ses branches. Pendant qu'ils voguoient sur le Rhône, peu s'en fallut qu'il ne leur arrivât un grand malheur. Ils tomberent dans l'une des branches du Rhône, qui les auroit conduits à la Mer Océane, d'où ils ne feroient jamais revenus. Mais, heureusement, Junon leur cria de l'*Ecueil Hercynien*, & poussa leur vaisseau dans le bras du Rhône qui traverse le Pays des Celtes & des Ligures (39). Le Scholiaste de ce merveilleux Géographe, pour ne

(38) Apoll. Rhod. Argon. lib. IV. v. 290. & seq.

(39) *Ibid.* v. 640.

pas donner un démenti à ſon Auteur, paſſe par là-deſſus, comme chat ſur braiſe, & dit (40) que cet *Ecueil Hercynien* eſt une Montagne des Celtes, ou une Forêt. Voilà donc la premiére autorité de M. Gibert. Le Scholiaſte d'Apollonius de Rhode, ſelon lequel le *Mont Hercynien* étoit une Montagne de l'Italie, comme l'Auteur de l'*Etymologicum magnum* (41), auſſi-bien qu'Etienne de Byſance (42), l'ont fort bien remarqué.

Denys le Périégéte (43) parle de la Forêt Hercynie, autour de laquelle les Peuples Germains voltigeoient, Ἑρκυνίου δρυμοῖο παραθρώσκοντες ὀρόγκους & le Scholiaſte dit là-deſſus, que les Germains demeuroient autour de la Forêt Hercynie, près de l'Océan Septentrional. Il eſt vrai

(40) Schol. Apoll. p. 446.
(41) Etym. Mag. p. 375.
(42) Steph. de Urb. p. 351.
(43) Dionyſ. Perieg. v. 286.

que le même Scholiaste remarque ailleurs (44) que les Grecs disent, au singulier & au pluriel, le *Mont Pyrenée* & les *Monts Pyrenées*, & qu'ils en usent encore de la même maniere, par rapport aux mots d'*Alpe* & d'*Hercynie*. Mais tout ce que cela prouve, c'est que le Scholiaste de Denys, sçavoir Eustathius, Archevêque de Thessalonique, qui écrivoit dans le douziéme siécle, croyoit encore, sur la foi de Diodore de Sicile, qu'il y avoit prés de l'Océan Septentrional une Forêt, ou une chaîne de Montagnes, que l'on appelloit *Hercyniennes*.

Mais Pline, au moins, n'a-t-il pas dit (45) que » les plus célébres » Montagnes de la Germanie étoient » les *Hercyniennes* »? Je réponds que M. Gibert n'a traduit de cette

(44) Schol. Dionys. Perieg. p. 55.
(45) Plin. IV. 14.

maniére le passage de Pline, que pour l'avoir examiné trop superficiellement. Pour abréger, je renvoye au Commentaire même de Pline, qui lui apprendra que le mot de *Jugum*, ne signifie pas ici une chaîne de Montagnes, mais une chaîne d'arbres, de racines & de broussailles. *In eadem Septentrionali plagâ, Hercyniæ sylvæ roborum vastitas, intacta ævis, & congenita mundo, prope immortali sorte, miracula excedit. Ut alia omittantur fide caritura, constat attolli colles occursantium inter se radicum repercussu*, &c. Plin. XVI. 2.

Voilà ce que j'avois à remarquer par rapport aux anciens Géographes que M. Gibert m'oppose. A l'égard des Modernes, vous avez remarqué, Monsieur, que je n'en ai presque cité aucun dans mon Livre, non pas même l'excellent Ouvrage de Cellarius, parce que je me suis fait une loi de puiser dans les sources,

Ainsi je pourrois les abandonner tous à M. Gibert. Cependant, comme la digression ne sera pas longue, voyons ce qu'Ortélius, Cluvier & Conrad Celtès, auroient pu m'apprendre.

Je ne sais de quelle Edition du Dictionnaire d'Ortélius s'est servi M. Gibert : la mienne dit positivement le contraire de ce que mon Censeur attribue à ce Géographe. Voici ses propres paroles (46). » Diodore place dans les Gaules, » vis-à-vis de l'île de la Grande-» Bretagne, des *Monts Hercyniens*, » mais je les tiens pour fabuleux ».

Cluvier, dans l'endroit cité par M. Gibert (47), parle, premiérement, de la *Forêt Hercynie*, qui couvroit autrefois la plus grande partie de la Germanie. Il prétend qu'on

(46) Ortel. Thes. Geogr. Edit. Hanov. 1611.
(47) Cluver. Introduct. Geogr. lib. III. cap. 5. p. 208, 209.

donnoit ſurtout ce nom à la Forêt qui entouroit la Bohéme. C'eſt de quoi il ne s'agit point ici. Enſuite il fait mention des célébres *Monts Hercyniens*, qui environnent toute la Bohéme, & que l'on appelle auſſi les *Monts Sudites.* Ces Monts Sudites ſéparent la Bohéme de la Siléſie. Ainſi voilà aſſurément une belle autorité, pour juſtifier Diodore de Sicile. Au reſte, pour connoître à fond le ſentiment de Cluvier, il ne falloit pas citer ſon Abrégé, où pluſieurs ont mis la main, mais ſon grand Ouvrage *de Germaniâ antiquâ* (48), où la matiére eſt traitée *ex profeſſo*, mais auſſi d'une maniére qui ne favoriſe point l'opinion de M. Gibert.

Enfin Conrad Celtes (49) diſtingue formellement la *Forêt Hercy-*

(48) Cluver. Germ. Ant. l. III. c. 47. p. 702.
(49) Ap. Schard. in ſcript. Rev. Geom. T. I Edit. Gieſſen, 1673.)

nie, qui commençoit dans le voisinage des Alpes, du Mont Hercynien qui étoit dans le cœur de la Germanie:

Sed nemus Hercynium, montes & ab Alpibus orti,
Cum ramis totam se diffudere per oram....
Hercyniumque jugum medio Germania tracta,
Erigit, & multis dispergit cornua terris.

Quoiqu'il en soit, tout cela ne fait rien à mon sujet. J'avois uniquement à prouver que Diodore de Sicile plaçoit mal-à-propos des Monts Hercyniens le long de la Mer Océane, & que par conséquent ma censure étoit juste.

S'il falloit, après cela, décider entre les Modernes, je m'en tiendrois à Ortélius, & à M. de la Martiniere, qui dit, au mot *Hercynius Saltus*, que les Montagnes d'Hercynie, répandues dans toute l'Allemagne, sont une chimére.

Voici la troisiéme faute que j'avois relevée dans le passage de Dio-

dore de Sicile, qui fait le sujet de cette discussion. » Il prétend, disois-» je, (*Hist. des Celtes*, *pag.* 55) que » les Peuples qui demeuroient autour » de cette Montagne, & jusques dans » la Scythie, portoient le nom de » Gaulois, ou, comme disent les » Grecs, de Galates. Il se trompe. Les » Gaulois étoient en deçà du Rhin. » Les Peuples qui étoient au-delà de » ce fleuve, furent d'abord appellés » Scythes, ensuite Celtes, & enfin » Germains, au lieu que le nom de » Gaulois leur est donné très-rare-» ment. «

M. Gibert ne convient pas de la solidité de cette remarque. » Mais » plutôt, dit-il *pag.* 12, M. Pellou-» tier se trompe lui-même. « Cela est fort possible. Mais, pour me refuter, & pour faire voir que je me suis trompé, M. Gibert auroit dû prouver que les Auteurs plus anciens que Diodore de Sicile, ont toujours

donné, ou au moins fort souvent, aux Peuples de la Germanie, le nom de Galates, & point du tout, ou au moins fort rarement, celui de Celtes. Quand il l'aura fait, je lui donnerai gain de cause; & en attendant ses preuves, je le prierai seulement de cotter les pages ou les Chapitres des Auteurs qu'il alléguera. Il faudroit être bien de loisir pour vérifier les citations d'un Sçavant, qui vous renvoye au IV Livre de Strabon, au III[e] Livre de Polybe, & ainsi des autres. Au lieu de me refuter de cette maniére, qui étoit la seule naturelle, M. Gibert employe des raisonnemens, qui, au lieu de combattre mes sentimens, semblent au contraire les confirmer.
» Mais plutôt, dit-il, *pag.* 12. M.
» Pelloutier se trompe lui-même;
» l'on n'a appellé les Peuples d'au-de-
» là du Rhin, Scythes ou Celtes, que
» par ignorance, ou par erreur; &

» dans des tems où l'on n'avoit pas
» pas encore pénétré dans ces con-
» trées, & où l'on ne pouvoit par
» conséquent sçavoir leur vérita-
» ble nom. « C'est donc à dire que ce n'est pas moi qui me suis trompé, mais les Anciens, qui, par ignorance ou par erreur, ont donné le nom de Celtes aux Peuples de la Germanie. Continuons d'entendre M. Gibert. » Si Appien, & Dion-
» Cassius, ou d'autres, les ont de-
» puis appellés Celtes, c'est en se
» conformant, comme l'avoue Dion,
» à cet usage très-ancien « Πάνυ ἀρχαῖον. Voilà précisément ce que j'ai dit. L'usage le plus ancien étoit de les appeller Celtes & non pas Galates, comme Diodore de Sicile l'avance mal-à-propos. » Mais, dit-
» on, Appien, Dion-Cassius & les
» autres, auroient peut-être moins
» goûté cet usage, s'ils eussent fait
» attention, qu'en matiére de Géo-

» graphie, les nouvelles découver-
» tes que font des Voyageurs exacts,
» sont plus sûres que de vieilles opi-
» nions qui ne naissent que le l'i-
» gnorance, ou qui ne sont bâties
» que sur des conjectures. « Tout cela sera très-vrai, quand il s'agira de déterminer le cours d'un Fleuve, la hauteur d'une Montagne, la position ou la grandeur d'une Ville. Mais un Géographe, un Voyeur moderne peut-il m'apprendre sous quel nom on désignoit les Germains avant le tems de Jules-César & de Diodore de Sicile? M. Gibert a grande raison de dire que je suis un mauvais Logicien; car j'avoue de bonne foi que je ne comprend rien à tout cela.

IV. Je passe à une autre remarque de M. Gibert, qui ne m'arrêtera qu'un moment. » Il ne faut pas, dit-
» il, *pag.* 14. avec quelques moder-
» nes, traiter de visions toutes les

» étymologies que l'on tire des » Langues Orientales, même pour » les noms des Pays Occidentaux.

Je m'imagine que cette réflexion me regarde. La plûpart des Etymologistes, tant Anciens que Modernes, sont, à mon avis, de grands visionnaires, & la plûpart de leurs Etymologies sont de pures visions. J'aurai occasion dans la suite de passer en revue les Etymologies Orientales de M. Gibert, & d'examiner en même tems le fondement sur lequel elles sont appuyées. C'est que les Phéniciens ont fait des établissemens dans les Gaules. Nous verrons alors s'il est à propos de faire ici une exception en faveur de M. Gibert. Pour le présent, je ne dois penser qu'à me défendre, & non pas à attaquer mon adversaire.

V. Ce que j'ai dit des noms que les Peuples Celtes ont porté, fournit à M. Gibert la matiére d'une ob-

jection que vous trouverez à la page 16 de son Livre. » Quant au » nom de Gaulois, *Galli*, il semble » que l'on ne doive en chercher l'é» tymologie que dans le Latin, puis» que César nous dit encore que ce » nom leur étoit donné par les Ro» mains en leur Langue: *Nostra Gal» li appellantur.* Il n'est guères judi» cieux de supposer que César a » avancé, au hasard, que ce nom » étoit Latin, ou a jugé, sans » connoissance de cause, qu'il n'étoit » pas Celtique «.

Tout ce que j'ai dit sur cet article, (*Hist. des Celt, Liv.I. pag.* 265.) » c'est que Jules-César ne décidoit » pas si le nom de Gaulois étoit en » lui-même Grec, Latin, ou Celte«. Je suis encore aujourd'hui dans les mêmes idées. Il est vrai encore qu'il ne seroit guères possible de nier ce que Jules-César pose en fait, comme étant de notoriété publique;

mais seroit-il plus judicieux de lui faire dire une chose à laquelle il n'a jamais pensé ? Cet Auteur indique en passant l'usage reçu de son tems. „ Nous appellons, en notre Langue, „ Gaulois les Peuples qui, dans la „ leur, prennent le nom de Celtes ". (50) C'est un fait dont je ne disconviens point. Mais c'est aussi, à mon avis, tout ce qu'on peut tirer de ce passage. Car, au reste, ce grand personnage „ qui passe pour un des plus „ sçavans des Romains dans sa Lan-„ gue, & qui avoit vécu dix ans „ chez les Celtes „ (51), n'étoit pas homme à se mêler de discussions sur l'origine du mot de *Galli*, pour décider s'il étoit Latin ou Celte. En un mot, je crois que Jules-César parle, comme on a toujours parlé, & que M. Gibert lui fait dire des

(50) Cæsar I. I.
(51) Gibert. p. 16.

choses auxquelles nous ne penserions point, si nous nous exprimions dans les propres termes de Jules-César. Quand les Auteurs Latins disent, » qu'ils appellent, dans » leur Langue, *Grecs*, les Peuples » qui, dans la leur, prennent le nom » d'*Hellénes*, « prétendent-ils pour cela que le nom de *Grecs* soit Latin d'origine ? Si M. Gibert disoit que les François appellent *Allemands* les Peuples, qui, dans leur Langues, se nomment *Teutschen* ou *Tudesques*, faudroit-il conclure de-là que l'origine du nom d'*Allemand* doit être cherchée dans la Langue Françoise, plutôt que dans la Germanique ? Si je disois que nous nommons *Moscovites* des Peuples, qui, dans leur Langue, se nomment toujours *Russes*, s'ensuivroit-il de-là que le nom de *Moscovite* est Allemand ou François ?

VI. Voici, Monsieur, une nouvelle

objection qui paroît avoir d'abord plus de fondement que les précédentes. Je vais la rapporter dans les propres termes de M. Gibert, *pag.* 41. » *Le Danube*, dit Hérodote (52), » *a son cours depuis le Pays des Celtes & la Ville de Pyrrhène .... Les* » *Celtes demeurent au-dessus des Colonnes d'Hercule, & confinent aux* » *Cynétes, qui sont le dernier Peuple* » *que l'on trouve à l'Occident de l'Europe.* Ce sont les Celtes même » que M. Pelloutier a cru qu'Hérodote plaçoit à l'extrémité occidentale de l'Europe, & non pas les » Cynétes. Mais il s'est trompé. Il » suffit de jetter les yeux sur le texte » Grec pour s'en convaincre «.

Pour éclaircir le fait, commençons par rapporter les deux passages d'Hérodote que j'ai cités (53) dans

(52) Herodot. lib. 2. cap. 33. lib. IV. cap. 49.
(53) *Hist. des Celt. Liv. I. p.* 19.

l'endroit que M. Gibert juge à propos de critiquer. Le premier porte (54): » Les sources du Danube sont dans » les Pays des Celtes, près de la » Ville de Pyrrhéne. Ce fleuve cou- » pe l'Europe en deux parties éga- » les. Les Celtes demeurent (55) » au-delà des Colonnes d'Hercule, » & confinent aux Cynésiens, qui » sont le dernier Peuple de l'Euro- » pe du côté de l'Occident. Le se- » cond passage dit que le Danube » traverse toute l'Europe, & que » ses sources sont dans le Pays des » Celtes, qui sont, après les Cy- » nésiens, le dernier Peuple de » l'Europe du côté de l'Occident » (56). En fondant ensemble ces deux passages d'Hérodote, j'ai dit (*Histoire des Celtes*, *Livre* I.

---

(54) Herodot. II. 33.

(55) ἔξω au-delà, & non pas au-dessus comme M. Gibert a traduit.

(56) Herodot. IV. 49.

pag. 19.) que », selon cet Historien, » les Celtes demeuroient au-delà » des Colonnes d'Hercule, qu'ils » étoient voisins des Cynésiens & » le dernier des Peuples qui fut éta- » bli en Europe du côté de l'Occi- » dent «. J'avoue que, pour plus grande précision, j'aurois dû ajouter *après les Cynésiens.* Si je ne l'ai point fait, c'est que je ne voulois pas relever une petite inexactitude qui est échapée à l'Historien, & qui forme une espéce de contradiction entre les passages que vous venez de lire. Le premier dit que » les Cel- » tes demeurent au-delà des colon- » nes d'Hercule. « Cela est vrai. Le Peuple, dont il s'agit, avoit ses établissemens vers l'embouchure du Guadiana, au lieu que les Anciens placent les Colonnes, d'Hercule au Détroit de Gibraltar ou à l'Isle de Cadix. » Ces Celtes étoient » voisins des Cynésiens, qui sont le

» dernier Peuple de l'Europe du » côté de l'Occident. « Cela est vrai » encore. Les Cynésiens demeuroient autour du *Promontorium Cuneum*, qui est le *Cap de Saint Vincent* dans le Royaume des Algarves. Le second passage porte que » les Celtes sont le dernier Peuple » de l'Europe du côté de l'Occi» dent μετα Κυνητας, *après les Cynésiens.* « Ne falloit-il pas dire *avant les Cynésiens*, ou *à l'exception des Cynésiens*; & ces mots, *après les Cynésiens*, ne font-ils pas un faux sens? Si je disois en substituant les nouveaux noms aux anciens, que l'Andalousie est le dernier Pays de l'Europe du côté de l'Occident *après les Algarves*, cela signifieroit-il que l'Andalousie est plus Orientale que les Algarves? J'ai donc voulu épargner au Lecteur cette petite discussion critique, & laisser là les Cynésiens dont je n'avois que faire. Au

reste, je sçavois fort bien où Hérodote plaçoit les Celtes & les Cynésiens, & je sçavois encore que les passages d'Hérodote, dont il s'agit, étoient remplis des bévues les plus grossieres que j'aurai occasion d'exposer tout à l'heure. Si M. Gibert n'est pas content de cet éclaircissement, je lui promets qu'au cas que l'on fasse jamais une seconde édition de mon Ouvrage, je ne manquerai pas d'ajouter ces mots, *après les Cynésiens*, dans l'endroit où ils manquent.

Qu'il me soit permis à mon tour de faire présentement deux questions à M. Gibert,

1. Si les Celtes, dont il s'agit, demeuroient entre les Colonnes d'Hercule & le Royaume des Algarves, pourquoi M. Gibert renferme-t-il donc les Celtes entre la Garonne & la Seine ? Ces Fleuves sont-ils donc à l'Occident des Colonnes d'Hercule ?

2. Si j'ai failli en rapportant le paſſage d'Hérodote ſans faire aucune mention des Cynéſiens, pourquoi mon Cenſeur m'a-t-il donc copié ? Pourquoi a-t-il même enchéri ſur la bévue qu'il releve, & donné encore plus le change au Lecteur ? Liſez, je vous prie, ces paroles (57) : » Le Pays des Celtes, » en effet, étoit ſitué à l'extrémité » de l'Europe, du côté du couchant. » ἔσχατα πρὸς τοῦ ἡλίου δυσμέων τῶν ἐν τῃ » Ευρόπῃ (58). Il en étoit la bor» ne, & celui où tous les autres » aboutiſſoient pour ainſi dire ». Je m'imagine que M. Gibert a une double Logique pour relever dans les autres des fautes qu'il commet lui-même ; &, quand il devroit m'accuſer cent fois d'être un mauvais Lo-

(57) Gib. p. 20.

(58) Ce ſont les paroles d'Hérodote IV. 49. & M. Gibert a omis les deux mots μετὰ Κυνήτας qui ſuivent après celui-ci de δυσμέων

gicien ; j'avouerai toujours bonnement qu'il me semble que M. Gibert auroit dû ou ne pas me copier, ou ne pas me critiquer.

VII. En examinant les passages d'Hérodote, dont j'ai donné la version, j'avois dit (*Hist. des Celt. p.* 19.) que » cet Historien fait des Monts » Pyrenées une Ville de ce nom, » & qu'il confond ces Montagnes » avec celles des Alpes, d'où les » Anciens faisoient descendre le Da- » nube. « M. Gibert ne me passe pas cette remarque. Elle lui fournit la matière d'une autre objection (59). » M. Pelloutier s'est trop pressé de » confondre la Ville de Pyrrhéne, où » Hérodote place la source du Danu- » be avec les Mont Pyrenées, qui » séparent les Gaules des Espagnes. » Hérodote parle, comme on voit, » d'une Ville & non d'une Montagne.

(59) Gibert p. 43.

» Le Danube se forme de deux ruis-
» seaux, dont l'un, dit Villichius,
» est appellé *Prygen*, & l'autre sort
» auprès d'une Ville appellée *Feren*
» *Bach*, (*source de Feren*) noms,
» qui ne sont pas si éloignés de
» celui de Pyrrhéne que l'on puisse
» décider qu'ils n'ont pas été dési-
» gnés sous ce nom par Hérodote. «

Mais M. Gibert ne s'est-il pas trop pressé de me critiquer ici? Ne sçavoit-il pas, ou plutôt n'avoue-t-il pas lui-même (*pag.* 207.) que, du tems d'Hérodote, & plusieurs siécles après sous l'Empire de Maximin, les Germains n'avoient encore ni Ville ni Village? Comment veut-on que l'Historien désignât une Ville qui n'existoit pas encore, & que, par une révélation étymologique, il prit la seconde syllabe du mot *Feren* & la premiere du mot *Prygen* pour en faire, avec le secours d'une transposition, le nom de *Pyren*? On a cri-

tiqué Hérodote sur bien des articles qui peuvent être défendus. Il a sçu ce que bien d'autres ont ignoré avant & après lui, comme, par exemple, que le Tarnais sort d'un Lac & non pas des Monts Riphéens, que la Mer Caspienne est un véritable Lac & non un Golfe de l'Océan septentrional. Ici il faut passer condamnation de bonne grace, parce qu'Hérodote parloit en l'air, ou, au moins, sur de très-mauvais Mémoires. Je vais, Monsieur, vous exposer en deux mots les bévues qu'il fait dans les deux passages dont il est question. Si mes raisons ne persuadent pas M. Gibert, il sera assurément tout seul de son sentiment.

Hérodote avoit oui dire que Pyrrhéne étoit dans le Pays des Celtes. Dans la Langue Grecque les Montagnes sont ordinairement du genre masculin, ou du neutre, & les Villes du genre féminin; l'Historien avoit

conclu, ſelon les régles de la Grammaire & de l'Etymologie, que *Pyrrhéne*, étant une terminaiſon féminine, devoit être inconteſtablement le nom d'une Ville & non pas d'une Montagne. Il avoit appris encore que les ſources du Danube étoient dans le Pays des Celtes, & d'autres avoient aſſuré que les Celtes demeuroient entre les Colonnes d'Hercule & le Pays des Cynéſiens. Toutes ces particularités avoient trouvé place dans ſes Recueils, & tout cela étoit vrai à un ſeul article près, ſçavoir que Pyrrhéne n'étoit pas une Ville, mais une chaîne de Montagnes. Voici préſentement la bévue. Quand Hérodote a voulu faire uſage de ſes Recueils, & mettre en œuvre les matériaux qu'ils lui fourniſſoient, il s'eſt exprimé d'une maniére qui montre viſiblement qu'il a cru que le Pays des Celtes n'avoit pas plus d'étendue que ne pouvoient en avoir le territoire d'A-

thénes, de Thébe, ou de Lacédémone, & qu'ainsi *Pyrrhéne*, les sources du Danube & les Celtes voisins des Cynésiens, n'étoient pas à une distance plus grande que Paris peut l'être de Versailles. Dans cette idée il a dit que le Danube a sa source dans le Pays des Celtes, près de la Ville de Pyrrhéne; que les Celtes sont voisins des Cynésiens; que le Danube traverse toute l'Europe depuis le fond de l'Occident & les Colonnes d'Hercule, jusqu'au Pont-Euxin. Si M. Gibert n'a pas aperçu tout cela, on peut assurément lui appliquer ce que saint François de Sales disoit de la Marquise de Saluces : *Je l'ai bien vue; mais je ne l'ai pas regardée.* Ce n'est pas assez de lire un Historien; il faut l'examiner, le digérer, distinguer les choses qu'il a vues, ou rapportées sur de bons Mémoires, de celles qu'il raconte sur un oui dire;

& ne se prévenir jamais tellement en sa faveur qu'on veuille le soutenir lorsqu'il est visible qu'il s'est trompé. Sans cela on écrira éternellement sur l'Histoire ancienne, &, au lieu de l'éclaircir, on ne fera que l'embrouiller davantage, comme l'ont fait plusieurs Auteurs modernes, qui ont donné dans un si grand nombre de visions sur l'origine des Peuples en suivant Apollodore & d'autres Historiens de cette trempe, que l'on ne sçait plus à quoi s'en tenir. Dans le fond les étranges fautes qu'Hérodote fait ici peuvent être excusées par un endroit. Il décrivoit un Pays qui, de son tems, étoit entièrement inconnu. Aristote, qui étoit un tout autre homme, & qui étoit postérieur à Hérodote d'un siécle plus ou moins (60), n'en sça-

(60) Hérodote nâquit à Halicarnasse, dans la Carie, 484 ans avant J. C. Aristote nâquit à Stagyre, Ville de Macédoine, 384 ans avant J. Christ.

voit guères plus que lui sur le sujet dont il est question. Vous en jugerez par ces paroles (61) : *Ex Pyrene qui Mons est Celticæ versus occasum æquinoctialem, profluunt Ister ac Tartessus* (62), *hic equidem extrà columnas, ille verò omnem Europam permensus inEuxinum Pontum exiens.* Mais que des Auteurs,qui devroient s'appercevoir du premier coup-d'œil qu'Hérodote & Aristote avancent ici des choses insoutenables,ne laissent pas de les défendre, c'est ce que je ne puis comprendre.

VIII. Je ne sçais quel est le but d'une autre remarque que M. Gibert ajoute *pag.* 44. à son Apologie d'Hérodote. » Il y avoit une Mon» tagne *Pyrenée* dans les Alpes Rhé» tiques sur les confins de la Ger» manie. C'est ce qui est également

(61) Aristot. Meteorolog. lib. I. c. 13. p 338.

(62) C'est le Bœtis, aujourd'hui le Gaudalquivir.

» attesté Par les Anciens & reconnu par Rhenanus, Cluvier, Ortélius. Son nom même s'est conservé, & les Allemands l'appellent encore *Prenner* ou *Brenner* dans » le Tyrol «

Si cette observation me regarde parce que j'ai dit qu'Hérodote confond les Monts Pyrenées avec les Alpes d'où les Anciens faisoient sortir le Danube, je répondrai 1°. que, supposé même qu'il y eut autrefois dans les Alpes Rhétiques une Montagne qui portât le nom de Pyrenée, Hérodote ne se seroit pas moins trompé pour cela. Il met les sources du Danube près de la Ville & non de la Montagne de Pyrrhéne. D'ailleurs les sources de ce Fleuve ne sont ni dans les Alpes Rhétiques, ni dans le Tyrol.

2. Je crois qu'il est très-permis de douter de ce que M. Gibert avance ici. Rhénanus, Cluvier, Ortélius ne me persuaderont jamais qu'il y

eût dans les Alpes une Montagne qui portât le nom de *Pyrenée*, à moins qu'ils ne le prouvent par de bons témoignages des anciens Géographes. Je renvoye M. Gibert au Dictionnaire Géographique de M. Bruzen de la Martiniere, où il trouvera qu'Ortélius & ceux qui l'ont suivi se sont évidemment trompés sur cet article.

A l'égard des Anciens, » qui ont » également attesté qu'il y avoit une » Montagne Pyrenée dans les Alpes » Rhétiques sur les confins de la » Germanie, « M. Gibert ne produit que Denys le Périégéte, qui dit (63) » qu'après les Germains on trouve » le Mont Pyrenée & les habitations » des Celtes près des sources du » Pô «. Mais, qui a dit à M. Gibert que Denys le Voyageur doit être mis au nombre des anciens Géographes? Il appelle *Bretanoi* (64) les Peu-

(63) Dionys. Perieg. v. 288.

(64) Id. v. 284.

ples de l'Amérique que nous appellons aujourd'hui *Bretons.* Cette dénomination eſt-elle fort ancienne? Dans quelque ſiécle que ce Géographe ait vécu, il dit que le *Mont Pyrenée* & les habitations des Celtes ſont près des ſources du Pô. Ce n'eſt pas là qu'il faut chercher ni les Celtes de M. Gibert, ni les Alpes Rhétiques, ni la Ville, ou le Mont de Pyrrhéne, qui avoit dans ſon voiſinage les ſources du Danube. Enfin je ſuis perſuadé que Denys le Voyageur s'eſt trompé ſur cet article comme ſur pluſieurs autres. Il ſuffit de lire ce qu'il dit des Provinces Occidentales de l'Europe pour ſe convaincre qu'il n'étoit pas bien informé, non plus qu'Euſtathe ſon Scholiaſte, quoiqu'il vécut dans le douziéme ſiécle de l'Ere Chrétienne.

Je m'apperçois que cette Lettre eſt déja bien longue : je vais donc la finir. Si vous le trouvez bon, je vous

en écrirai encore deux autres. Dans la seconde, je répondrai succinctement à une foule d'objections par lesquelles M. Gibert prétend renverser toutes mes conjectures sur les anciens habitans de la Gréce. Dans la troisiéme, j'examinerai les découvertes, les conjectures, & les étymologies que M. Gibert communique au Public dans son Ouvrage, &, en même tems, je répondrai, pour M. l'Abbé du Bos, à une Critique qui me paroit mal fondée dans ce qui fait l'essentiel de la question. M. le Marquis de Saint-Aubin est plein de vie : il ne manquera pas de se défendre s'il le juge nécessaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

PELLOUTIER.

A Berlin le 25 Août 1744.

SECONDE LETTRE de M. PELLOUTIER à M. JORDAN,... pour servir de réponse aux Objections qui lui ont été faites par M. GIBERT (1).

MONSIEUR,

JE m'acquitte de la promesse que je vous ai faite de répondre dans une Lettre particuliére aux objections par lesquelles M. Gibert prétend renverser mes conjectures sur l'origine des Grecs. J'avois dit (2) que » les » plus anciens Habitans de la Gréce » etoient les Pélasges , & que j'é- » tois dans l'opinion que ces Pélas- » ges étoient le même Peuple qui » occupoit les autres Provinces de

(1) *Voyez* le *Tome XLI.* de la *Bibliothéque Françoise*, p. 52-116.

(2) *Hist. des Celt. Liv. I. chap. IX. p.* 115. & s.

» l'Europe, & que l'on désigna de-
» puis sous le nom de Scythes & de
» Celtes. Dans la suite il passa en
» Gréce plusieurs Colonies d'Egyp-
» tiens & de Phéniciens, qui, s'étant
» fortifiés dans ce Pays, chasserent
» une partie des anciens Habitans,
» & soumirent les autres à leur do-
» mination. De ce mélange, il se
» forma un nouveau Peuple, qui na-
» turellement devoit tenir quelque
» chose des Phéniciens, des Egyp-
» tiens & des Pélasges. Le Vain-
» queur introduisit, autant qu'il étoit
» en son pouvoir, ses Coutumes, sa
» Langue, sa Religion; mais il ne
» put empêcher qu'on ne remarquât
» pendant long-tems parmi les Grecs
» des traces bien sensibles de la Lan-
» gue & des Coutumes des Pélas-
» ges, qui, autant que je puis en
» juger, ne différoient en rien des
» Thraces & des Scythes, qui leur
» étoient voisins du côte du Nord. «

Voilà le précis de ma conjecture que j'ai justifiée par plusieurs réflexions, qui, à la vérité, ne forment pas une démonstration, des matiéres de cet ordre n'en étant pas susceptibles; mais ces réflexions, au moins, ne sont pas destituées de vraisemblance. J'ai montré par l'histoire des premiers Habitans de la Gréce, par leurs Coutumes, par leur Religion, par leur Langue, & même par leurs Fables, qu'ils étoient Scythes.

Cette conjecture n'est point du goût de M. Gibert. Je n'en suis point surpris: sa maniére de penser ne s'accorde point avec la mienne; &, dans le fond, comme il ne s'agit que d'une conjecture, je ne dois pas me flatter qu'elle soit généralement approuvée. Cependant M. Gibert ne disconvient point que les Pélasges ne fussent les anciens Habitans de la Gréce: il ne nie pas que les Egyptiens & les Phéniciens

n'ayent envoyé des Colonies & fait des établissemens dans ce Pays. Sa critique tombe principalement sur ce que j'ai dit que les Pélasges me paroissent avoir été un Peuple Scythe ou Celte. Voyons donc si M. Gibert étoit fondé à dire (3) que mon sentiment, par rapport aux Pélasges, » n'est soutenu que par des » conjectures hasardées, par des ci- » tations mal entendues, ou même » tronquées, par des raisonnemens » peu solides « (4), qu'il péche en un mot contre toutes les régles de la Logique. Suivons, pour cet effet, pied à pied les remarques de mon Antagoniste, dont je rapporterai toujours les propres termes: » M. Pel- » loutier semble s'embarrasser peu » d'accorder son systême avec l'E- » criture-Sainte, qui fait descendre

(3) Gibert p. 134.
(4) Pag. 149.

» les Grecs de *Javan* ; une conjec-
» ture singuliére qui se trouve, ou,
» du moins, qui paroît opposée au
» texte des Livres saints ; devroit
» être proposée avec un peu plus de
» circonspection. «

Voilà, Monsieur, un début qui semble insinuer que M. Gibert vouloit prévenir le Public & contre ma personne & contre mon Ouvrage. Il commence par m'attribuer des choses auxquelles je n'ai point pensé, & qui sont même directement opposées à mes sentimens ; en un mot, il m'intente l'accusation d'Hétérodoxie. J'avoue que j'ai dit fort ingénument ce que je pensois des différens sujets que j'ai eu occasion d'examiner ; les matiéres que j'ai traitées, n'étant pas des articles de foi, sur lesquels on ne puisse s'écarter des opinions reçues, sans donner du scandale. Mais ai-je dit quelque part que je n'ajoutois aucune

foi à l'Hiſtoire ſainte, & que je m'embarraſſois peu d'accorder mon ſyſtême avec celui des Livres ſacrés? M'eſt-il ſeulement arrivé d'inſinuer quelque choſe de ſemblable ? Si j'étois en Pays d'Inquiſition, je comprendrois parfaitement que eſt le but d'une ſemblable imputation. Par la grace de Dieu je ſuis en Pays de liberté, &, par cela même, on ajoutera plus de foi à la déclaration que je vais faire ; c'eſt que je reconnois très-ſincérement la Divinité de l'Ecriture, & que mon intention n'a jamais été de m'écarter en quoique ce ſoit de ſes déciſions. Auſſi n'eſt-il jamais ſorti, ni de ma bouche, ni de ma plume, rien de contraire à ce que je viens de déclarer. J'ai dit (5) que les Pélaſges étoient un Peuple Scythe, que les Scythes n'étoient pas Indigétes, qu'ils venoient in-

(5) *Hiſt. des Celt. Lib. I. chap. XIII. p. 228-241.*

contestablement d'Asie, qu'ils se disoient descendus d'un homme qui avoit trois fils. Dans tout cela y a-t-il quelque chose qui soit opposé au systême de l'Ecriture, ou qui empêche que les Scythes ne fussent descendus de Noé ? Je crois fermement qu'ils tiroient leur origine de ce Restaurateur du genre humain, Mais, comment, & par lequel de ses trois fils, en sont-ils issus ? c'est ce que j'ignore, parce que l'Ecriture n'en dit rien, & que l'Histoire des Scythes ne remonte pas si haut. Dans le fond, ne vaut-il pas autant que j'avoue mon ignorance sur cet article, que si je disois, avec M. Gibert (6), que les Grecs descendent de Javan, parce qu'il est fait mention dans le Prophéte Daniel (7), *du bouc des chévres, qui est le Roi de*

(6) Gibert. p. 136.
(7) Daniel cap. VIII, 21.

Javan, c'est-à-dire, de la Gréce. Je sçais que M. Bochart (8) a cru que les Grecs étoient issus de Javan. Il le prouve par un passage de la Génése (9), qui porte que » les fils de » Javan furent Elisa, Tarsis, Kit- » tim & Dodanim, desquels les Isles » des Nations furent divisées. « Mais 1°. La Gréce n'est pas une Isle. 2°. Le sçavant M. Brochart avoue, de bonne foi (10), que l'on plaçoit aussi la postérité de Javan dans l'Arabie heureuse. 3°. Enfin les Grecs soutenoient formellement que le nom d'Ioniens ou de Jaoniens qu'on leur donnoit en Orient, du tems du Prophéte Daniel, étoit fort moderne. Ils le tenoient d'Ion, fils de Xuthus, petit-fils d'Hellen, & arriére-petit-fils de Deucalion. Avant ce

(8) Bochart. Geogr. S. lib. III. cap. 3. p. 174.
(9) Genes. X 2. 4. 5.
(10) Bochart. ad. Ezech. XXVII. 19. Geogr. S. r. 50. lib. III. cap. 3. p. 174.

tems-là on les appelloit Pélasges. Comme mon plan ne m'appelloit pas à parler de tout cela, je n'en ai fait aucune mention, & je consens de bon cœur de laisser à M. Gibert une conjecture qui ne lui est pas particulière ; pourvu qu'il ne m'accuse pas d'Hétérodoxie, parce que je n'ai pas cru devoir commencer l'*Histoire des Scythes* ou *des Celtes* au Déluge, ou à la confusion des Langues.

» C'est, dit M. Gibert (11), une » premiére observation à laquelle » j'en ajouterai une seconde, sur un » passage de Denys d'Halicarnasse, » qui est cité au bas de la *pag.* 116 ; » il s'agit du tems où les Phéniciens » & les Egyptiens passerent la pre- » miére fois en Gréce. A ce sujet, » M. Pelloutier prétend que *Denys* » *d'Halicarnasse dit que les Pélasges*

(11) Gibert. p. 186.

» *étoient*

» *étoient les anciens Habitans de la* » *Gréce, commencerent d'être inquié-* » *tés par les Orientaux deux généra-* » *tions avant la guerre de Troye.* » M. Pelloutier n'a pas pris garde » qu'il ne s'agissoit dans le passage » de l'Historien Grec, ni des Egyp- » tiens, ni des Phéniciens, ni de » leur venue en Gréce, ni enfin » des Pélasges de la Gréce, mais des » Pélasges d'Italie, de la famine, de » la peste, ou des autres malheurs » qui les obligerent d'en sortir, & » de retourner dans la Gréce, ou dans » d'autres Contrées. «

Je répond 1°. Que dans l'endroit critiqué par M. Gibert, il ne s'agit point du tems où les Egyptiens & les Phéniciens passerent pour la premiere fois en Gréce. (12) J'ai dit bien clairement (13) que Cadmus, selon l'opinion commune,

(12) Hist. des Celt. Liv. I. chap. IX. p. 116.
(13) *Ibid.* Liv. II. chap. XI. p. 253.

passa dans ce Pays l'an de la P. J. 3191. Il s'agit du tems où les Pélasges commencerent d'être inquiétés. Cela arriva, selon Denys d'Halicarnasse (14), deux générations avant la guerre de Troye, c'est-à-dire, l'an de la P. J. 3470, ou, si l'on veut, 3460, en faisant finir les deux générations au commencement de la guerre, & non pas à la prise de la Ville. Il y avoit donc 265 à 275 ans, que les Phéniciens avoient commencé à passer en Gréce, lorsqu'ils penserent à chasser les Pélasges.

2°. Il suffit de lire Denys d'Halicarnasse, pour y trouver que (15) les Pélasges étoient inquiétés en Italie, en Gréce, & partout ailleurs. » Cherchant un asyle en Gréce, & » même parmi les Barbares, ils ne » le trouvoient nulle part, ce qui

(14) Dionys. Halic. lib I p. 9.
(15) Dionys. Halic. lib. I. p. 18-19-20.

» les obligeoit à se disperser par tou-
» te la terre ». Notre Historien ne dit-il pas bien expressément (16) » qu'environ soixante ans avant la » guerre de Troye, une sédition do- » mestique amena des Arcadiens en » Italie, sous la conduite d'Evan- » dre ». Voilà donc des Pélasges qu'une faction supérieure chasse de la Gréce, deux générations avant la prise de Troye (17). N'est-il pas constant, d'ailleurs, que c'est dans ce tems-là que les Pélasges étoient le plus inquiétés en Gréce ? Ne fut-ce pas peu d'années avant ce célébre Siége, que les Athéniens chasserent les Pélages, pour recevoir les Héraclides (18) ?

3. Enfin, M. Gibert n'a pas jugé àpropos de se souvenir de la remarque que j'ai faite (19), » que les

(16) *Ibid.* lib. I. p. 24. II. 77.
(17) *Voy.* Eustath. ad Dionys. Perieg. pers. 347.
(18) *Voy.* Maxim. Tyr. XIII. p. 159.
(19) Hist. des Celt. Liv. I. chap. X. p. 178.

» Peuples de la Gréce, avoient passé » en Italie beaucoup plus tard, que » le commun des Auteurs ne le pré- » tend ». Je ne crois point que les Pélasges ayent passé en Italie, dix-sept générations (20) avant la guerre de Troye, ni seulement avant ce célébre Siége. Denys d'Halicarnasse ne me démentira pas. Il regarde comme une chose fort incertaine (21), ce que P. Caton & C. Sempronius avoient écrit d'une Colonie d'Arcadiens qu'Oénotrus avoit conduite en Italie. Si M. Gibert a un systême bien lié, il faut qu'il souscrive à mon sentiment. Il soutient (22) » qu'à peine les Grecs commençoient-ils, du tems de leur Her- » cule, à fabriquer de longs vais- » seaux, de sorte qu'il n'est pas possi- » ble qu'ils ayent pu armer une Flot-

(20) Dionys. Halic. lib. I. p. 9.
(21) Dionys. Halic. lib. I. p. 9. 11.
(22) Gibert p. 127.

» te puiſſante, & paſſer, par mer, » dans les Gaules, & dans les Eſpa-» gnes, avec des Armées nombreu-» ſes. » Si cette réflexion eſt bonne pour le tems d'Hercule, elle le ſera par conſéquent pour un tems plus ancien de quinze générations. Le premier Vaiſſeau que les Grecs conſtruiſirent fut l'*Argo*, ſur lequel Jaſon, Hercule, & les autres Argonautes s'embarquerent, deux générations avant le ſiége de Troye. Ce Vaiſſeau parut une ſi grande merveille aux Grecs, qu'ils en firent une Divinité : qu'on liſe ce qu'Homére a écrit de l'Italie, trois cens ans plus ou moins après la priſe de Troye, on verra que ce Pays étoit connu de ſon tems, à peu-près autant que les terres Auſtrales le ſont aujourd'hui. Cela ſeroit-il poſſible, ſi depuis pluſieurs ſiécles les Pélaſges n'avoient fait que paſſer & repaſſer de Gréce en Italie, & d'Italie en Gréce? Les

prétendus Pélaſges de l'Italie étoient, pour le dire en paſſant, des Grecs Ioniens & Eoliens, qui, étant inquiétés dans leur Pays par les Rois de Lydie, & enſuite par ceux de Perſe, quitterent l'Aſie mineure, & vinrent faire de nouveaux établiſſemens en Sicile, dans le Royaume de Naples, dans le Pays Latin & ailleurs. Denys d'Halicarnaſſe (23) rapporte aux Pélaſges la fondation de la Ville de Vélia ; cependant il paroît, par Hérodote (24), que les Phocéens la fonderent du tems de Cyrus, Roi de Perſe, &, comme le diſoit Hyginus (25), plus de ſix cens ans après qu'Enée eut paſſé en Italie. Comment ſeroit-il donc poſſible que les Pélaſges euſſent été inquiétés en Italie, deux générations avant la guerre de Troye, puiſqu'ils n'y ſont venus que plu-

(23) Dioniſ. Halic. lib. I. p. 16.
(24) Herodot. I 167.
(25) Ap. A. Gell. X. 16.

ſieurs ſiécles après cette guerre? N'eſt-il pas viſible que Denys d'Halicarnaſſe a jugé du tems où ils étoient inquiétés en Italie, par celui où ils étoient en Gréce? Si j'écrivois un Livre, je répondrois avec la même étendue aux autres objections de M. Gibert. Elles me fourniroient une occaſion trés-naturelle d'éclaircir divers points de l'Hiſtoire ancienne, que pluſieurs Critiques modernes embrouillent étrangement, pour les accommoder à leurs opinions ſur l'origine des Peuples; mais j'ai réſolu de me renfermer dans les bornes d'une Lettre; ainſi je vais abréger autant qu'il me ſera poſſible (26).

» M. Pelloutier entre dans l'expli-
» cation de ſon ſyſtême qu'il appuye,
» 1°. ſur l'Hiſtoire des Pélaſges. 2°.
» Sur leur Religion. 3°. Sur leur Lan-
» gue. 4°. Sur la Mythologie Grec-

(26) Gibert p. 137.

» que. Il faut le ſuivre dans toutes ſes » preuves. Il ſoutient d'abord que » *les premiers Habitans de la Gréce* » *étoient un Peuple barbare & Nomade,* » *qui portoit le nom de Pélaſges. La* » *choſe*, ajoute-t-il, *eſt reconnue par* » *les plus célébres Hiſtoriens, qui aſſu-* » *rent que les Pélaſges occupoient an-* » *ciennement, non-ſeulement le Pélo-* » *ponnéſe, le territoire d'Athénes, avec* » *les Villes voiſines, particuliérement* » *celles de Lemnos, de Scyrus & d'Eu-* » *bée, qui portoit autrefois le nom de* » *Pélaſgia, mais en général toute la* » *Gréce.* »

» 1°. Les Pélaſges, il eſt vrai, étoient » un Peuple barbare, & dont le ca- » ractére principal eſt d'avoir long- » temps erré, pour ſe chercher des » demeures, ſans trouver où ils puſ- » ſent ſe fixer : mais je ne ſçai ſur » quel fondement (27) on veut les » appeller Nomades. On ſçait, en

(27) Herodot. lib. I. Strab. plurib. in locis.

» effet, que le caractére essentiel des
» Nomades étoit de n'avoir d'autres
» biens que des troupeaux, ni d'au-
» tre occupation que de les conduire
» d'un pâturage à un autre, comme
» le reconnoît M. Pelloutier lui-mê-
» me; de-là leur avoit été donné le
» nom sous lequel ils étoient con-
» nus, qui a pour racine le mot Grec
» νέμω, qui signifie *paître*, ou celui
» de νομή, qui signifie *pâture* ou *pâ-
» turage. A permutandis pabulis; quia
» sæpe tentantes agros, alia atque alia
» loca petiverant.* Ce sont les raisons
» que Salluste & Pline donnent de
» ce nom, l'un dans son *Jugurtha*,
» l'autre dans son *Hist. Nat. Liv. V.
» c.* 3. Or nous ne lisons nulle part
» que les Pélasges eussent aucune
» coutume de cette espèce, ou
» se mêlassent du soin des trou-
» peaux : au contraire, suivant
» Ephore, dans Strabon, *Liv. V.* c'é-
» toient des hommes qui s'étoient

» adonnés uniquement à la guerre ;
» &, suivant Denys d'Halicarnasse
» (28), ce furent eux, qui, en se mê-
» lant avec les Aborigénes, les poli-
» cerent, leur apprirent à bâtir des
» Villes & à s'y retirer ; &, en effet,
» s'ils n'avoient pas de demeure fixe,
» ce n'est pas parce qu'il étoit dans
» leurs mœurs d'errer de Pays en
» Pays, & d'être toujours, pour
» ainsi dire, ambulans, mais c'est, ou
» parce qu'ils ne trouvoient pas de
» terres vuides où ils pussent s'éta-
» blir, ou parce qu'ils étoient con-
» traints par quelque force majeure
» de quitter celles où ils s'établis-
» soient, comme il résulte de leur
» Histoire ; ainsi ils ne quitterent la
» Thessalie que parce qu'ils en furent
» chassés par les Léléges, & ils n'a-
» bandonnerent l'Italie que parce
» qu'ils y furent forcés par les tristes

(28) Dionys. Halic. Ant. Rom. lib. I.

» effets de la peste & de la famine.
» Les Scythes, au contraire, & les
» Nomades, passoient d'un Pays à
» un autre, par coutume & sans au-
» cun dessein de s'y fixer ; ainsi l'é-
» pithéte de Nomade ne peut être
» appliquée aux Pélasges. »

Toute l'érudition que M. Gibert étale ici, pour montrer que les Pélasges n'étoient pas un Peuple Nomade, est parfaitement hors d'œuvre. Les Pélasges n'avoient point de demeure fixe, ils passoient continuellement d'un Pays à l'autre. De-là vient que les Grecs les appelloient, par dérision, *Pelargous*, les Cygognes. Voilà un caractére bien marqué d'un Peuple Nomade. Mais, dit-on, Ephore assuroit qu'ils suivoient tous la profession des armes. J'en conviens, mais cela empêche-t-il qu'ils ne fussent Nomades ? Ces deux qualités sont-elles donc incompatibles ? Les Scythes, les Germains & la plû-

part des Peuples Celtes n'étoient-ils pas en même tems Nomades & Soldats? Mais, dit-on encore, nous ne lisons nulle part que les Pélasges se mêlassent du soin des troupeaux. Fort bien! cependant ces gens qui menoient une vie vagabonde sans se fixer en aucun lieu, ne vivoient pas de l'air : ils étoient tous habillés de peaux : ne doit-on pas en conclure qu'ils nourrissoient du bêtail dont ils tiroient, non-seulement des peaux pour se couvrir, mais encore des alimens pour subsister? M. Gibert prétend encore que » si les Pélasges n'a-» voient point de demeure fixe, ce » n'étoit pas qu'il fût dans leurs » moeurs d'errer de Pays en Pays, & » d'être toujours, pour ainsi dire, » ambulans; mais c'étoit, ou parce » qu'ils ne trouvoient point de terres » vuides où ils pussent s'établir, ou » parce qu'ils étoient contraints par » quelque force majeure à quitter

» celles où ils s'établiſſoient. » Diſtinguons les tems que M. Gibert confond ici, & on verra qu'il ſe trompe manifeſtement. Avant l'arrivée des Orientaux, les Pélaſges étoient maîtres de toute la Gréce; ils en avoient l'Empire (29). Qu'eſt-ce donc qui les empêchoit alors de bâtir des maiſons, de fortifier des villes, de cultiver des terres, de planter des jardins ? Y avoit-il quelque ennemi qui les empêchât de ſe fixer dans un Pays dont ils étoient les maîtres ſouverains? Cependant ils ne le faiſoient point. Au lieu de ſemer du bled pour en faire du pain, ils en faiſoient avec du gland. C'eſt parce qu'ils n'étoient pas Laboureurs, mais Nomades. Cela étoit dans leurs mœurs, ou, ſi l'on veut, c'étoit l'ancienne barbarie que les Scythes & les Celtes ont quittée beaucoup plus tard que les autres

(29) Strab. VII. 327.

Peuples. Cependant, dit M. Gibert, selon Denys d'Halicarnasse, ce furent les Pélasges, qui, en se mêlant avec les Aborigines, les policerent, leur apprirent à bâtir des Villes & à s'y retirer. L'objection tombe entiérement, par ce que j'ai remarqué il n'y a qu'un moment. Ce furent les Grecs qui policerent les Habitans naturels de l'Italie, & non pas les Pélasges, qui n'y mirent jamais le pied. Continuons d'entendre M. Gibert (30).

» 2°. Cette proposition, que les anciens Habitans de la Gréce étoient » Pélasges, me paroît trop générale ; » car il s'en faut, ce me semble, de » beaucoup que l'on doive réduire » les premiers Peuples de la Gréce » aux seuls Pélasges, & l'Histoire » nous apprend, au contraire, que, si » les Pélasges s'y établirent en quel» ques endroits, ou ils en chasserent

(30) Gib. p. 139.

» les Habitans qui y demeuroient au-
» paravant, ou ils s'unirent avec
» eux (31). Auſſi je conviendrai,
» avec M. Pelloutier, que, ſuivant les
» Auteurs qu'il cite en cette occa-
» ſion, preſque toutes les Contrées,
» dont il fait ici l'énumération, ont
» été occupées en différens tems par
» les Pélaſges qui paſſoient de l'une
» à l'autre; mais ces Auteurs ne diſent
» nulle part qu'ils les occupaſſent ori-
» ginairement. »

Faudra-t-il que je montre à M. Gibert que *les Pélaſges occupoient la Gréce originairement*, qu'ils étoient Indigétes, Aborigines, Autochtones? Les Payens avoient ſur cet Article des idées qui ne ſont pas plus du goût de M. Gibert que du mien (32). Ils appelloient Indtigées des hommes

(31) Herodot. lib. I. Dionyſ. Halic. lib I. Strab. V.

(32) Gibert p. 58. Hiſtoire des Celtes, Liv. I. Chap. XIII. p. 228.

qui prétendoient être sortis du limon de la terre, comme des champignons. Ainsi le Poëte Asius disoit, en parlant de Pélasgus (33) : *Diis similem autem Pelasgum in alticomis montibus terra nigra produxit ut mortalium genus foret.* Mais en prenant le mot d'*Indigètes* dans un sens plus général, & d'une maniére qui puisse s'accorder avec nos principes, il signifiera tout au moins que les Pélasges sont les plus anciens Habitans de la Gréce ; que l'Histoire ne fait mention d'aucun Peuple qui l'ait occupée avant eux ; que l'on ignore absolument d'où ils étoient venus ; que leur origine est inconnue ; qu'elle remonte au tems fabuleux, & c'est ce que les Historiens disent formellement. Denys d'Halicarnasse (34), par exemple, assure que » Pélasgus & Phoronée

(33) Pausan. Arcad. init.
(34) Dionys. Halic. I. 9.

» ſont les premiers Rois du Pélopon-
» néſe qui ſoient connus dans l'Hiſ-
» toire ; que les Pélaſges étoient an-
» ciennement un Peuple Grec, ori-
» ginaire du Péloponéſe (35); qu'ils
» demeuroient au commencement
» en Achaïe, au tour de la Ville d'Ar-
» gos, & que pluſieurs les croyoient
» Indigétes de ce Pays là. » Héſiode
(36) remarquoit auſſi que *Pélaſgus étoit Indigéte du Péloponnéſe ;* & d'autres prétendoient que ce Pélaſgus étoit le même qu'Argos, duquel les Argiens ſe diſoient deſcendus. Perſonne n'ignore que les Athéniens ſe glorifioient d'être Autochtones ; ils ne laiſſoient pas de reconnoître les Pélaſges pour leurs fondateurs (37); ils avouoient que leurs ancêtres demeuroient à la campagne, & avoient leurs habitations diſperſées dans tout

(35) Dionyſ. Halic. I. 14.
(36) Apollodorus I. 59.
(37) Marb. Heracl. v. 558.

le territoire, jusqu'à ce que Thésée leur persuada de se réunir dans une seule & même Ville (38).

Dois-je montrer encore à M. Gibert que les Pélasges avoient autrefois l'Empire de la Gréce, qu'ils l'occupoient toute entière? J'ai déjà cité un passage de Strabon (39), qui porte » qu'entre les Peuples qui ont eu » l'Empire de la Gréce, les Pélasges » sont les plus anciens. » Le même Géographe dit ailleurs (40) que » c'est une chose reconnue, à peu- » près par tous les Historiens, que » les Pélasges occupoient autrefois » toute la Gréce. » Strabon, au reste, n'a fait que suivre Hérodote, qui disoit aussi (41) que » le territoire d'A- » thénes étoit occupé par les Pélas- » ges, dans le tems qu'ils étoient maî-

(38) Plutarch. Thes cap. 28.
(39) Strab. VII. 327
(40) Strab. V. 220.
(41) Herodot. VIII. 44.

» tres de la Gréce.» Par ſurabondance de droit; ajoutons encore un ſeul paſſage d'Hérodote (42): » Les principaux Peuples de la Gréce étoient » anciennement les Pélaſges & les » Grecs (Hellénes). » Et d'où venoient ces Grecs? Vous allez entendre qu'ils étoient Pélaſges d'origine (43). » La Nation des Grecs, lorſ» qu'elle ſe détacha de celle des Pé» laſges, étoit un Peuple peu conſi» rable, qui, ayant eu de très-petits » commencemens, s'accrut beaucoup » dans la ſuite par le grand nombre » de Peuples, & ſur-tout de Barbares » qui ſe joignirent à eux.» Voilà donc les Auteurs mêmes, que M. Gibert m'oppoſe, qui diſent que *les Pélaſges occupoient la Gréce originairement, & qu'ils la tenoient toute entière.* Ils démentent par conſéquent la Théſe

(42) Herodot. I. 56.
(43) Herodot. I. 58.

de M. Gibert, qui prétend que, » si » les Pélasges s'étoient établis en » quelques endroits de la Gréce, ils » en chasserent des Habitans qui y » demeuroient auparavant, ou s'u- » nirent avec eux. » Les Loix d'une bonne critique permettent-elles donc que l'on brouille & que l'on confonde, comme on le juge à propos, des choses que ces Historiens distinguent si clairement ? Sçavoir les tems les plus anciens où les Pélasges étoient paisibles possesseurs de la Gréce, & des tems fort postérieurs où ils commencerent d'être inquiétés, poussés & chassés de leur Pays par des Etrangers.

Mais, ajoute M. Gibert (44), » le » prétendu passage de Thucydide, » rapporté en lettres italiques, (qu'a- » vant le tems d'Hellen, fils de Deu- » calion, la Nation Pélasgique étoit

(44) Gibert p. 140.

» répandue dans toute la Gréce), » quand on l'admettroit, ne prouve» roit en aucune façon que les Pélaſ» ges en étoient les premiers & les » ſeuls Habitans : mais, de plus, c'eſt » un paſſage que l'on prête tout en» tier à Thucydide qui ne dit rien de » ſemblable : voici, en effet, les pa» roles de cet Hiſtorien dans l'endroit » qui eſt indiqué (45). *Le nom d'Hel» lénes ne fut point originairement com» mun à tous les Peuples de ces Contrées ; » il n'exiſtoit point même du tout avant » Hellen, fils de Deucalion ; mais cha» que Nation, & ſur-tout entr'autres, » celle des Pélaſges avoit ſon nom propre » & particulier.* A quoi le Scholiaſte » ajoute, *qu'elles n'en avoient aucun » qui fût commun à toutes.* Il eſt facile » de voir que non-ſeulement Thu» cydide ne dit pas que les Pélaſges » occupaſſent toute la Gréce, ni mê-

(45) Thucyd. lib. I. cap. 3.

» me qu'ils fussent répandus par-tout, » mais qu'il résulte, au contraire, de » ce qu'il dit, qu'elle étoit peuplée » de bien d'autresNations que les Pé-» lasges. »

Je m'imagine que c'est ici une de ces citations mal entendues, ou même tronquées, que M. Gibert me reproche. S'il faut l'en croire, *je prête un passage tout entier à Thucydide, qui ne dit rien de semblable.* Un petit mot d'éclaircissement montrera si la censure est juste.

Je ne doute pas que M. Gibert n'entende le Grec, puisqu'il entreprend de rétablir plusieurs passages des Auteurs qui ont écrit dans cette Langue, & de corriger les versions qu'on en a données. Mais il me permettra de lui dire, avec tout le respect que je lui dois, qu'il n'a pas entendu le passage dont il s'agit. Quoi! Thucydide, ce grand homme, que Quintilien préféroit à tous les Histo-

riens Grecs, & que Démosthénes avoit pris pour son modéle, par rapport au style, auroit été capable de dire des choses qui ne forment aucun sens ? Il aura voulu nous apprendre qu'avant le tems d'Hellen, fils de Deucalion, chaque Nation de la Gréce avoit son nom propre & particulier, *& sur-tout entr'autres celle des Pélasges ?* Qu'est-ce donc que les Pélasges pouvoient avoir de plus ? Qu'avoient-ils *sur-tout entr'autres*, si chaque Peuple de la Gréce avoit son nom propre & particulier ? Thucydide (46), qui exprimoit en peu de mots beaucoup de choses, a voulu dire (47) » que, dans les tems les » plus anciens, on ne connoissoit » point de nom commun qui servît » à désigner en général tous les Peu» ples de la Gréce. Le nom même

(46) Quintil. lib. X, cap. 1.
(47) Thucyd. lib. I. cap. 3.

» d'Hellénes, ſous lequel on les dé-
» ſigna dans la ſuite, n'exiſtoit pas
» encore avant Hellen, fils de Deu-
» calion. Les Peuples de la Gréce
» portoient chacun ſon nom propre
» & particulier, & ils portoient ſur-
» tout celui de Pélaſges, qui faiſoient
» le plus grand nombre. Ce nom
» propre qu'ils portoient eux-mê-
» mes, ils le donnoient auſſi au Pays
» où ils étoient établis. » C'eſt de cette maniére qu'Henri Etienne a entendu le paſſage de Thucydide; en conſervant la verſion que j'ai ſuivie, il y ajoute une note, qui porte (48) que le nom de Pélaſges avoit autrefois une très-grande étendue, n'y ayant preſque point de Pays où les Pélaſges n'euſſent paſſé. Caſaubon avoit vu auſſi dans ce même paſſage (49), que le nom de Pélaſges étoit

(48) H. Steph. ad Thucyd. lib. I. cap. 3.
(49) Caſaubon. Comment. ad Strabon. p. 104.

commun autrefois à un grand nombre de Peuples de la Gréce. Comme Henri Etienne & Casaubon étoient plus grand Grecs que ni M. Gibert, ni moi, ne le serons jamais, je m'en tiens à la version qu'ils ont approuvée, & que M. Wasse a cru aussi devoir retenir dans le beau Thucydide qu'il nous a donné tout nouvellement. Il est vrai que dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, la version Latine de Thucydide tient quelque chose de la Paraphrase. Mais peut-on prendre d'autre parti, quand on veut rendre fidélement toutes les idées d'un Auteur aussi concis que l'est Thucydide? On le rendroit inintelligible, si on vouloit le traduire tout entier de la maniére dont M. Gibert a tourné le passage dont il s'agit ici. Dans le fond, la version Latine en est très-juste. Que l'on fasse dire à l'Historien que, *parmi les Peuples de la Gréce, les Pélasges faisoient*

autrefois le plus grand nombre, ou qu'on lui fasse dire que *les Pélasges occupoient la plus grande partie de la Gréce*, n'est-ce pas toujours la même chose? Je ne vois pas, au reste, que le Scholiaste de Thucydide ajoute rien au récit de l'Historien. Voici sa remarque : » l'Auteur veut dire que » les Peuples de la Gréce ne por- » toient qu'un nom propre; par exem- » ple, on les appelloit seulement Pé- » lasges, Bœotiens, & non pas en » commun Hellénes. » Je souscris à cette remarque, & j'ajouterai seulement que les Pélasges étoient les anciens Habitans de la Gréce, au lieu que les Bœotiens étoient des Phéniciens que Cadmus avoit menés en Gréce, & qui reçurent le nom de Bœotiens, parce qu'un bœuf leur avoit montré la Contrée où ils devoient s'établir.

» Enfin, dit M. Gibert (50), il n'y

(50) Gibert p. 141, 142.

» a aucune induction à tirer de ce
» que les Poëtes ont quelquefois
» compris tous les Grecs ſous le nom
» de Pélaſges ; ils ont parlé en Poëtes,
» & non en Hiſtoriens & en Criti-
» ques, & l'on n'en peut pas con-
» clure davantage qu'ils avoient
» été originairement tous Pélaſges,
» que l'on pourroit conclure qu'ils
» étoient tous Achéens, Dolopes,
» Doriens, ou Argiens, de ce que les
» Poëtes les comprennent quelque-
» fois ſous ces noms particuliers. »

J'avoue que je raiſonnerois très-mal, ſi je voulois prouver que les Pélaſges étoient les premiers Habitans de la Gréce, par cette ſeule raiſon que les Poëtes déſignent ſouvent les Grecs en général ſous le nom de Pélaſges. Ils peuvent avoir parlé *en Poëtes, & non en Hiſtoriens & en Critiques.* J'en conviens. Mais Hérodote, Denys d'Halicarnaſſe & Strabon ne diſent-ils pas que les Pélaſges

étoient les anciens Habitans de la Gréce, qu'ils la tenoient toute entiere? Ne sont-ce pas là des Historiens & des Critiques qui en disent beaucoup plus que les Poëtes? Ces Auteurs m'auroient fourni bien d'autres preuves, pour appuyer ma conjecture, si j'avois pu prévoir que quelqu'un s'aviseroit de me contester des choses qu'ils assurent si formellement. Les Grecs qui allerent s'établir dans l'Asie mineure, étoient partagés en trois Peuples, qui avoient chacun son Dialecte particulier (51), les Ioniens, les Eoniens & les Doriens. Tous ces Peuples descendoient des Pélasges. » Les Ioniens (52) occupoient » l'Achaïe avant que Danaüs & Xu» thus eussent passé dans le Pélopon» nése, & on les appelloit alors Pé» lasges Egialées, » c'est-à-dire, ceux

(51) Plin. Hist. Nat. lib. VI. 8.
(52) Herodot. VII. 94.

qui demeuroient sur la côte, pour les distinguer de ceux qui étoient établis dans le cœur du Pays. Les Eoliens aussi (53) portoient anciennement le nom de Pélasges. Les Doriens, enfin, étoient des Pélasges, (54) qui, ayant été chassés de la Thessalie, passerent dans le Péloponnése, où ils perdirent leur ancien nom, pour prendre celui de Doriens. Puisque les Ioniens & les Doriens descendoient des Pélasges, il en résultera que les deux plus célebres Peuples de la Gréce, sçavoir les Athéniens & les Lacédémoniens, avoient la même origine. Les premiers étoient Ioniens, & les seconds Doriens : si la chose étoit nécessaire, il me seroit facile de prouver que la plûpart des autres Peuples de la Gréce, descendoient aussi des Pélasges. Par exemple, les

(53) Herodot. VII. 95. Eustath. ad Dionys. Perieg. v. 347. p. 57.

(54) Herodot. I. 56.

Achéens (55), les Argiens (56), les Theſſaliens (57), les Macédoniens (58), les Arcadiens (59), les Epirotes (60), mais il faut abréger; car j'ai encore à répondre à bien des objections.

» Je ne puis m'empêcher, continue » M. Gibert, d'ajouter encore ici que » le Scholiaſte d'Appollonius eſt cité » mal-à-propos, pour montrer que » l'Iſle d'Eubée fut occupée par les » Pélaſges, & qu'elle s'appelloit » Pélaſgie. Ce Commentateur ne » dit autre choſe, ſinon, que ſon » Poëte appelle Pélaſgique le Mars » des *Macroniens*, parce que les Ma-

(55) Dionyſ. Halic. I. 14. Strab. VIII. 389.

(56) Euripid. Fragm. Archelaï v. 8. Schol. Apollon. Argon. lib. I. p. 58. Strab. V. 221. Euſtath. ad Dionyſ. Perieg. V. 347. p. 57. Diod. Sic. V. 239.

(57) Apollon. Argon. lib. I. p. 58. & Schol.

(58) Juſtin. VII. 1.

(59) Dionyſ. Halic. I. 9. Strab. V. 221.

(60) Strab. V. 221.

» croniens étoient une Colonie ve-
» nue de l'Eubée, Isle voisine du Pé-
» loponnése, lequel étoit appellé
» autrefois *Pélasgie.* En effet, Stra-
» bon, qui fait l'énumération des an-
» ciens noms de l'Eubée, ne lui attri-
» bue point celui de Pélasgie, & je
» ne me souviens pas d'avoir lû nulle
» part que les Pélasges s'en soyent
» jamais emparés. »

Puisque M. Gibert ne peut s'empêcher d'ajouter cette objection aux précédentes, je ne sçaurois me dispenser aussi de le prier très-humblement de vouloir bien ajouter à l'endroit qu'il critique deux mots qui manquent dans l'imprimé, & de lire le passage de cette maniére (61) ; » les Pélasges occupoient ancienne-
» ment, non-seulement le Pélopon-
» nése, le territoire d'Athénes, avec

(61) Histoire des Celtes Liv. I. Chap. IX. p. 118-119.

» les Isles voisines, particuliérement
» celle de Lemnos, de Scyrus, d'Eu-
» bée & de *Lesbos*, qui portoit au-
» trefois le nom de Pélasgia:» moyennant cette addition des mots de *Lesbos*, tout sera pleinement redressé; car les plus célébres Historiens assurent effectivement (62) que cette Isle portoit autrefois le nom de Pélasgia. M. Gibert ne se souvient pas, au reste, d'avoir lû nulle part que les Pélasges se soient jamais emparés de l'Isle d'Eubée. Mais si sa mémoire l'a mal servi, il me semble que je ne suis pas obligé d'en répondre, d'autant plus que j'ai cité un passage de Denys d'Halicarnasse (63), qui porte que »les Pélasges, chassés de la Thes-
» salie, passerent dans la Béotie, dans
» la Phocide & dans l'Isle d'Eubée,
» pendant qu'une autre partie de la

(62) Strab. V. 221. Diod. Sicul. V. 239. Plin. V. 31.

(63) Dionys. Halic. lib. I. p. 14.

» Nation passa dans l'Asie mineure, & » s'empara de plusieurs Pays, situés » le long de l'Hellespont. » Le passage même d'Appollonius & de son Commentateur, que M. Gibert avoit sous les yeux en me réfutant, auroit dû lui rappeller un fait qu'il ne se souvient pas d'avoir lû nulle part.

Le Poëte dit (64) que » les Argo-» nautes, étant revenus de nuit sur la » côte des Doliens, ceux-ci ne les » reconnurent point, & crurent que » les Pélasges Macriens venoient les » attaquer. » Le Scholiaste remarque là-dessus » que, selon Denys de Chal-» cide, ces Macriens que l'on appel-» loit aussi Macrons, étoient une Co-» lonie venue de l'Isle d'Eubée, qui » portoit autrefois le nom de Ma-» cris, & que c'est de-là qu'est pris » celui de Macrons. » A l'égard de

(64) Apoll. Arg. lib. I. v. 1023. p. 106.

celui de *Pélasges*, ou de *Pélasgique*, le même Commentateur dit que » les » *Macrons* sont appellés *Pélasges* (65), » parce qu'ils sortoient de l'Isle d'Eu- » bée. » Il falloit donc qu'il y eût des Pélasges dans cette Isle. Il dit encore (66) que » les Habitans de l'Isle d'Eu- » bée sont appellés Pélasges, parce que » cette Isle est voisine du Pélopon- » nése, qui portoit autrefois le nom » de Pélasgia, ou de Pélasgis. » C'est la curieuse remarque que M. Gibert juge à propos de rapporter, & que je lui laisse de très-bon cœur. Selon mes petites lumiéres, il me semble qu'un Historien & même un Poëte, se feroit siffler, s'il s'avisoit jamais de désigner les Anglois sous le nom de Picards, parce que leur Isle est voisine de la Picardie. Revenons aux objections de M. Gibert. J'avois dit (67).

(65) *Ubi supr.*
(66) *Ibid.*
(67) Hist. des Celt. Liv. I. Chap. IX. p. 120.

que » les Pélasges, chassés du Pélo-
» ponnése par les Cadméens, se re-
» tirerent dans la Thessalie, où ils se
» maintinrent, selon les apparences,
» pendant un assez long espace de
» tems, puisque cette Province reçut
» d'eux le nom de Pélasgia : » M.
Gibert (68) fait là-dessus plusieurs
remarques qu'il faut examiner. Rap-
portons, avant toutes choses, ses pro-
pres paroles; » Denys d'Halicarnasse,
» qui nous apprend cette migration
» des Pélasges en Thessalie, ne dit
» point quel en fût le motif, &c.,
» comme il la plaçoit trois ou quatre
» générations au moins avant Cad-
» mus, il n'a eu garde de dire qu'elle
» fût occasionnée par ce Prince, ses
» compagnons ou leurs descendans,
» les seuls que les Grecs entendent
» sous le nom de Cadméens; je ne
» trouve à ce sujet rien de plus dans

(68) Gibert p. 143.

» Hérodote que dans Denys d'Hali-
» carnasse, quoique M. Pelloutier
» en cite les Livres II. chap. 91. V.
» 57. VII. 93. & seq. »

C'est-à-dire, selon M. Gibert, que j'ai commis trois fautes dans ce passage qu'il juge à propos de critiquer.

1°. J'ai dit que les Pélasges furent chassés du Péloponnése par les Cadméens, au lieu que Denys d'Halicarnasse, qui parle de cette migration, n'en détermine pas le motif. J'en conviens. Mais, si Denys d'Hacarnasse, ou quelqu'autre Historien digne de foi, assuroit clairement & formellement que des Phéniciens & des Egyptiens, ayant abordé en Gréce & s'y étant établis, en chasserent insensiblement les Pélasges, mes remarques, que je n'ai données que pour une conjecture (69), formeroient une véritable démonstra-

(69) Hist. des Celt. Liv. I. Ch. IX. p. 118.

tion. Demande-t-on autre chose, pour se rendre à une conjecture, si ce n'est qu'elle soit probable & fondée sur des faits qui y conduisent naturellement ? D'abord je vois les Pélasges maîtres de toute la Gréce. Ensuite je remarque qu'ils quittent les côtes, pour se retirer vers le Nord, dans des Pays éloignés de la Mer. Ne dois-je pas conclure naturellement delà qu'ils furent chassés de leur Pays par des Etrangers qui avoient établi des Colonies sur les côtes du Péloponése & des Contrées voisines ? Qui pouvoient être ces Etrangers que des Egyptiens & des Phéniciens, les seuls Peuples qui s'appliquassent alors à la Navigation ? N'est-il pas constant & reconnu que Cécrops, Cadmus & Danaus passerent effectivement en Gréce, & y fonderent de puissantes Colonies ?

2°. Mais au moins ai-je fait ici un anacronisme bien marqué, puisque

» Denys d'Halicarnaſſe plaçoit cette » migration des Pélaſges en Theſſa- » lie, trois ou quatre générations au » moins avant Cadmus. » Il n'eſt pas de ma connoiſſance que Denys d'Halicarnaſſe ait fait aucune mention de Cadmus, ni qu'il ait déterminé le tems où ce Prince paſſa en Gréce avec ſes Phéniciens. D'autres cependant l'ont déterminé, & c'eſt ſans doute ſur leur calcul, comparé avec celui de Denys, que M. Gibert fonde ſon objection. Pour épargner au Lecteur une diſcuſſion chronologique, développons en peu de mots ce que M. Gibert a laiſſé deviner. Selon Denys d'Halicarnaſſe (70), Oénotrus paſſa en Italie dix-ſept générations avant le ſiége de Troye (71), c'eſt-à-dire, environ 1750 ans avant Jé-

(70) Dionyſ. Halic. lib. I. p 9. 14.

(71) Troye fut priſe l'an de la Période Julienne 3530 & 1184 avant J. C. en y ajoutant 566 ans pour dix-ſept générations, il réſultera qu'Oénotrus paſſa en Italie 1750 ans avant J.C.

ſus-Chriſt, en comptant trois générations pour un ſiécle. Lycaon, pere de cet Oénotrus, étoit le cinquiéme depuis Phoronée, qui vivoit par conſéquent ving-trois générations avant le ſiége de Troye, 1950 ans avant J. C. Suivant le même Hiſtorien, les Pélaſges paſſerent du Péloponnéſe en Theſſalie, ſix générations après le régne de Pélaſgus, petit-fils de Phoronée, c'eſt-à-dire, 1684 ans av. J. C. au lieu qu'il eſt reconnu que Cadmus n'arriva en Gréce que 1519 ans avant J. C. & par conſéquent 165 ans, ou cinq générations après la migration des Pélaſges, dont il s'agit ici. Voilà l'objection de M. Gibert, que je crois avoir propoſée dans toute ſa force. Elle ſeroit aſſurément ſans replique, ſi je convenois qu'Oénotrus paſſa en Italie dix-ſept générations avant le ſiége de Troye, & que Phoronée ou Pelaſgus, ſon petit-fils, ſont auſſi anciens que Denys

d'Halicarnaſſe le prétend. Mais j'ai averti (72) que je n'en croyois rien, & je ſuis perſuadé que les Grecs donnent à leur Hiſtoire une antiquité qu'elle n'a pas ? Comme M. Gibert n'eſt pas diſpoſé à m'en croire ſur ma parole, il faut lui en fournir des preuves qui ſoient tirées du ſujet même que nous traitons. Niobé, mere de Pélaſgus (73), fut la premiére femme que Jupiter connut, comme Alcméne, mére du grand Hercule, fut la derniére. Depuis ce tems-là ce Dieu changea d'inclination, & dédaigna le commerce des Mortelles. Il faut donc que Saturne, pére de Jupiter, Phoronée, pere de Niobé, Electrion, pere d'Alcméne, fuſſent Contemporains ; il faut que Cadmus vécut auſſi dans le même tems, puiſqu'Europe ſa ſœur, & Sé-

(72) Hiſt. des Celt. Liv. I. Ch. X. p. 174. 175. & Liv. II. Ch. XI. p. 254.

(73) Diod. Sic. IV. 155.

mélé sa fille, eurent successivement l'honneur d'être Maîtresses de Jupiter. Et, de peur qu'on ne m'oppose ici la vaine défaite des Mythologistes, sçavoir, que les Dieux engendrent plus long-tems que les hommes, attendu qu'il y a seize générations (74) depuis Niobé jusqu'à Alcméne, j'ajouterai que cette défaite est parfaitement inutile, non-seulement, parce que Jupiter n'existoit point encore dans le siécle où l'on place Niobé, mais encore parce que Pélasgus, fils de Niobé, & le grand Hercule, fils d'Alméne, étoient effectivement contemporains. En voici la preuve. Le Poëte Eschyle (75) assure que Pélasgus régnoit à Argos (76) lorsque les Danaïdes y arriverent. Il y avoit

(74) Diod. Sic. IV. 158.

(75) Eschyl. Supp. v. 258.

(76) Quelques-uns faisoient Pélasgus fils de Jupiter & de Niobé : d'autres le croyoient Indigéte, c'est-à-dire, fils de la Terre. Eschyle le fait fils de Palecthtone, Indigéte.

alors, selon le calcul commun, huit ou neuf ans que Cadmus avoit établi la Colonie de Thébes. Diodore de Sicile (77) remarque aussi qu'Hercule vivoit dans le même tems. » Linus, dit-il, Précepteur d'Hercule, » inventa le premier parmi les Grecs » la mesure & les vers. Cadmus » ayant ensuite apporté de Phénicie » les Lettres de l'Alphabet, Linus » les accommoda à la Langue Grec» que, donna des noms à ces lettres, » & en traça les caractéres. De-là » vient que les lettres qui portoient » d'abord le nom de Phéniciennes, » parce qu'elles avoient été appor» tées de Phénicie, reçurent ensuite » le nom de Pélasgiques, parce que » les Pélasges s'en servirent les pre» miers. »

Je conseillerai donc à M. Gibert de ne pas m'opposer des difficultés

(77) Diod. Sic. III. 240.

chronologiques, par rapport à l'Histoire Grecque, qui précéde la prise de Troye, & même les Olympiades. C'est un Pays perdu où l'on marche à tâtons. Au reste, si l'on examine attentivement le passage de Diodore de Sicile que je viens de rapporter, on y trouvera que les Pélasges étoient maîtres de la Gréce, lorsque Cadmus y arriva ; au lieu que, selon le calcul de Denys d'Halicarnasse, ils quitterent le Péloponnése six générations, & la Thessalie onze générations après Pélasgus. Ces onze générations finissent, suivant son compte, au régne de Deucalion, qui chassa les Pélasges de la Thessalie, avec le secours des Curétes & des Léléges. Si le fait étoit vrai, comment Danaüs, qui ne vint en Gréce qu'après la mort de Deucalion, trouvera-t-il encore des Pélasges dans le Péloponnése ? Pourquoi les lettres des Grecs & leur maniére d'écrire, reçurent-

elles le nom de Pélasgiques ? N'est-ce pas à cause que les Pélasges, qui étoient encore dans le Pays, s'en servirent les premiers? Ils introduisirent l'usage d'écrire de gauche à droite, &c, par cette raison, ils renverserent les lettres Phéniciennes, comme j'ai eu occasion de le montrer ailleurs (78).

3°. La troisiéme remarque de M. Gibert, c'est que j'ai cité ici mal-à-propos divers passages d'Hérodote (79), qui ne dit rien de plus à ce sujet que Denys d'Halicarnasse. J'ai cité ce passage à la fin d'une note (80), pour prouver qu'il avoit passé en Gréce différentes Colonies d'Egyptiens & de Phéniciens. Si le Lecteur veut se donner la peine de vérifier les citations, il verra si elles portent

(78) Hist. des Celt. Liv. II. Ch. XI. p. 252.

(79) Herodot. II. 91. V. 57. VII. 93.

(80) Hist. des Celt. Liv. I. Chap. IX. p. 119. not. (6).

à faux, & si elles n'établissent pas bien clairement ce que je me proposois de prouver.

Voyons si une autre objection de M. Gibert a plus de fondement. J'avois dit (81) que » les Pélasges, inquiétés dans leurs nouvelles habita» tions par les mêmes Cadméens, ou » plutôt par le nouveau Peuple qui » s'étoit formé en Gréce, se disper» serent de tous côtés. » Voici la remarque que M. Gibert fait sur ces paroles (82) : » M. Pelloutier n'a pas » mieux réussi dans l'application d'un » passage du chap. 56. du liv. I. de cet » Historien, dont il se sert quelques » lignes plus bas, pour montrer que » les mêmes Cadméens inquiéterent » encore les Pélasges dans la Thessa» lie; car Hérodote, dans l'endroit » cité, n'attribue aux Cadméens que

(81) Hist. des Celt. Liv. I. p. 121.
(82) Gibert p. 143.

» d'avoir chaſſé les Pélaſges de l'Iſ-
» tiéotide, Province ſituée vers les
» Monts Olympe & Oſſa, où ils ſe
» retirent en ſortant de la Theſſalie,
» & non pas de la Theſſalie même. »

Voici le paſſage même d'Hérodote (83). » Du tems de Deucalion, » les Pélaſges occupoient la Phtio- » tide; ſous Dorus, fils d'Hellen, ils » demeuroient dans les Contrées qui » ſont autour des Monts Oſſa & » Olympe, & que l'on appelle l'Iſ- » tiéotide. Chaſſés delà par les Cad- » méens, ils allerent s'établir autour » du Mont Pindus. » Ce paſſage ne dit-il donc pas que les Pélaſges furent inquiétés dans leurs nouvelles habitations ? Ne dit-il pas que les Pélaſges furent chaſſés par les Cadméens de l'Iſtiéotide ? Cette Iſtiéotide n'étoit-elle pas une Province de la Theſſalie ? L'Olympe & l'Oſſa (84) n'ap-

(83) Herodot. I. 56.
(84) Strab. VIII. 356. IX. 430. 441.

partenoient-ils pas auſſi à la Theſſalie ; & n'étoit-ce pas entre ces deux Montagnes que l'on voyoit cette belle vallée que les Anciens appelloient *Theſſalica Tempe* ? Je ne ſçais ſi je ne me trompe, mais il me ſemble qu'une objection auſſi frivole ne devoit pas être propoſée avec cet air de confiance que M. Gibert affecte ici. *M. Pelloutier n'a pas mieux réuſſi dans l'application d'un paſſage d'Hérodote.* Je conſens de bon cœur que le Lecteur juge qui des deux a le mieux réuſſi, ou l'Hiſtorien, ou le Cenſeur. » Mais non, ajoute M. Gi-
» bert (85), en continuant toujours
» ſur le même ton, ce n'eſt pas, ſe-
» lon notre Critique, par les mêmes
» Cadméens que les Pélaſges furent
» inquiétés, *c'eſt plutôt*, dit-il, *par le*
» *nouveau Peuple, formé* du mêlange
» de ces Orientaux avec les anciens

(85) Gibert. p. 144.

» Habitans de la Gréce. Denys d'Ha-
» carnasse sera cette fois son garant au
» au liv. I. de ses Antiquités. Cependant cet Historien ne nomme en
» cette occasion que les Curétes, les
» Léléges, les babitans du Parnasse.
» Or M. Pelloutier n'approuve point
» que ces Nations fussent le nouveau
» Peuple en question, qu'il compose
» d'Egyptiens, de Phéniciens & de
» Pélasges, ou qu'elles en fissent partie : je ne sçais même si leur Histoire
» pourra s'accommoder aisément à
» cette origine ; quoiqu'il en soit,
» jusqu'à ce que M. Pelloutier ait établi ce point ; je ne vois pas ce que
» fait ici pour lui l'autorité de Denys
» d'Halicarnasse. » Voilà assurément bien des paroles perdues. Puisque les Pélasges demeurerent dans la Thessalie pendant cinq générations, les Ennemis qui les chasserent de la Thessalie ne pouvoient être les mêmes que ceux qui les avoient chassés du Péloponnése,

ponnése. Ce ne purent être que leurs descendans, & les gens du Pays qui étoient entrés dans le parti de ces Etrangers, qui inquiéterent les Pélasges dans leurs nouvelles habitations. Selon Denys d'Halicarnasse (86), » ils en furent chassés par les Curétes » & par les Léléges, qui reçurent » depuis le nom d'Etoliens & de Lo» criens.» Mais ces Curétes n'étoient-ils pas les ministres & les adorateurs de Jupiter, dont les Phéniciens avoient introduit le culte ? Les Locriens & les Etoliens n'étoient-ils pas les alliés du Héros qui fut le grand destructeur des Pélasges & de leur Religion ? Je parle d'Hercule. Epalius, Roi des Locriens & des Etoliens (87), ayant été chassé de ses Etats, Hercule rétablit ce Prince, qui en cette considération choisit le

(86) Dionys. Halic. I. p. 14.
(87) Strab. IX. p. 427.

fils aîné d'Hercule pour lui succéder.

Je sens, Monsieur, que j'abuse de votre patience & de celle du Lecteur. Je vais donc passer légérement sur plusieurs autres objections de M. Gibert, qui, étant peu importantes en elles-mêmes, roulent d'ailleurs sur des sujets dont la discussion n'auroit rien d'intéressant. M. Gibert, pour se prêter à mon raisonnement, veut (88) que je lui dise » ce que » j'entends par les Pélasges des Pro- » vinces de l'Europe ? » Il me semble que je l'ai dit (89) assez clairement en remarquant que l'on plaçoit des Pélasges en Gréce, en Italie, dans les Gaules, dans l'Asie mineure, & en nommant les Peuples que je crois Pélasges. En tout cas j'expliquerai ma pensée avec plus d'étendue, quand je parlerai des migrations des Peuples Celtes, & j'aurai occasion

(88) Gibert. p. 145.

(89) Hist. des Celt. Liv. I. p. 133.

de montrer alors que les Pélasges ne différoient pas des anciens Scythes.

En rapportant un passage d'Hérodote (90), dont j'ai fait usage, & qui porte que » les Pélasges occupoient » anciennement l'Isle de Samothrace, » & que c'est d'eux que les Thraces » (91) ont pris les mystéres des Ca- » bires, » M. Gibert m'avertit (92) que j'aurois dû en conclure que les Pélasges, qui introduisirent la cérémonie, étoient différens des Samothraces qui la reçurent. Il n'y a cependant rien à changer dans ce que j'ai dit ici.

Les Grecs faisoient de Dardanus (93) un Prince Pélasge, qui, ayant passé de l'Arcadie dans l'Isle de Samothrace, y institua les mystéres dont Hérodote fait mention dans le

(90) Herodot. II. 51.
(91) Lise, *Samothraces.*
(92 Gibert. p. 149.
(93) Dionys. Halic. I. 55. Strab. VIII. 346.

paſſage qui vient d'être cité. Si je prouve, comme je m'y engage, d'un côté que Dardanus étoit un Prince Thrace, qui, ayant paſſé en Aſie avec des troupes de ſa Nation, y fonda le Royaume de Troye; & de l'autre, que les myſtéres, dont on attribuoit l'inſtitution à Dardanus, appartenoient à la Religion des Peuples Scythes & Celtes, qui avoient leurs ſanctuaires les plus renommés, & qui célébroient leurs fêtes les plus ſolemnelles dans les Iſles voiſines du Continent, à celles de Gades en Eſpagne, de Sayne dans les Gaules, d'Heiligelandt en Germanie, de Samos en Thrace; il me ſemble que ma preuve demeurera dans toute ſa force; & que je ſerai en droit d'en conclure que les anciens Pélaſges étoient le même Peuple que les Thraces.

J'avois dit que, ſelon Thucydide, les Thraces occupoient le territoire

de Daulia, dans ces tems fabuleux où les hommes étoient changés en oiſeaux, &c. ... Ce tems-là, dit M. Gibert (94) n'eſt pas immémorial : il ne remonte qu'à cinq ou ſix générations avant la guerre de Troye. Je ne ſçais comment M. Gibert l'entend. Il me ſemble qu'un tems, dont nous n'avons point de bons Mémoires, & dont il ne reſte que des fables, eſt un tems immémorial. Diſtinguer dans ces tems-là une ſuite de générations, ce ſeroit à peu-près comme ſi l'on vouloit marquer un point fixe dans les eſpaces imaginaires. Quant à ce que M. Gibert ajoute que la Phocide, où la Ville de Daulia étoit ſituée, n'étoit qu'une partie de la Gréce, il trouvera la réponſe dans un paſſage de Strabon, cité en note (95).

(94) Gibert p. 150.
(95) Strab. VII. 321.

J'avois dit encore qu'il y a toute apparence que les Pélasges chassés de la Gréce se retirerent chez les Thraces, pour être en sûreté auprès de leurs Compatriotes. C'est, dit M. Gibert (96), une foible apparence. Des Peuples errans se logeoient où ils pouvoient. Je ne sçais si M. Gibert se seroit prêté à mon raisonnement, supposé que j'eusse été capable de dire que les Pélasges préféroient de chercher une retraite parmi des Peuples étrangers & ennemis : s'il en étoit ainsi, je le prie très-humblement de me pardonner la faute que j'ai faite de suivre Denys d'Halicarnasse, qui disoit : *Sed cùm maxima Pelasgorum pars per loca Mediterranea se contulisset ad Dodonæos suos cognatos.* Dionys Halic. lib. I. pag. 13.

Enfin, M. Gibert convient avec

(96) Gibert p. 151.

moi que les Sintiens (97), qui étoient un Peuple Thrace, étoient les plus anciens Habitans de l'Isle de Lemnos. Mais il ne veut pas que ces Sintiens fussent en même tems un Peuple Pélasge : » c'étoit cependant l'opinion » d'Anticlides, cité par Strabon (98): » c'est celle du Scholiaste d'Appol- » lonius (99), qui dit que les pre- » miers Habitans de l'Isle de Lemnos » étoient les Tyrrhéniens, (*c'est la* » *même chose que les Pélasges,*) & que » le nom de Sintiens est une épi- » théte qu'on leur donnoit, parce » qu'ils étoient de grands brigands. »

Mais, dit M. Gibert (100), on trouve dans Appollonius la distinction la plus caractérisée entre les Sintiens & les Pélasges Tyrrhéniens, qui les chasserent de leur Isle. M. Gi-

(97) Strab. VII. 331. Steph. de Urb. p. 512.
(98) Strab. V. 221.
(99) Schol ad Apoll. Arg. I p. 61.
(100) Gibert. p. 153. not. (*).

bert me permettra de lui répondre, avec tout le respect que je lui dois, qu'il confond étrangement les tems & les faits. Appollonius ne dit point que les Pélasges aient chassé les Sintiens de l'Isle de Lemnos : les Pélasges en chasserent (101) la postérité d'Euphémus, c'est-à-dire, des Grecs qui se disoient descendus des Argonautes (102), & par-là ils rentrerent dans la possession d'une Isle qui leur avoit appartenu autrefois. Peut-être aussi que M. Gibert ne se seroit point trompé s'il avoit distingué les Tyrrhéniens de l'Italie (103), qui parloient une Langue barbare, de ceux de la Gréce qui avoient la même Langue que les Athéniens (104).

Je finirai, Monsieur, cette lettre par trois réflexions qui serviront de

(101) Apoll. Arg. IV. v. 1760. p. 536.
(102) Herodot. IV. cap. 145.
(103) Dionys. Halic I. 24.
(104) *Voyez* ci-dessous, Réflex. II.

réponse générale à différentes objections par lesquelles M. Gibert prétend attaquer ce que j'avois dit des anciens Habitans de la Gréce.

I. La premiére regardera l'explication que j'ai donnée de la fable des Titans & des Géans. Après avoir montré (105) que les Pélasges étoient les anciens Habitans de la Gréce & des Provinces voisines, où l'on prétend qu'ils se retirerent en quittant leur Pays natal, j'ai remarqué, comme une chose digne d'attention, que l'on trouvoit des Titans & des Géans dans la plûpart des Pays où les Anciens ont placé des Pélasges ; en Gréce, en Italie, en Thrace, en Arcadie, dans les Isles de Créte & d'Eubée. Il est, par exemple, dit (106) que l'Arcadie s'appelloit autrefois *Pelasgia* & *Gigantis*; que le territoire d'A-

(105) Hist. des Celt. Liv. I. p 124. 147.
(106) Eustath. ad Iliad. II. v. 603. p. 300.

thénes (107) , dont les Pélasges étoient les premiers Habitans, s'appelloit autrefois le Pays des Titans; que l'Isle d'Eubée (108) étoit autrefois sous l'obéissance des Titans; que la Ville d'Erétria(109)avoit reçu son nom d'un des Titans; que les Thraces descendoient de la fille d'un des Titans (110). La raison en est, selon ma conjecture, que les Pélasges, les Titans & les Géans sont les mêmes personnes désignées sous divers noms. C'étoient les anciens Habitans de l'Europe, les Partisans de l'ancienne Religion, qu'Hercule, fils de Jupiter, & grand défenseur de son Culte, eut à combattre par-tout où la fable le fait passer. Il en trouva en Espagne : ceux là devoient être Cel-

(107) Suid. Tom. III. p. 479.

(108) Solin. cap. II. p. 22.

(109) Eustath. ad Iliad. II. v. 537. p. 279. Steph. de Urb. p. 349.

(110) Hist. des Celt. Liv. I. p. 124. not. (53).

tes. Il en trouva dans les Gaules : c'étoient des Liguriens, & par conséquent des Celtes, de l'aveu même de M. Gibert, qui fait descendre les Celtes des Liguriens. Il en trouva en Italie, qui pouvoient être des Aborigines, des Sammites, ou des Sicaniens; il en trouva enfin en Thrace, où se donna la célebre bataille de Phlégra, précisément dans le tems où les Pélasges s'étoient retirés de la Gréce, & dans la Contrée même où ils étoient établis. On les appella des Géants, parce que les Peuples Scythes & Celtes etoient extrêmement grands, en comparaison des Phéniciens & des Egyptiens qui passerent en Europe. On les appelloit Titans, parce que leur mythologie les faisoit descendre du Dieu Teut, & d'Opis sa femme. L'ancienne mythologie des Grecs ne différoit point sur cet article de celle des Celtes. Ils faisoient les Titans fils du Ciel &

de la Terre. Les noms de Teutamus, Tuiston, Teutomal, Teutomat, Tayfan, que plusieurs Princes Pélasges, Scythes, Liguriens & Gaulois ont porté; ces noms ont, selon moi, la même origine que celui des Titans. Voilà ma conjecture, &, à certains égards, celle du P. Pezron, qui dit (111) aussi que les Gaulois étoient de la race des Titans.

Voyons présentement ce que M. Gibert oppose à ma conjecture. » Elle est, dit-il (112), assurément » digne d'une imagination également » vive & ornée.« C'est une petite politesse dont je le remercie très-humblement, quoique je ne le mérite point. Au reste, il ne manque à ma conjecture qu'une application juste & solide. M. Gibert le croit ainsi. (113) Le Public jugera si les raisons

(111) Ant. des Gaulois p. 111. 133. 140. 187.
(112) Gibert p. 167.
(113) *Ibid.*

dont M. Gibert s'est servi pour combattre ma conjecture, sont plus solides que les preuves que j'ai employées pour l'établir. Voici les raisons de mon Censeur (114).

1°. » On ne peut pas conclure de ce » que les Anciens ont placé les Géans » dans quelques-uns des Pays qui furent occupés par les Pélasges, que » les Pélasges sont la même chose«. Je conviens de très-bon cœur que mes remarques ne forment pas une démonstration. Mais, puisqu'il est constant que l'Arcadie étoit appellée *Gigantis*, le Pays des Géans, dans un tems où elle étoit occupée par les Pélasges, n'étoit-il pas naturel d'en conclure que les Pélasges passoient pour des Géans?

2°. » Le nom de *Teutamides* signi» fie uniquement que celui qui le por» toit étoit fils de *Teutam*.» C'est pré-

(114) Gibert p. 147.

cisément ce que j'ai dit ; mais je prétends encore que les noms de *Teutam* ou de *Titan*, qui signifient un fils de *Teut*, étoient donnés aux Princes Scythes & Pélasges, parce qu'ils se disoient descendus du Dieu *Teut*. Par la même raison plusieurs Princes Thraces ont porté le nom de *Cotis* ou de *Cotison*, c'est-à-dire de *fils du Dieu Tis*, qui est le même qu'Hérodote (115) appelle Mercure. » Les » Rois de Thrace servent principa» lement Mercure, ne jurent que par » lui & prétendent en tirer leur » origine. «

3°. « Il semble à M. Gibert (116) » que, dans l'exactitude de la Criti» que, je ne devois pas confondre » les Géans avec les Titans. Car, » pour peu qu'on sçache de Mytho-

(115) Herodot. V. 7.
(116) Gibert p. 148.

» logie, on connoît la différence des
» uns & des autres. «

Je ne doute point que M. Gibert n'entende beaucoup mieux que moi la Mythologie, qui eſt la ſcience des Fables. Il me permettra cependant de lui repréſenter qu'il me ſemble que les Géans & les Titans étoient les ennemis jurés de Jupiter, qui ne fut paiſible poſſeſſeur de ſon Royaume, que lorſqu'il eut foudroyé les uns & les autres. Il me ſemble d'ailleurs que les Géans & les Titans étoiens fils du même pere & de la même mere, c'eſt-à-dire du Ciel & de la Terre (117). Il eſt vrai que la généalogie paternelle des des Géans paroît un peu ſuſpecte, parce que la terre ne les mit au monde que quelques années après que ſon mari eut perdu la faculté d'engendrer. Mais Héſiode léve la diffi-

(117) Schol. Pindari. pag. 378. Apollodor. lib. I. p. 14.

culté en habile Mythologiste, & prouve fort doctement dans un passage cité en note (118), qu'ils n'en étoient pas moins légitimes.

4°. M. Gibert m'avertit encore (119), » qu'il n'est point vrai que » les Celtes ou Scythes fussent plus » grands que les Phéniciens & les » Egyptiens qui passerent en Gré-» ce « ; soit parce que l'on trouvoit des Géans en Phénicie & en Ethyopie, soit parce qu'Aristote remarque que dans les Pays froids & dans les Pays chauds, les hommes sont ordinairement plus grands, d'où il résulte que l'Egypte étant un pays chaud, les hommes y étoient aussi grands que dans la Scythie qui est au nombre des Pays froids.

Voilà assurément d'excellentes raisons pour détruire ce que j'ai dit

(118) Hesiod. Theol. v. 180. &c.
(119) Gibert. p. 168. 169.

(120) de la grande taille des Peuples Celtes. Vous m'avouerez, Monsieur, qu'il y a des Lecteurs bien difficiles à contenter. Un *Observateur sur les Ecrits modernes* n'approuve pas que j'aye entassé preuve sur preuve, passage sur passage, pour montrer que les Scythes & les Celtes étoient d'une grandeur énorme, en comparaison des autres Peuples. Voici un autre Observateur qui me dit fort poliment que *tout cela n'est pas vrai.*

5°. Enfin pour abréger, M. Gibert me conseille de lire le P. Pezron, » où j'aurois trouvé des raisons plus apparentes & mieux établies .... pour montrer que les Titans sont les premiers Celtes. « M. Gibert a bien raisons de m'envoyer à une Ecole où il a tant profité. J'ai averti que je n'avois lû le

(120) Hist. des Celt. Liv. II. Ch. II. p. 6-12.

P. Pezron qu'après avoir achevé le premier Livre de mon Ouvrage. Quand j'ai ensuite lû ce Traité, ma mauvaise Logique m'a fait juger qu'il n'étoit rempli que de chiméres & de raisons, que je devois abandonner à ceux qui donnent dans la Mythologie tant ancienne que moderne. Quoi qu'il en soit, puisqu'il faut que j'étudie encore le Livre du P. Pezron, pourquoi M. Gibert m'avertit-il (121) que de sçavans hommes ont jugé que, pour réfuter le systême du P. Pezron, il suffisoit de l'exposer ? N'est-ce pas révolter par un trait de plume le Disciple contre le Maître & contre l'instruction qu'on voudroit lui faire goûter?

II. Ma seconde réflexion regardera l'origine de Langue Grecque, qui s'est formée, selon ma conjecture, du mélange de trois autres Lan-

(121) Gibert p. 170.

gues, sçavoir l'Egyptienne, la Phénicienne & la Langue Scythe que les Pélasges parloient anciennement. Pour le prouver, je me suis (122) prévalu 1°. du témoignage de M. Fourmont, » qui réduit les mots » primitifs de la Langue Grecque à » moins de 300 vocables qu'il prouve être tirés les uns des Thraces & » des Peuples voisins, les autres des » Phéniciens, ou, en général, des » Langues orientales. ».

2°. J'ai produit une Liste d'environ cinquante mots, qui sont en même tems Grecs & Tudesques. Si je n'en ai pas allégué davantage, comme il m'auroit été facile de le faire, c'est parce que je n'écrivois pas un Glossaire, & que je ne voulois pas porter la faucille dans la moisson d'autrui. D'un côté M. Fourmont a promis de publier son

(122) Hist. des Celt. Liv. I. Ch. IX. p. 140.

Dictionnaire : de l'autre j'ai vu le Manuscrit d'un Sçavant qui a recueilli plus de 2000 mots qu'il prétend être les mêmes en Grec qu'en Allemand.

Voici les objections de M. Gibert (123) qui regardent cette matiére. » Je réponds d'abord, avec Hérodo- » te (124), que l'on ignore entié- » rement quelle Langue parloient » en effet les anciens Pélasges. »

M. Gibert me permettra de lui répondre qu'il se trompe & qu'il se contredit pour avoir suivi & copié sans réflexion Hérodote, qui avance lui-même des choses contradictoires. Hérodote ne dit-il pas (125) » que les Pélasges appellerent les » Dieux Θεὺς, ὅτε κόσμω θέντες &c? « Cette Etymologie n'est-elle pas

(123) Gibert p. 161.
(124) Herodot. I. 57.
(125) Herodot. II. 52.

Grecque ? Ne dit-il pas (126) que les Ioniens, les Eoliens & les Doriens descendoient des Pélasges ? Et ces trois Peuples ne parloient-ils pas Grec ? De sçavoir, après cela, si Hérodote peut être concilié avec lui-même, & s'il a voulu dire seulement que l'on ignore quel Dialecte des Grecs les Pélasges suivoient, c'est ce qu'il ne m'importe pas d'examiner. Ce qu'il y a de constant, c'est que les Pélasges parloient Grec. Thucydide (127) assure que » les Habitans des Isles de Lemnos & d'Imbros avoient la même Langue & les mêmes Coutumes que les Athéniens. « Les Pélasges avoient fondé, selon Denys d'Halicarnasse (128), la Ville d'Agylla. La méprise, par laquelle cette Ville reçut le

(126) Herodot. I. 56. VII. 94. 95.
(127) Thucyd. VII. 57.
(128) Dionys. Halic. I. p. 16.

nom (129) de καῖρε, ne prouve-t-elle pas qu'on y parloit Grec? Le même Hiſtorien (130) ne poſe-t-il pas en fait que ces Pélaſges avoient porté en Italie la Langue & les Cérémonies des Grecs? M. Gibert veut-il que je lui prouve par ſon propre témoignage que les Pélaſges ſe ſervoient de la Langue Grecque? Ils avoient établi une Colonie à Vélia (131). » C'eſt, dit » M. Gibert (132), le nom d'une » Ville ſituée dans des lieux maréca- » geux appellés en Grec Ἔλεια ».

Une nouvelle objection de mon Cenſeur eſt (133), » que la conformi- » té que l'on trouve dans quelques » mots des deux Langues de Peu- » ples qui ont été voiſins, & qui

(129) Hiſt. des Celt. Liv. I. Ch. X. p. 178.
(130) Dionyſ. Halic. I. 16. 17.
(131) Id. *ibid.*
(132) Gibert p. 78.
(133) Gibert p. 162.

» ſe ſont ſouvent mêlés enſemble » par des migrations où des Colonies, » ne prouve point toute ſeule l'i» dentité de ces deux Peuples. «

Fort bien. Mais, s'il eſt vrai, comme je le prétens avec M. Fourmont, que les Thraces & les Pélaſges euſſent abſolument la même Langue avant que les derniers euſſent adopté des mots Egyptiens & Phéniciens, il en réſultera donc une preuve de l'identité de ces deux Peuples.

Mais il faudroit » que (134) l'a» nalogie fut ſi particuliére aux deux » Langues, que l'on ne put la re» trouver dans une autre. «

C'eſt préciſément ce que je ſoutiens, & ce qui réſulte auſſi de la preuve de M. Fourmont.

Cependant » M. Pelloutier a été » aſſez malheureux pour ne rencon-

(134) Gibert p. 163.

» trer presque que des mots com-
» muns à plusieurs Langues très-
» différentes certainement de la Scy-
» thique & de la Grecque (135).

Mais pouquoi de cinquante mots que j'ai allégué n'en rebute-t-il que six qui lui paroissent de mauvais aloi, & qu'il croit pouvoir dériver plus naturellement des Langues Hébraïque & Chaldaïque, selon les régles de son Etymologie que j'aurai occasion d'examiner dans la Lettre suivante. Pour contenter en attendant M. Gibert, je vais imiter les bons payeurs, & mettre six autres mots à la place de ceux qu'il trouve bon de rejetter. Βληχά *balatus*, κλάγγω *sono*, γρασων *herba* οὖτας *mamma*, σφέλας *scabellum* ἀκρυναῖ *montes alti*. Ces mots sont les mêmes tant en Allemand qu'en Grec.

(135) Gibert p. 163.

III. Ma

III. Ma troisiéme & derniére réflexion roulera sur le célébre oracle de Dodone. Commençons par rapporter succinctement ce que j'en ai dit (136) : ce sera le moyen de juger si les objections par lesquelles M. Gibert prétend renverser mes conjectures sont fondées.

Ce que l'on appelloit l'Oracle de Dodone étoit une forêt, ou un bocage consacré, dans lequel il y avoit (137) plusieurs arbres doués du don de prophétie. On voyoit, sur-tout au milieu de la forêt (138), un grand chêne que l'on appelloit le chêne (139) de Jupiter, & que l'on consultoit préférablement à tous les autres, parce qu'il étoit en réputation de prononcer les oracles les plus clairs & les plus

(136) Hist. des Celt. Liv. I. Ch. IX. p. 133-138.
(137) Servius ad Georg. II. v. 16. p. 100.
(138) Idem ad Æneid. III. 466.
(139) Odyss. XIV. 327. XIX. 296.

ſûrs. Quand quelqu'un venoit conſulter la Divinité (140), la Prêtreſſe le plaçoit à une certaine diſtance de l'Arbre, &, après avoir obſervé pendant quelque tems le mouvement des feuilles que le vent agitoit & le bruit ſourd qui réſultoit de ce mouvement, elle interprétoit à ſa maniére ce langage de la nature ou de la Divinité, & diſoit au Conſultant : *Voici ce que répond Jupiter*, &c. Au pied de l'Arbre il y avoit une fontaine (141) qui participoit auſſi au don de Prophétie, c'eſt-à-dire, que quand le tems étoit calme, & que l'on ne voyoit aucune agitation dans les feuilles du chêne, ceux qui venoient conſulter l'Oracle n'étoient pas pour cela renvoyés ſans réponſe. La Prêtreſſe (142) recouroit alors au murmure

(140) Suid. in Dodon.
(141) Servius ad Æneid. III. 466.
(142) Servius. *ibid.*

des eaux de la Fontaine. On voit, par cet exposé, que l'Oracle n'étoit pas anciennement dans un Temple proprement ainsi nommé. Le chêne de Jupiter auroit été muet, il auroit même péri, si, au lieu de le laisser en plein air, on avoit voulu le renfermer dans des murailles. Après que les Phéniciens & les Egyptiens eurent porté en Gréce la coutume d'ériger des Temples & des Idoles à l'honneur de la Divinité, on bâtit à Dodone un Temple, dont Vitruve fait quelque part la description. Je ne sçaurois dire dans quel tems ce Temple, qui existoit déja du tems d'Hérodote, avoit été fondé. Plutarque (143) dit, à la vérité, qu'il passoit pour être l'ouvrage de Deucalion (144). Comme Deucalion

(143) Plutarch. Pyrrho initio.

(144) Hyginus dit que le Temple avoit été bâti par Thessalus Fab. 225. Ce Thessalus passoit pour être fils de Jason & de Médée.

étoit l'ennemi déclaré des Pélasges qu'il chassa d'une partie de la Thessalie, il ne seroit pas impossible qu'il n'eut donné dans les nouvelles idées & bâti des Temples à la maniére des Egyptiens. Au reste, il est constant que le Temple de Dodone étoit beaucoup plus moderne; Homére (145) insinue bien clairement qu'il n'y avoit, de son tems, ni Temple, ni Maison dans la forêt de Dodone.

Les Pélasges avoient fondé l'Oracle de Dodone. C'est un fait que les Anciens attestent unanimement. Homére, Hérodote, Hésiode, Ephorus, Martien d'Héraclée, Strabon (146), sont tous d'accord sur cet article. Denys d'Halicarnasse (147) ajoute qu'à la faveur de l'Oracle, les Pélasges se maintinrent long-

(145) Iliad. XVI. v. 233.

(146) Iliad. XVI. v. 233. Herodot. II. 52. Strab. VII 327. IX 402.

(147) Dionys. Halic. lib. I. p. 15.

tems dans le territoire de Dodone. » Perſonne n'oſoit les y attaquer, » parce qu'on les regardoit comme » des perſonnes ſacrées. « Il y a bien des fables & des contradictions dans ce qu'Hérodote raconte du même Oracle. Rapportons cependant ce qu'il en dit, & voyons s'il eſt vrai que mes conjectures ſoient renverſées par le témoignage de cet Hiſtorien.

» J'ai appris (148) à Dodone que » dans les tems les plus anciens les » Pélaſges immoloient leurs victimes » en invoquant les Dieux auxquels » ils ne donnoient ni nom ni ſurnom, » attendu qu'ils leur étoient entiére» ment inconnus. Ils les appelloient » Θεὸς, parce qu'ils avoient tout diſpo» ſé avec ordre. Après un long inter» valle, ils apprirent qu'on avoit ap» porté d'Egypte les noms des autres

(148) Herodot. II. 52. 53. 54. 58. 171.

» Dieux, & ce ne fut encore que
» long tems après qu'ils entendirent
» parler de Bacchus. Au bout de
» quelque tems ils consulterent sur
» le sujet de ces noms l'Oracle de
» Dodone, qui passoit pour être le
» plus ancien de toute la Gréce, &
» qui étoit alors le seul. L'Oracle
» leur permit de se servir de ces
» noms, qui venoient des Barbares.
» Depuis ce tems-là ils exprimerent
» dans leurs sacrifices les noms de
» ces Dieux, & les Grecs les reçu-
» rent ensuite des Pélasges... c'est
» ce que disent les Prêtresses de Do-
» done. Voici ce que les Egyptiens
» racontent des Oracles établis en
» Gréce, & de celui qui est en Ly-
» bie. Les Prêtres de Jupiter Thé-
» bain me disoient que deux Prê-
» tresses furent emmenées de leur
» Ville par des Phéniciens. Qu'ils
» avoient oui dire que l'une de ces
» femmes fut vendue en Lybie, &

» l'autre en Gréce, & que ce furent
» ces deux Prêtresses qui fonderent
» les premiéres des Oracles, au mi-
» lieu des Peuples dont je viens de
» parler. Leur ayant demandé quelle
» certitude ils avoient de la chose,
» ils me répondirent qu'ils avoient
» fait de grandes recherches tou-
» chant ces femmes, & qu'ils avoient
» appris nouvellement ce qu'ils ve-
» noient de me dire. Voilà ce
» que j'ai appris des Prêtres de
» Thébes. Mais les Prêtresses de
» Dodone me dirent que deux co-
» lombes noires s'étant envolées de
» Thébes en Egypte, l'une passa en
» Lybie & l'autre à Dodone. Celle-
» ci s'étant posée sur un hêtre, pro-
» nonça en langage humain que le
» destin portoit que l'on devoit éta-
» blir là un Oracle de Jupiter:
» qu'ayant conjecturé de-là que cet
» avis leur étoit donné par la Divi-
» nité, elles avoient commencé, de-

» puis ce tems-là, à prophétiser. C'est
» ce que me dirent les Prêtresses de
» Dodone, & les autres Dodonéens
» me confirmerent la même chose...
» On devine à peu près de la même
» maniére à Thébes, en Egypte & à
» Dodone. La coutume de deviner
» dans des Temples vient des Egyp-
» tiens, desquels les Grecs ont aussi
» emprunté plusieurs autres céré-
» monies de la Religion .... Les
» mystéres que les Grecs appellent
» Thesmophoria furent enseignés
» aux femmes des Pélasges par les
» filles de Danaüs. «

De tout cela j'ai conclu que les Pélasges, qui étoient les Fondateurs de l'Oracle de Dodone & les premiers Habitans de la Gréce, avoient une Religion toute différente de celle que les Phéniciens & les Egyptiens y apporterent depuis. Ils n'avoient ni Temples, ni Idoles. Ils tenoient leurs assemblées

religieuses dans des forêts. Un chêne étoit le symbole & l'Oracle de la Divinité. Ils devinoient par le murmure des eaux, par le mouvement des feuilles d'un arbre. Ils ne connoissoient aucun des Dieux (149) qu'Homére & Hésiode ont célébré, & dont le nom, aussi bien que le culte, avoient été apportés d'ailleurs. Ils offroient leurs sacrifices en invoquant les Dieux, sans y chercher d'autre cérémonie. Dans la suite les superstitions étrangéres prévalurent insensiblement en Gréce. Une partie des Pélasges, & même les Prêtres de Dodone, consentirent de les adopter pendant que ceux qui refusoient d'embrasser la nouvelle Religion, furent chassés de leur Patrie, ou en sortirent volontairement. Ecoutons présentement ce que M. Gibert oppose à ma conjecture.

(149) Herodot. II. 50. 53.

I. Objection. (150) » Hérodote » même assure que les Oracles ne » devoient leur origine qu'aux Egyp- » tiens. «

Je réponds premierement que si Hérodote disoit ce que M. Gibert lui attribue, il seroit seul de son sentiment. Les deux Oracles les plus anciens & les plus célébres de la Gréce, étoient celui de Delphes & celui de Dodone. On rapportoit l'institution du premier (151) aux Hyperboréens, & je viens de montrer par une foule d'Auteurs que celui de Dodone avoit été établi par les Pélasges.

En second lieu, l'Historien se contrediroit visiblement lui-même, puisqu'il suppose que l'Oracle de Dodone subsistoit déja lorsque les superstitions étrangères commence-

(150) Gibert p. 154.
(151) Pausan. Phoc. V. p. 809.

rent à s'introduire. N'eût-il pas été ridicule de demander à une Prêtresse Egyptienne qui avoit apporté de Thébes le culte de ses Dieux, qui devinoit par leur inspiration, s'il falloit aussi exprimer dans le service le nom de ses Dieux?

Enfin Hérodote (152) dit ce qu'il devoit dire, sçavoir que » la coutume de deviner dans des Temples venoit des Egyptiens. « C'est ce que porte le Grec, & ce que M. Gibert ne devoit pas supprimer dans la version Latine de ce passage.

II. Objection. (153) Il y plus, c'étoit un point également reconnu » par les Egyptiens & par les Dodonéens, que celui de Dodone » avoit été établi par une Egyptienne. Les Prêtres de Thébes l'a-

(152) Herodot. II. p. 105.
(153) Gibert p. 154. 155.

» voient ainsi raconté à Hérodote ; » ceux de Dodone lui en avoient » dit autant, & je ne vois pas ce » qu'on peut opposer à une tradi- » tion si positive & si uniforme. »

On peut y opposer une réflexion qui est décisive. M. Gibert suppose ce qui est en question. La tradition n'est pas uniforme. Démentie par les Auteurs que j'ai cités, & qui rapportent aux Pélasges la fondation de l'Oracle de Dodone, elle n'est pas uniforme même dans Hérodote. Les Egyptiens en attribuent l'institution à une femme, & les Prêtresses de Dodone à une colombe. La tradition aussi n'est pas positive. Les Prêtres Egyptiens disent qu'après bien des recherches ils n'ont rien découvert touchant la route qu'avoient prise les deux Prêtresses que des Phéniciens avoient emmenées, & que la source où ils ont puisé est un oui-dire, un bruit

qui s'est répandu tout nouvellement. On voit bien que les Prêtres de Thèbes, ayant appris l'histoire des deux Colombes noires, en eurent honte, & que, pour rendre la chose plus croyable, ils tranformerent ces colombes en femmes, sans vouloir garantir cependant que ces femmes eussent passé l'une en Lybie & l'autre en Gréce. Il est vrai que les Prêtresses de Dodone prirent un ton plus affirmatif, & raconterent gravement à l'Historien la Fable de la Colombe. Les hommes qui servoient dans le Temple de Dodone appuyerent la chose de leur témoignage, & assurerent que les Prêtresses avoient dit la pure vérité. Pouvoit-il en être autrement? Falloit-il que ces bonnes gens désavouassent une Fable qui les faisoit subsister? Tout ce que je trouve de bien positif, c'est la crédulité d'Hérodote & de ceux qui se lais-

sent bercer par de semblables sornettes.

3e. *Objection.* (154). « Ce qu'Ephore dit dans Strabon, que cet » Oracle étoit ἵδρυμα τῶν πελασγῶν, ne » peut, ce me semble, signifier qu'il » y eut été établi par les Pélasges: » ἵδρυμα dans le style de Strabon, » (Voy. les premieres lignes du Liv. » 6.) se dit de la construction, de la » fondation d'un Temple, d'un bâtiment, & ne s'applique point ordinairement au sens figuré, à l'institution, l'établissement d'une cérémonie, d'une superstition, d'un » oracle, en un mot; ainsi il semble » qu'il faille l'expliquer ici de la fondation du Temple même qui étoit » à Dodone, & qui avoit, en effet, » été construit par Deucalion, qui » étoit Pélasge, ou dire que, par ces » mots, Ephore n'a entendu autre

(154) Gibert p. 153.

» chose, sinon que cet oracle étoit » le lieu sacré & le siége de la Reli» gion, du culte des Pélasges. Après » tout, le témoignage d'Ephore, » peut être hazardé, prévaudra-t-il » tout seul à celui d'Hérodote, qui » avoit voyagé sur les lieux, & à » une Histoire bien circonstanciée, » confirmée également par tous ceux » qui y avoient quelque part » ?

J'ai déjà montré que l'Oracle de Dodone avoit été fondé par les Pélasges, de l'aveu même d'Hérodote, & que le Temple qu'on y voyoit, étoit postérieur au tems de Deucalion. J'ajouterai seulement ici, qu'il s'en faut de beaucoup que la remarque Grammaticale de M. Gibert soit conforme aux régles d'une bonne critique. Les mots d'ἵδρυω & d'ἵδρυμα doivent être expliqués, comme on le dit dans les Ecoles, *pro subjectâ materiâ*. Par exemple,

Strabon dit (155) qu'il y avoit des Celtes établis le long de la Propontide ἱδρυμένων; le mot Grec ne signifie pas ici *qu'ils y étoient bâtis*, non plus que dans Procope, lorsqu'il dit que les Toringiens étoient établis à l'Orient des Arboruches ἱδρύσαντο (156). Ainsi quand Strabon (157) remarque qu'un Temple (ἱερὸν) de Junon, que l'on voyoit en Italie, étoit l'ouvrage de Jason (ἵδρυμα) il est certain que le mot Grec peut & doit signifier ici que Jason avoit fait bâtir le Temple. Mais, au contraire, quand Ephorus disoit que l'Oracle (μαντεῖον) de Dodone est une fondation des Pélasges, comment veut-on que le terme d'ἵδρυμα marque ici un bâtiment? L'Oracle étoit un Chêne. Pouvoit-il venir dans l'esprit à Epho-

(155) Strabo VII. 323.
(156) Gibert. p. 252.
(157) Strabo VI. 252.

rus que ce Chêne avoit été bâti par les Pélasges? Si on me disoit que le mot d'Oracle μαντεῖον, peut cependant désigner un Temple, la réponse seroit facile; c'est qu'on ne peut absolument l'entendre ici de cette maniére, parce qu'il est constant qu'il n'y eut point de Temple à Dodone, aussi long-tems que les Pélasges y furent les maîtres, & qu'ils conserverent l'ancien usage de deviner par le Chêne de Jupiter.

4e. *Objection* (158). » Selon M. » Pelloutier, les Pélasges n'avoient » point de Temples. Ils condam» noient l'usage des Idoles. C'étoit » deux points essentiels de la Reli» gion des Scythes & des Celtes. Je » lui répondrai, en général, que ces » deux points essentiels de la Reli» gion des Scythes, l'étoient aussi » de la Religion de Noé & de ses » premiers Descendans ».

---

(158) Gibert p. 156.

Fort bien ! Mais ce n'étoit pas la Religion des Phéniciens & des Egyptiens qui communiquerent aux Grecs l'usage établi dans leur pays, de consacrer aux Dieux des Temples, des Autels & des Idoles (159). Au reste, il n'est pas de ma connoissance que les Descendans de Noé devinassent par le murmure des eaux, ni par le mouvement des feuilles d'un arbre.

5e. *Objection.* (160) » Il seroit dif- » ficile que l'on eût eu des Statues, ou » des Temples dans un tems où les » Arts, qui les ont pour ainsi dire créés » étoient entiérement ignorés. Ainsi » que les Pélasges n'en eussent point » originairement, cela ne prouveroit » pas qu'ils fussent interdits par leur » Religion. »

Les Phéniciens & les Egyptiens avoient déjà des Temples & des Sta-

(159) Herodot. II. 4.
(160) Gibert p. 157.

tues du tems de Moyse. En parlant de la Religion des Pélasges & des Scythes, je prouverai qu'elle leur interdisoit l'usage des Temples & des Statues, & qu'elle les portoit même à détruire les Temples & les Idoles des autres Payens.

6°. *Objection.* » L'Histoire donne » aux Pélasges un Temple dès le tems » de Deucalion. »

J'ai déjà examiné ce fait. Ainsi il ne sera pas nécessaire que j'y revienne.

7°. *Objection.* (161) » S'ils n'a- » voient point de Statue, une co- » lombe, placée sur un chêne, étoit » leur Idole, & en Italie Denys d'Ha- » licarnasse remarque qu'ils consul- » toient un Pivert posé sur une colon- » ne de bois. Qui ignore que les ar- » bres, les colonnes, les pierres même » équivalurent long-tems aux Idoles

(161) Gibert p. 157. 158.

» & aux figures plus parfaites, que
» l'Art n'avoit point encore appris
» à trouver dans la pierre & dans le
» bois ? »

Je crains que M. Gibert n'ait travaillé ici d'imagination. Je trouve bien, à la vérité, (162) qu'une colombe vivante avoit prononcé, en langage humain, qu'on devoit établir un Oracle à Dodone. Je trouve encore (163) qu'il y avoit dans le Chêne de Dodone des colombes qui y élevoient leurs petits en pleine sûreté, que les Prêtresses devinoient par le vol de ces oiseaux, & que quand le chêne fut abbatu par un brigand Illyrien, il en sortit une volée de colombes. Denys d'Halicarnasse (164) m'apprend aussi qu'un Pic, envoyé divinement, apparoiss-

(162) Herodot. II. 52. 53. 54.
(163) Servius ad Georg. I. v. 8. pag. 61. & ad Æneid. III. 466.
(164) Dionys. Halic. I. p. 12.

ſoit aux Aborigines ſur une colonne de bois, & prononçoit des oracles de la même maniére qu'une colombe, perchée ſur un chêne conſacré, en avoit autrefois prononcé à Dodone. Mais outre que des Auteurs judicieux, comme Denys d'Halicarnaſſe & Strabon (165), traitent tout cela de fables, il me ſemble d'ailleurs qu'on n'en peut conclure autre choſe, ſi ce n'eſt que les Pélaſges & les Aborigines devinoient par le vol des oiſeaux, & non que des oiſeaux vivans fuſſent des Idoles & des Statues.

8e. *Objection.* (166) » Ajoutons » enfin que, loin d'abhorrer les Idoles, » ce furent les Pélaſges de qui les » Athéniens apprirent les premiers » des Grecs à conſacrer certaines Sta» tues infames à Mercure. »

Ce qu'Hérodote dit ici eſt très-

(165) Dionyſ. Halic. I. p. 12. Strabo VII. 328.
(166) Gibert p. 158.

vrai, & confirme mon sentiment: Les Pélasges que l'amour de la Patrie avoit retenus en Gréce, ayant une fois reçu les noms des Dieux Egyptiens, adopterent insensiblement le culte & les cérémonies de la vieille Religion, sans en excepter même le Phallus qu'ils approprierent à leur Mercure, c'est-à-dire, au Dieu suprême, qu'ils regardoient comme l'Auteur de toutes les productions de la Nature.

9°. *Objection.* Les sacrifices, *dit M. Pelloutier*, s'offroient à Dodone, &, parmi les Pélasges en général, par la seule invocation du nom de Dieu. C'étoit aussi un usage des Perses, des Celtes & des Scythes; ils n'érigeoint point d'Autels : ils ne connoissoient pas les libations, ni les autres cérémonies que les Grecs pratiquoient dans leurs sacrifices. » Je ne sçais si » ce que M. Pelloutier nous assure » des Pélasges est bien vrai. Ce que

» je ſçais, c'eſt qu'il ne nous en
» cite aucun garant; car, pour le paſ-
» ſage du ſecond Livre d'Hérodote,
» qu'il tranſcrit en Grec dans ſes no-
» tes, s'il croit qu'il attribue l'uſage
» dont il parle aux Pélaſges, il ne l'a
» pas entendu. »

J'aurai occaſion d'expliquer & de prouver plus amplement ailleurs ce que je n'ai fait qu'indiquer ici. A l'égard du paſſage d'Hérodote que je n'ai point entendu, ſelon la déciſion de M. Gibert, il permettra que je le renvoye à l'excellent ouvrage de M. Paumier de Grântemeſnil (167), que je ſuis bien fâché d'avoir connu ſi tard. Cet habile homme explique le paſſage de la même maniére que je l'ai entendu & qu'on doit l'entendre naturellement, en faiſant attention à ce qu'Hérodote venoit de dire des libations des Egyptiens, de leurs ſi-

(167) Græcia Antiqua p. 38. 47. 48.

mulacres & des noms qu'ils donnoient à leurs Dieux.

10°. *Objection.* » Je n'examinerai » point après cela, si, parce que les » Perses n'avoient point d'Autels, » M. Pelloutier est bien fondé à en » refuser aux Scythes & aux Celtes.»

Regardant les Perses comme un Peuple Scythe, je pouvois bien remarquer qu'il y avoit sur cet arricle une parfaite conformité entre les Perses & les Scythes. Il me semble que M. Gibert auroit dû d'autant moins critiquer cette remarque, qu'il fait lui-même (168) descendre les Germains des Perses, & qu'il avertit expressément que la Religion des Germains ressembloit parfaitement à celle des Perses, qui adoroient Dieu sans Temple, sans Images & sans Autels.

11e. *Objection.* (169) » Je remar-

(168) Gibert p. 237.
(169) Gibert p. 159.

» querai

» querai ſeulement que l'on trouva » des Autels dans les bois des Ger- » mains parmi les triſtes reſtes de la » défaite de Varus. Lucain en met » dans un bois auprès de Marſeille, » qui n'étoient arroſés que de ſang » humain. »

Je n'examinerai point ici ſi, pour avoir le plaiſir de me contredire, M. Gibert ne ſe contredit pas lui-même. Comment la Religion des Germains reſſembloit-elle parfaitement à celle des Perſes, ſi les premiers avoient des Autels? Au reſte, ma réponſe eſt que les Gaulois & les Germains n'avoient ni Temple, ni Autels, proprement ainſi nommés. Leurs Autels étoient une pierre brute, un peu de terre amoncelée, & ſur-tout des arbres que l'on arroſoit du ſang des victimes.

12. *Objection.* (170) „Les Scythes

(170) Gibert p. 106.

» consacroient des Autels aussi-bien » que des Temples, & même des Sta» tues au Dieu Mars, quoiqu'ils en » refusassent aux autres Dieux. »

Je vous avoue, Monsieur, que je perds patience de me voir obligé de répondre à de semblables difficultés. Hérodote dit (171) expressément que les Scythes n'avoient ni villes, ni murailles, que leurs maisons étoient des chariots. Comment veut-on que des Peuples Nomades, qui couroient continuellement d'un Païs à l'autre, bâtissent des Temples ? Il est vrai que le même Historien fait mention (172) ailleurs d'un Temple que les Scythes érigeoient à Mars, & d'une Idole qu'ils lui consacroient. C'est sans doute tout ce que M. Gibert a trouvé dans ses Recueils. Car s'il s'étoit donné la peine de consulter les passages mêmes, il y auroit lû

(171) Herodot. IV. 46.
(172) *Ibid.* 62.

ſa propre condamnation. Le Temple étoit une ſorte de Montjoye que l'on plantoit au milieu de cette élévation.

J'ai répondu à toutes les objections de M. Gibert. C'eſt à vous, Monſieur, de juger préſentement s'il y a autant de ſolidité dans ſes remarques, qu'il y a de confiance dans la maniére dont il les propoſe.

Il me reſte encore de répondre pour M. l'Abbé du Bos, à une critique que je crois mal fondée, & d'examiner à mon tour les découvertes, les conjectures, les étymologies que M. Gibert communique au Public dans ſon Ouvrage. Ce ſera le ſujet de la troiſiéme Lettre que je vous ai promiſe.

Je ſuis, &c.

MONSIEUR,

Votre, &c.

PELLOUTIER.

A Berlin ce 11 Mars 1745.

TABLE

Des Chapitres & des Matières contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du Tome troisiéme.





